

SONDERDRUCK

# Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)

Herausgegeben von / *Édité par*

Günter Holtus · Michael Metzeltin · Christian Schmitt

## Band/ Volume I,2

Methodologie (Sprache in der Gesellschaft / Sprache  
und Klassifikation / Datensammlung und -verarbeitung)  
*Méthodologie (Langue et société / Langue et classification /  
Collection et traitement des données)*

Max Niemeyer Verlag  
Tübingen 2001



- Mimesis und Simulation, Freiburg i.Br., Rombach, 1998, 235–254.
- Stierle, Karlheinz, *Petrarca*, München, Hanser, 1998.
- Tateo, Francesco, *Art. «Prosa»*, in: *Enciclopedia dantesca*, vol. 5, Roma, Ist. della Enciclopedia italiana, 1984, 714–719.
- Thiry, Claude, *La poétique des grands rhétoriciens*, MA 86 (1980), 117–133.
- Trabant, Jürgen, *Poetische Abweichungen*, LB 32 (1974), 45–59.
- Trabant, Jürgen, *Memories and perspectives of literary semantics*, Kodikas/Code 13 (1990), 41–59.
- Tynjanov, Jurij V., *Das Problem der Verssprache. Zur Semantik des poetischen Textes (Problema stichotvornogo jazyka)*, ed. Inge Paulmann, München, Fink, 1977.
- Uitti, Karl D., *Linguistics and literary theory*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, New Jersey, 1969.

## 62. Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache

### Langage parlé et langage écrit

- Aspects théoriques
- Oralité et scripturalité au niveau universel
- Oralité/scripturalité et traditions discursives
- Oralité et scripturalité au niveau des langues historiques: langue parlée/langue écrite
- La problématique des corpus
- Code phonique/code graphique
- Bibliographie

### 1. Aspects théoriques

«L'oral et l'écrit», «l'oralité et la scripturalité», voilà un des domaines privilégiés de la recherche actuelle non seulement en linguistique, mais aussi dans les sciences humaines et sociales en général (cf. Günther/Ludwig 1994/1996). Bien que les discussions très fructueuses des deux dernières décennies aient apporté une multitude de connaissances nouvelles et stimulantes, la recherche s'est souvent discréditée, même au niveau théorique, par une imprécision d'idées surprenante. Cet état de choses nous oblige à commencer par une clarification des concepts de l'oral et de l'écrit. Le cadre théorique qui en ressortira nous permettra de présenter la complexité du problème dans une perspective systématique.

Dans ce qui suit nous n'oublierons pas que l'origine de l'humanité se rattache aux réalités de la culture orale et que, aujourd'hui encore, il existe des sociétés sans écriture. L'intérêt de cette constatation et ses implications seront traités surtout dans 2. et 3.

Warning, Rainer, *Lyrisches Ich und Öffentlichkeit bei den Trobadors. Wilhelm IX von Aquitanien: «Molt jauzens, mi prenc en amar»*, in: id., *Lektüre romanischer Lyrik. Von den Trobadors zum Surrealismus*, Freiburg i. Br., Rombach, 1997, 45–84.

Wolfzettel, Friedrich, *Abundante Rhetorik. Selbstverständnis und historische Funktion der lyrischen Sprache von Machaut zu den Grands Rhétoriciens*, in: Stempel, Wolf-Dieter (ed.), *Musique naturelle. Interpretationen zur französischen Lyrik des Spätmittelalters*, München, Fink, 1995, 75–104.

Zumthor, Paul, *Rhetorique et poétique latines et romanes*, GRLMA, vol. 1, 1972, 57–91.

Zumthor, Paul, *Le masque et la lumière. La poétique des grands rhétoriciens*, Paris, Seuil, 1978.

Wolf-Dieter Stempel, München

### 1.1. Langue parlée / langue écrite vs. code phonique / code graphique

1.1.1. Dans le domaine de l'oral et de l'écrit, le linguiste se heurte constamment à des ambiguïtés terminologiques qui produisent soit des confusions fâcheuses soit une certaine perplexité, voire un malaise profond. Dès 1899 Otto Behagel constate:

„Die feierliche Rede, die Predigt, der Festvortrag, der rednerische Erguß in der politischen Versammlung in den Volksvertretungen, ist im großen und ganzen nichts anderes als ein Sprechen des geschriebenen Wortes“ (1899, 27).

On sait, d'autre part, qu'une lettre personnelle entre amis, quoique réalisée par «écrit», n'est pas un spécimen typique du langage «écrit». À juste titre, Brigitte Schlieben-Lange attire notre attention sur l'existence de „Traditionen des Schreibens im Duktus der Mündlichkeit und des Sprechens im Duktus der Schriftlichkeit“ (1983, 81). En 1960, André Martinet a déjà observé:

«[...] il ne faut pas oublier que l'opposition entre une langue littéraire traditionnelle et le parler quotidien ne se confond nullement avec celle, beaucoup plus tranchée, qui existe entre forme primaire parlée et forme secondaire graphique: la forme «parlée» est-ce que connaît une expression graphique aussi bien qu'orale, et le passé simple *ils devorèrent* se prononce aussi bien qu'il s'écrit» (1960, 160).

Indépendamment les uns des autres, un certain nombre de linguistes a essayé de trancher les difficultés en proposant des concepts plus opérants. C'est exactement en ce sens que Tullio De Mauro constate:

«In realtà, tanto l'uso scritto quanto il parlato possono oscillare tra uso formale e uso informale della lingua: queste due nozioni, meno note e adoperate delle nozioni di «lingua scritta» e «lingua parlata», meritano forse una più attenta considerazione» (1970b, 176).

Une solution analogue se trouve dans Chafe (1982, 36), qui distingue la dichotomie «spoken/written» de l'opposition «informal/formal».

C'est au romaniste Ludwig Söll que nous devons la conceptualisation la plus explicite et la plus convaincante en matière d'oralité et de scripturalité (cf. Söll 1974, 11–19 = 1985, 17–25). Lui aussi met en évidence la différence fondamentale entre l'aspect médial et l'aspect conceptionnel d'un énoncé. Il faut, effectivement, insister sur le fait que la réalisation médiale, phonique ou graphique, est, en principe, indépendante de «l'allure» linguistique de l'énoncé. C'est à ce dernier aspect conceptionnel que Söll applique les termes de langue parlée et de langue écrite. Les options conceptionnelles et médiales permettent quatre combinaisons possibles: «parlé phonique», «parlé graphique», «écrit phonique», «écrit graphique». En voici une exemplification sur la base de données linguistiques dans différentes langues romanes:

Fig. 1: Aspect médial et aspect conceptionnel

		CONCEPTION			
		parlé		écrit	
RÉALISATION MÉDIALE	code graphique	fr.	faut pas le dire	fr.	il ne faut pas le dire
		it.	lui non ce l'aveva	it.	egli non l'aveva
		esp.	¡decirme la verdad!	esp.	¡decirme la verdad!
		port.	a gente vai p'a Portugal	port.	vamos para Portugal
		cat.	no pot conèixer'as	cat.	no pot conèixer-nos
	roum.	il vezi pe copilul asta?	roum.	il vezi pe copilul acesta?	
RÉALISATION MÉDIALE	code phonique	fr.	[fopɑl'di:ʁ]	fr.	[ilnɔfopɑl'di:ʁ]
		it.	['luimontʃela've:va]	it.	['ɛllinonla've:va]
		esp.	[de'θirmelaβer'da]	esp.	[de'θiðmelaβer'dað]
		port.	[e'ʒẽnta'vaipɛpurtu'ɣaf]	port.	['vamuʃpɛpɛpurtu'ɣaf]
		cat.	[no'pɔtkun'eifens]	cat.	[no'pɔtkun'eifenus]
	roum.	[il'vez'peko'pilu'asta]	roum.	[il'vez'peko'pilula'tjesta]	

En accord avec la terminologie de Söll, les termes de «parlé» et d'«écrit» seront employés, dans cet article, exclusivement au sens conceptionnel (cf. 2.–5.); pour l'aspect médial nous servirons des termes de «code phonique» et de «code graphique» (cf. 6.).

1.1.2. À y regarder de plus près, on constate que la différence entre les codes phonique et graphique représente une dichotomie au sens strict tandis que langage parlé et langage écrit correspondent aux deux extrêmes d'un continuum

communicatif. Cette gamme conceptionnelle se manifeste p. ex. dans la gradation des formes communicatives suivantes (cf. aussi fig. 2):

- conversation spontanée entre amis
- coup de téléphone
- lettre personnelle entre amis
- entretien professionnel
- interview de presse
- sermon
- conférence scientifique
- article de fond
- texte de loi

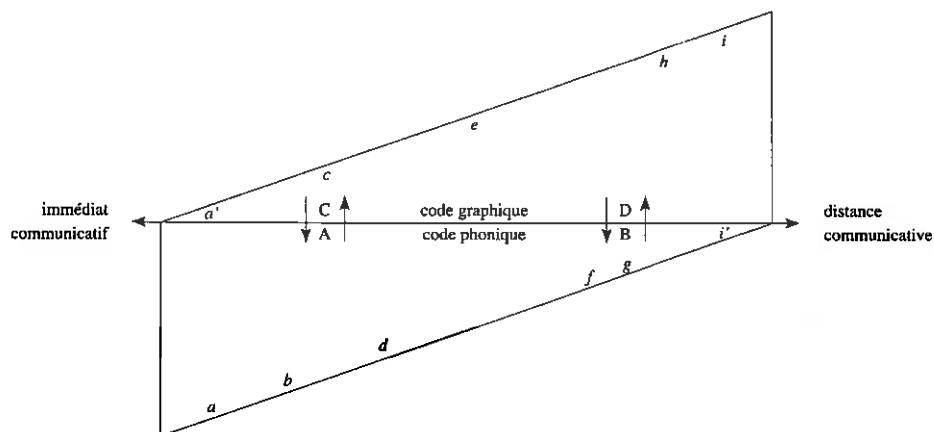
Il est évident que, malgré sa réalisation phonique, la conférence scientifique (g) est fortement imprégnée de l'écrit conceptionnel. La lettre personnelle (c), en revanche, accuse plutôt des caractéristiques de la conception parlée. Quant à l'interview de presse (e), elle se situe, en quelque sorte, à mi-chemin entre les deux extrêmes conceptionnels.

Ceci dit, il faut évidemment reconnaître les affinités qui existent entre le code phonique et la conception parlée d'une part et entre le code graphique et la conception écrite d'autre part (cf. De Mauro 1970b, 178). C'est ce qui explique

d'ailleurs pourquoi on n'a pas hésité à identifier, depuis toujours, le phonique avec le parlé et le graphique avec l'écrit. Mais une telle simplification nous empêcherait, justement, de prendre en considération l'éventail tout entier des constellations et options médio-conceptionnelles. Elle ne rendrait pas compte, du reste, de la possibilité du transcodage médial de tout énoncé:

«[...] it is possible to read aloud what is written and, conversely, to write down what is spoken [...] we will say that language has the property of *medium-transfere-*

Fig. 2: Immédiat communicatif/distance communicative et code phonique/code graphique



bility. This is a most important property – one to which far too little attention has been paid in general discussion of the nature of language” (Lyons 1981, 11).

(cf. fig. 2.: (i') «lecture à haute voix d'un texte de loi», (a') «transcription d'une conversation spontanée entre amis» etc.; quant aux cultures orales, cf. 1.2.3.).

## 1.2. Langage parlé/langage écrit: immédiat et distance

1.2.1. Le continuum communicatif décrit dans 1.1.2. se définit, en dernière analyse, par des données anthropologiques qui sont à la base de toute communication humaine. Les recherches pragmatiques, sociolinguistiques et psycholinguistiques nous ont fourni suffisamment de paramètres pour caractériser le comportement communicatif des interlocuteurs par rapport aux déterminants situationnels et contextuels (cf. aussi Steger et al. 1974, qui parlent de „Redekonstellationstypen“; Henne/Rehbock 1995, 28–38):

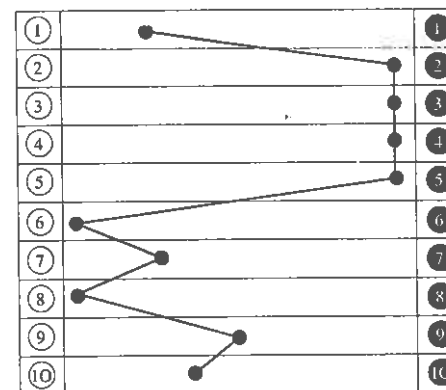
Fig. 3: Paramètres pour caractériser le comportement communicatif des interlocuteurs par rapport aux déterminants situationnels et contextuels

- |   |   |
|---|---|
| ① communication privée                  | communication publique ①                  |
| ② interlocuteur intime                  | interlocuteur inconnu ②                   |
| ③ émotionnalité forte                   | émotionnalité faible ③                    |
| ④ ancrage actionnel et situationnel     | détachement actionnel et situationnel ④   |
| ⑤ ancrage référentiel dans la situation | détachement référentiel de la situation ⑤ |
| ⑥ coprésence spatio-temporelle          | séparation spatio-temporelle ⑥            |
| ⑦ coopération communicative intense     | coopération communicative minimale ⑦      |
| ⑧ dialogue                              | monologue ⑧                               |
| ⑨ communication spontanée               | communication préparée ⑨                  |
| ⑩ liberté thématique                    | fixation thématique ⑩                     |
| etc.                                    | etc.                                      |

Le côté gauche représente les valeurs paramétriques du parlé, le côté droit celles de l'écrit. La combinaison des valeurs ①, ②, ③... ⑩ définit un extrême conceptionnel que l'on peut appeler immédiat communicatif, tandis que la combinaison ①, ②, ③... ⑩ correspond à ce que l'on peut appeler distance communicative (cf. Koch/Oesterreicher 1985, 17–24, et 1990, 8–12). Grâce à leur caractère métaphorique, ces deux termes englobent la totalité des paramètres conceptionnels.

Le caractère scalaire de l'opposition immédiat/distance est dû premièrement à la gradation interne des paramètres (excepté ⑥/⑧, qui est strictement binaire) et deuxièmement à la combinaison des valeurs paramétriques. Si nous considérons p. ex. le relief conceptionnel de l'entretien professionnel (d), nous constatons qu'il est constitué par la combinaison de valeurs paramétriques très variées: public très restreint; interlocuteurs inconnus; émotionnalité faible; détachement actionnel et situationnel; détachement référentiel de la situation; coprésence spatio-temporelle; coopération limitée; dialogue; spontanéité réduite; liberté thématique restreinte.

Fig. 4: Relief conceptionnel de l'entretien professionnel



1.2.2. Les distinctions proposées dans 1.1.1. et 1.1.2. nous amènent à introduire une précision terminologique (cf. Koch 1987; Oesterreicher 1993; Selig 1993; Ehler/Schaefer 1998): il résulte de la logique du schéma fig. 2 que l'on peut envisager deux types de passages:

- les passages médiaux dans les deux sens: phonique → graphique (en allemand *Verschriftung*) et graphique → phonique (en allemand *Verlautlichung*);
- les passages conceptionnels: immédiat → distance (*Verschriftlichung*) et distance → immédiat (*Vermündlichung*).

Notons que les passages du type médial sont toujours de nature discontinue, tandis que les passages du type conceptionnel s'effectuent de façon graduelle le long du continuum décrit.

Il s'y ajoute une différence qui concerne l'objet des transformations en question: il s'agit

- ou bien d'un discours/texte individuel: passage au graphique d'un discours (= phonique → graphique) vs. lecture à haute voix ou récitation d'un texte (= graphique → phonique); réélaboration d'un discours/texte dans le sens immédiat → distance (p. ex. rédaction d'un procès-verbal dans un commissariat de police) vs. transformation d'un discours dans le sens distance → immédiat (p. ex. les catéchismes patriotiques de la Révolution française qui, dans un intérêt politico-pédagogique, donnent une forme dialogique et plus «accessible» aux lois et aux décrets révolutionnaires);
- ou bien d'une langue historique: adoption d'un système d'écriture par un idiome sans écriture (p. ex. le latin à partir du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.; cf. 6.2. et Haarmann 1990, 294–298); abandon de l'usage de l'écriture pour un idiome (p. ex. le maya); élaboration progressive d'un idiome réservé auparavant au domaine de l'immédiat (p.

ex. le passage à l'écrit des langues romanes du IX<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles); régression d'un idiome déjà élaboré dans le domaine de l'immédiat (p. ex. le bas allemand). Bien entendu, la progression/régression médiale accompagne presque toujours la progression/régression conceptionnelle d'un idiome.

Signalons que le terme de «passage à l'écrit (d'un idiome)» risque d'être ambigu: il se réfère, soit au passage médial phonique → graphique (adoption d'un système d'écriture), soit au passage conceptionnel immédiat → distance (élaboration d'un idiome). En fait, il englobe souvent, sans distinction, les deux aspects.

1.2.3. On se demandera sans doute comment le schéma fig. 2 s'applique aux cultures orales. Évidemment, celles-ci ignorent le triangle supérieur (secteurs C et D). Mais l'absence du code graphique n'implique nullement l'absence de la distance communicative, même dans les cultures dites «orales», qui connaissent l'immédiat phonique (secteur A: conversation spontanée etc.) aussi bien que certaines formes – bien particulières, il est vrai – de la distance phonique (secteur B): épopée orale, devinettes, proverbes, formules d'incantation etc. Ces manifestations d'une distance poétique ou rituelle sans écriture constituent ce que l'on pourrait appeler «oralité élaborée» (cf. Schlieben-Lange 1983, 78–80; Chafe 1982, 49–52; Akininasso 1985, 333–346; Koch/Oesterreicher 1985, 29–31; cf. 1.4.3.; 3.2.).

## 1.3. Le parlé et l'écrit aux différents niveaux du langage

Ces distinctions faites, nous constatons pourtant que les termes de parlé et d'écrit recouvrent encore un domaine extrêmement vaste, regroupant des phénomènes de nature très différente. Peut-on considérer, en français, l'absence du *passé simple* (cf. 4.1.4.) comme «parlé» au même titre que l'usage du présent narratif dans un type de discours comme la blague (cf. 1.3.2.1.)? Peut-on qualifier de «parlé» un taux élevé de déictiques exophoriques (cf. 2.3.2.) au même titre que le *ci* qui accompagne fréquemment *avere* en italien (cf. 4.1.4.)? Au fond, le statut de tous ces phénomènes «parlés» est très différent.

Il faut effectivement tenir compte de trois niveaux du langage, comme l'a démontré, à maintes reprises, Eugenio Coseriu:

«El lenguaje es una actividad humana *universal* que se realiza *individualmente*, pero siempre según técnicas *históricamente* determinadas [...] En el lenguaje se pueden, por tanto, distinguir tres niveles: uno *universal*, otro *histórico* y otro *individual* [...]» (Coseriu 1981a, 269s.).

Il est donc indispensable d'étudier les problèmes du parlé et de l'écrit selon la systématique suivante, sous-jacente à la structuration du présent article (Schlieben-Lange 1983 et 1990; Koch 1988, 337-342; 1997c; Oesterreicher 1988; 1997b; Koch/Oesterreicher 1990, 6-8, et 1994; → 260a, 1.):

**1.3.1.** Au niveau universel, la problématique du parlé et de l'écrit se présente sous forme de décalages caractéristiques dans l'activité langagière: quelle que soit leur langue, les sujets parlants répondent dans leurs actes de langage aux exigences de l'immédiat et de la distance (cf. 1.2.) par des stratégies communicatives concernant la référentialisation, la prédication, la contextualisation, l'orientation spatio-temporelle etc. Les stratégies communicatives étant déterminées par des facteurs cognitifs fondamentaux, tous ces phénomènes ont un statut universel (cf. 2.).

**1.3.2.** Au niveau historique, nous avons affaire à deux domaines bien distincts:

**1.3.2.1.** Le premier aspect concerne ce que l'on peut appeler les traditions discursives, terme qui englobe les types de textes, les genres (littéraires et non-littéraires), les styles etc., qui transcendent d'ailleurs les communautés linguistiques. La pertinence de l'aspect conceptionnel pour les différentes traditions discursives saute aux yeux si l'on compare les exemples suivants: renseignement au guichet, altercation, blague, devinette, lettre commerciale, pétition, mode d'emploi, oraison funèbre, comédie, sonnet etc.; *genus humile/mediocre/sublime*, maniérisme, naturalisme etc. (cf. 3.).

**1.3.2.2.** Le second aspect concerne les langues historiques qui, on le sait, possèdent toutes des variétés «parlées» et «écrites», ce qui revient à dire que certaines de leurs règles phonético-phonologiques, morphosyntaxiques et lexicales obéissent à des critères conceptionnels. Tous ces phénomènes sont le résultat contingent de l'histoire particulière de chaque langue et ils restent, par là-même, sujets au changement linguistique (cf. 4.).

**1.3.3.** Le niveau individuel correspond au discours en tant qu'acte de parole actuel. L'importance de ce niveau pour notre sujet réside dans le fait que nous avons besoin de corpus authentiques soit du parlé soit de l'écrit (cf. 5.).

#### 1.4. Primauté de l'oralité, primauté de la scripturalité?

Ce n'est qu'après avoir clarifié la problématique médiale et conceptionnelle ainsi que la distinction des niveaux du langage que l'on est à même d'aborder la question épineuse de la primauté de l'oralité ou de la scripturalité. Jetons d'abord un coup d'œil sur l'histoire de la réflexion linguistique.

**1.4.1.** La primauté de la scripturalité est un pré-supposé qui reste à l'abri de toute mise en cause pendant des millénaires. Paradoxalement, ce scriptisme (cf. Harris 1981, 51ss.; Ehlich 1994, 20, 29) va généralement de pair avec la genèse d'une réflexion linguistique approfondie et institutionnalisée (grammaire, rhétorique, poétique, commentaires philologiques, philosophie du langage, logique etc.; cf. Koch 1988, 342-348). À ce propos, l'historiographie de la linguistique met l'accent sur le rôle décisif de l'écriture en tant que technique médiale; or, aux Indes, un grammairien comme Pāṇini a pu élaborer un système de description grammaticale sans avoir recours, semble-t-il, à l'écriture (cf. Bright 1988; Falk 1990, 116-118; Auroux 1989, surtout chap. II et IV; Lepschy 1990-1994, I, 51-70; cf. aussi Raible 1994, 3). En dernière analyse, il n'y a pas contradiction ici puisque ce sont toujours les conditions de la distance - soit graphique soit phonique - qui provoquent et accompagnent l'essor d'une réflexion linguistique approfondie. Le revers de la médaille: toute forme de scriptisme implique forcément une indifférence à l'égard du parlé, souvent même un mépris pour tout ce qui n'est pas distance communicative (cf. p. ex. le mépris de Dante pour les formes des dialectes non-littéraires de l'Italie; *De vulgari eloquentia*, I, xi, xiii et xiv).

Il est intéressant de noter que, encore de nos jours, les non-linguistes, cultivés ou non, ont tendance à considérer le parlé comme forme primitive du langage, corrompue ou condamnable.

Au cours de l'histoire de la réflexion linguistique, un changement profond s'annonce dès les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Au fur et à mesure que la linguistique historique et comparative s'impose en tant que véritable science du langage (cf. Auroux 1989, 13-15; Gauger/Oesterreicher/Windisch 1981, 19-28), on prend peu à peu en considération le phénomène de la variation linguistique (cf. 4.1.), et par là-même de la variation conceptionnelle à l'intérieur des langues historiques (cf. Christmann 1978; Oesterreicher 1986 et 1990): le dialecte, le langage populaire, le langage quotidien et familier etc. acquièrent droit de cité dans la linguistique.

**1.4.2.** C'est donc à partir du XIX<sup>e</sup> siècle que la primauté de l'oralité au sens le plus large est à l'ordre du jour (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 19-25). Voici quelques points de repère, pertinents aussi pour l'évolution de la linguistique romane: l'intérêt pour les variétés orales favorise une revalorisation du concept de latin vulgaire (Coseriu 1978; → 95); les néogrammatariens prêtent une attention particulière à l'oralité médiale aussi bien que conceptionnelle (phonie et prononciation, variétés dialectales et sociales); la géographie linguistique développe une nouvelle méthodologie strictement empirique pour l'étude des dialectes.

Saussure, il faut l'avouer, est beaucoup moins innovateur qu'on ne le pense, lorsque, en bon néogrammatarien, il souligne la primauté de l'oralité (conceptionnelle dans la première citation, médiale dans la seconde, qui prend comme point de départ tout simplement Aristote, *De interpretatione*, I, 16a):

«[...] le linguiste doit aussi examiner les rapports réciproques de la langue du livre et de la langue courante; car toute langue littéraire, produit de la culture, arrive à détacher sa sphère d'existence de la sphère naturelle, celle de la langue parlée» (de Saussure 1916, 41; cf. aussi 14, 20).

«Langue et écriture sont deux systèmes de signes distincts; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier; l'objet linguistique n'est pas défini par la combinaison du mot écrit et du mot parlé; ce dernier constitue à lui seul cet objet. Mais le mot écrit se mêle si intimement au mot parlé dont il est l'image, qu'il finit par usurper le rôle principal; on en vient à donner autant et plus d'importance à la représentation du signe vocal qu'à ce signe lui-même. C'est comme si l'on croyait que, pour connaître quelqu'un il vaut mieux regarder sa photographie que son visage» (de Saussure 1916, 45; cf. aussi 47, 51s.).

Si l'on fait abstraction de l'École de Copenhague, qui met les réalisations phonique et graphique d'un énoncé sur le même pied (cf. Uldall 1944, 16), les différentes écoles du structuralisme soutiennent, en principe, la primauté de l'oralité. L'École de Genève et celle de Prague mettent l'accent sur l'aspect conceptionnel et variationnel: «langue parlée» (cf. Bally 1963, 24), stylistique expressive et affective (cf. Bally 1951), «grammaire des fautes» (cf. Frei 1929), théorie de la langue écrite et „Funktionalstile“ (cf. Havránek 1971). Il est significatif que le distributionnalisme américain se concentre sur l'aspect médial en radicalisant la thèse de la primauté du code phonique (cf. Bloomfield 1933, 21, 282). Les structuralistes français d'après-guerre, eux aussi, perdent pratiquement de vue le problème conceptionnel et variationnel tout en insistant sur la primauté du code phonique. Obligés de faire face aux phénomènes conceptionnels particulièrement saillants du français parlé (cf. 4.1.1.), ils les englobent dans un concept flou et ambigu

d'oral et d'écrit (cf. Dubois 1967, 59; cf. par contre la citation de Martinet dans 1.1.).

**1.4.3.** À la suite du réductionnisme générativiste concernant la variation linguistique (cf. Oesterreicher 1979, 131-141), l'attrait de la primauté de l'oralité se renouvelle, à partir des années '70, grâce aux recherches en matière de sociolinguistique, de linguistique variationnelle, de linguistique textuelle et, notamment, d'analyse conversationnelle. Ces recherches empiriques s'intéressant à la richesse de la variation communicative, les disciplines mentionnées se voient amenées à concevoir la stabilité et l'élaboration de la langue écrite comme un phénomène dérivé par rapport à la langue parlée.

La primauté de l'oralité une fois admise, il y a lieu de s'interroger de nouveau sur le statut et les fonctions de la scripturalité. Dans une perspective médiale, on remet en question le caractère purement subsidiaire et substitutif du code graphique (cf. Coulmas 1982; Günther 1988; Eisenberg 1988). Dans une perspective socio-culturelle et historique, l'étude des cultures orales (cf. 1.2.3.) fait apparaître sous un jour nouveau les acquis des cultures écrites (Ong 1982; Illich 1984; Goody 1977; Schlieben-Lange 1983, 52-64; cf. aussi Raible 1994).

La position la plus radicale dans la discussion actuelle sur l'oralité et la scripturalité s'alimente des thèses de Jacques Derrida qui, dans son livre provocateur sur *La grammatologie* (1967), réaffirme, dans une perspective tout à fait différente, une primauté de l'«écriture» (cf. p. ex. Trabant 1986; Krämer 1996; Koch 1997d, 44-64; Oesterreicher 1998b).

**1.4.4.** Cet aperçu historique montre déjà clairement qu'il n'y a pas de réponse simple à la question de la primauté (cf. De Mauro 1970b, 168-170; Lyons 1972, 62-65; Koch/Oesterreicher 1994, 600s.).

Il est incontestable que l'oralité au sens médial aussi bien que conceptionnel précède la scripturalité dans la phylogénèse et dans l'ontogénèse (cf. Givón 1979, 222-231, 207s.). Cette constatation, qui concerne le niveau universel de l'activité langagière (cf. 1.3.1.), est particulièrement intéressante du point de vue conceptionnel et ontogénétique: dans l'acquisition du langage, les sujets parlants sont d'abord cantonnés dans le domaine de l'immédiat communicatif pour accéder, ensuite, au domaine de la distance; mais dans le langage parlé, les stratégies communicatives de l'immédiat resteront toujours à leur disposition (cf. le *retention model* de Ochs 1979).

Pour ce qui est de la perspective socio-culturelle, la discussion récente a attribué le progrès intellectuel et culturel à l'effet de l'écriture (cf.

Goody 1986; Olson 1997). En réalité, c'est la distance communicative qui garantit le plein épanouissement des valeurs sociales, intellectuelles et spirituelles d'une civilisation, et cela même avant l'introduction de l'écriture dans une société. On ne saurait nier, d'autre part, que la scripturalité médiale stimule énormément cet épanouissement culturel dans le domaine de la distance. Il représente, sans aucun doute, un catalyseur décisif (cf. Goetsch 1991; Ehlich 1994, 19–27; Raible 1994; Coulmas 1996, 158ss., 302ss.; cf. aussi Eigler et al. 1990; pour la civilisation grecque cf. surtout Havelock 1986; Kullmann/Reichel 1990).

Si l'on regarde l'histoire des langues (cf. 1.3.2.2.), on voit que le passage à l'écrit qui aboutit à l'élaboration d'un idiome (cf. 2.5.) se présente toujours comme un processus lent et douloureux, qui, dans la plupart des cas, résulte du contact culturel, et par là, d'un effet d'acculturation. Mais dès qu'une communauté linguistique dispose d'une langue écrite en tant que norme prescriptive, celle-ci jouit d'un prestige absolu qui lui confère la primauté par rapport aux variétés orales préexistantes (cf. 2.2.3. et 4.2.).

En ce qui concerne l'histoire des techniques médiales dans une société, il est inutile de souligner que l'existence du code phonique est une condition *sine qua non* du langage humain; le code graphique, en revanche, est inexistant dans la plupart des langues du monde, et là où il existe, il est le produit d'une activité régulatrice relativement tardive (cf. 6.).

### 1.5. Oralité / scripturalité et changement linguistique

Tous ceux qui étudient le parlé et l'écrit dans le domaine des langues historiques (1.3.2.2.) se trouvent confrontés, tôt ou tard, au problème du changement linguistique (cf. 4.2.). Or, selon une conviction bien enracinée, le changement ne se manifeste pas indifféremment dans toutes les variétés linguistiques: en fait, on considère souvent l'oralité comme force motrice de l'innovation (cf. p. ex. Bauche 1946, 30s.; Hausmann 1975, 44; Harris 1978, 15; Mattheier 1988b, 1440; Hock 1991, 466s.). C'est dans cette optique que Henri Frei (1929; cf. Gadet 1998) a créé le terme de *français avancé* pour désigner parmi les variétés de l'oralité (conceptionnelle) celles dont les innovations préfigurent en quelque sorte les caractéristiques du français de demain (ou bien du *néo-français* tel que le conçoit Raymond Queneau 1965). Cette position a été mise en cause par un certain nombre de linguistes, notamment dans le cadre de la discussion sur le caractère innovateur ou conservateur du français parlé (cf. 4.2.4.; une vue d'ensemble des deux positions «innovatrice»

et «conservatrice» se trouve dans Blanche-Benveniste/Jeanjean 1987, 9–37; cf. aussi Koch/Oesterreicher 1996, 64–68).

Si nous faisons abstraction ici de l'aspect médial de la question (qui sera abordé dans 6.1.), il faut, sur le plan conceptionnel, distinguer trois aspects: la tendance inhérente, soit à l'immédiat, soit à la distance, à engendrer des innovations (1.5.1.); la possibilité d'adoption des innovations dans une variété linguistique donnée (1.5.2.); la directionnalité des changements de marques variationnelles (1.5.3.) que subissent certains traits nouveaux, adoptés auparavant dans une variété donnée (à propos de la distinction entre «innovation» et «adoption» dans le cadre du changement linguistique, cf. Coseriu 1958, 29–62).

#### 1.5.1. Innovation

En regardant la totalité des paramètres universels qui caractérisent les situations communicatives (1.2.1.), on constate que ni l'immédiat ni la distance tout court ne favorisent l'innovation linguistique. Il faut plutôt examiner séparément le potentiel innovateur de chaque paramètre.

Sans aucun doute, il existe des formes d'innovations expressives, typiques de l'immédiat et déclenchées par une forte participation émotionnelle (③). Effectivement, beaucoup de changements sémantiques (lexicaux aussi bien que grammaticaux) remontent, en fin de compte, à des créations métonymiques, métaphoriques etc., provoquées par l'émotionnalité forte d'une conversation spontanée: p. ex. lat. *meta* 'cône; tas' > sard. *meda* 'beaucoup'; lat. *testa* 'coupe', puis 'crâne' (cf. roum. *teastă*) > fr. *tête* 'partie supérieure du corps'; lat. *cantare habeo* > 'je dois chanter' > esp. *cantaré*; it. *canterò* etc. 'je chanterai'; lat. *\*ecce-illa* 'voilà: celle-là' > a.fr. *celle* 'celle-là' (cf. Koch/Oesterreicher 1996; Blank 1997, 400–403; cf. aussi Mair 1992).

D'autre part, la distance communicative, elle aussi, favorise indéniablement certaines innovations: que l'on pense notamment au détachement actionnel et situationnel (④), qui impose aux sujets parlants une verbalisation complexe et hautement intégrée, les amenant à des innovations dans les domaines de la subordination syntaxique et des noms abstraits. Sans ces genres d'innovations par adaptation aux exigences de la distance, l'élaboration des langues (cf. 2.5.) serait inconcevable.

#### 1.5.2. Adoption et conservatisme

Dans 1.5.1., nous n'avons pas encore abordé le problème du conservatisme linguistique, car «conservatisme» n'équivaut pas simplement à

«absence d'innovations». C'est plutôt l'adoption des innovations qui entre en jeu ici. On qualifiera de conservateurs des domaines ou des variétés réticents à l'adoption d'innovations linguistiques. Une fois de plus, l'on ne pourra taxer de conservatisme ni l'immédiat ni la distance, pris isolément. Quels sont les paramètres qui, dans les deux cas, freinent l'adoption des innovations?

Pour ce qui est de l'immédiat, l'intimité des interlocuteurs (②) favorise, d'une part, le conservatisme d'un milieu diatopique restreint; d'autre part, on ne saurait nier qu'il n'y a presque pas d'entraves pour l'adoption d'innovations.

En ce qui concerne la distance, il faut reconnaître qu'un type de communication qui franchit de grandes distances spatiales et surtout temporelles (⑥) ne fonctionnera pas si les sujets parlants ne pouvaient s'appuyer sur une grande stabilité des règles et des normes linguistiques. C'est ce qui les oblige à respecter une norme prescriptive, même si celle-ci risque d'aboutir à un certain purisme (cf. 4.2.2.). Mais ceci ne veut pas dire que la distance communicative ne connaisse pas l'adoption d'innovations. En fait, la communication publique (①) et les interlocuteurs inconnus (②) induisent les sujets parlants à se faire valoir en imitant des innovations produites par des personnes ou des groupes jouissant d'un grand prestige social.

#### 1.5.3. Changements de marques variationnelles

Dans une langue historique vivante, les interférences entre différentes variétés sont absolument inévitables. Ces interférences impliquent que certains traits caractéristiques d'une variété V<sub>1</sub> se répandent également dans une autre variété V<sub>2</sub> et subissent, par conséquent, un changement de marque variationnelle. Il s'agit là, certes, d'un changement linguistique, mais d'un type tout à fait différent de ce que nous avons vu dans 1.5.1./2. (cf. notamment Hausmann 1979). Par rapport au problème de l'oralité et de la scripturalité se pose dès lors la question de savoir si ce sont en premier lieu les variétés de l'immédiat qui fournissent des innovations aux variétés de la distance ou vice versa (cf. aussi «change from below» vs. «change from above» selon Labov 1994, 78).

Le passage «immédiat → distance» est certainement très fréquent; il suffit de rappeler, entre beaucoup d'autres exemples: la phonie [wa] < [we] provenant des variétés diastratiques basses du français, qui accède à la norme prescriptive à partir de la Révolution; la forme verbale it. *amavo* (au lieu de *amavò*, 1<sup>re</sup> pers. sg. de l'impf.), typique du toscan parlé, qui – surtout sous l'influence de Manzoni – pénètre définitivement dans la norme prescriptive; la *pasiva refleja* de l'espagnol dont l'emploi avec des verbes intransi-

tifs ne paraît se répandre qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle (cf. Oesterreicher 1992, 401).

Toutefois, il ne faut nullement considérer les changements de marques variationnelles comme des processus unidirectionnels. C'est surtout au cours de la réorganisation du domaine de la langue parlée (4.2.3.) que l'on observe un passage massif de traits linguistiques dans le sens «distance → immédiat» (délocalisation; formation de variétés régionales non-dialectales etc.). D'une manière moins généralisée, ce type de changements de marques variationnelles s'effectue d'ailleurs constamment dans certains domaines restreints: les formules de politesse (cf. esp. *Vuestra Merced* 'Votre Merci (allocatif)' > *usted* 'vous'); les mots 'savants' (cf. lat. *contentus* → fr. *content*, qui a supplanté fr. *aise* même dans la langue parlée).

Tout compte fait, le changement linguistique n'est point le privilège de l'immédiat, même si celui-ci a un potentiel innovateur considérable. D'autre part, il serait tout aussi problématique de qualifier les variétés de l'immédiat de «conservatrices» tout court. C'est par suite d'un malentendu qui risque de fausser les discussions sur le «conservatisme» du français parlé (4.2.4.) que l'on évoque parfois l'exemple du latin vulgaire qui semble continuer certains traits du latin préclassique (Schmitt 1980, 17s.). Or, les études latinistes citées à cette occasion démontrent, justement, que certains changements (innovateurs!) repérables en latin préclassique n'ont pas été ratifiés par la norme prescriptive classique, pour resurgir, en quelque sorte, dans le latin vulgaire et/ou tardif (cf. Marx 1909; Meister 1909; Altheim 1932). Il s'agit donc bel et bien d'innovations adoptées en latin vulgaire depuis l'époque préclassique, mais rejetées par le conservatisme du latin classique.

### 2. Oralité et scripturalité au niveau universel

Il est évident que certains phénomènes typiques, soit du parlé, soit de l'écrit, se retrouvent dans toutes les langues (pour les langues romanes → 179, 248, 307, 375; mais cf. aussi Wunderlich 1894; Havers 1931; Hofmann 1951; Schwitalla 1997). Ces phénomènes «universels» reflètent, en dernière analyse, les stratégies communicatives mentionnées dans 1.3.1. qui, à leur tour, répondent aux conditions communicatives universelles de l'immédiat et de la distance.

Précisons que le caractère universel des phénomènes en question ne se situe pas forcément au niveau des faits linguistiques concrets. Si l'on considère p. ex. le besoin d'augmenter, dans le domaine de la distance, la complexité syntaxique, on constate que chaque langue choisit (ou déve-

loppe) ses propres moyens d'expression de l'hypotaxe: en ce sens, participe présent latin (*participium coniunctum*) et *gerundio* espagnol, *infinitivo pessoal* portugais et constructions complétives/infinitives dans d'autres langues romanes etc. ne représentent que des solutions différentes de problèmes conceptionnels identiques. Quant à la «modulation pragmatique», caractéristique du domaine de l'immédiat, on observe une répartition très variée des moyens d'expression dans les différentes langues: marqueurs pragmatiques, dislocations syntaxiques, périphrases verbales etc. (cf. 2.1.9.).

Il s'agit, par conséquent, d'une universalité non pas «matérielle», mais «fonctionnelle», motivée, pour ainsi dire, par des impératifs communicatifs.

La systématique de ce chapitre découle d'un simple modèle de la communication: Il y a au moins deux personnes qui entrent en contact en adoptant respectivement les rôles du producteur et du récepteur du message/texte/discours, en tenant compte des champs déictiques donnés (personnel, local, temporel) et des différents types de contextes verbal et non-verbal (situationnel, pragmatique, épistémique etc.; cf. 2.1. domaine pragmatico-textuel). Le message se compose d'une séquence de signes, produit d'une combinatoire linguistique (2.2. domaine syntaxique). Les signes linguistiques ont deux faces. Par leurs signifiés, ils se réfèrent aux objets et aux faits de la réalité physique, sociale ou psychique (2.3. domaine sémantique). Leurs signifiants se composent d'unités plus petites (2.4. domaine phonique).

On cherchera en vain, dans ce chapitre, une section sur la morphologie, domaine qui ne se rattache pas directement aux options conceptionnelles du niveau universel (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 124–126).

### 2.1. Domaine pragmatico-textuel

(Cf. Sornicola 1981, 45–49, 241–272; Söll 1985, 60–62, 162–185; Thun 1984; Koch 1986, 121–125, 136–138; Koch/Oesterreicher 1990, 51–81; Hölker 1988; Schiffirin 1988; Christl 1992; Vigara Tauste 1992; Wesch 1994; Brauer de Figueiredo 1996, 128–142; 1999, 56–175 et en prép.; Schwitalla 1997, 52–56, 111s., 137–140, 162–167, 172–176; → 170, 239, 298, 366, 423)

Les stratégies communicatives de l'immédiat et de la distance impliquent deux types complètement différents de discursivité linguistique (cf. Oesterreicher 1988, 361, 368ss.; → 108, 2.1.3.). *Grosso modo*, on peut dire que l'immédiat favorise largement les éléments «analogues» de la communication, tandis que la distance est obligée de recourir aux éléments «digitaux» (cf. Watzlawick/Beavin/Jackson 1969, 61–68). Cela

revient à dire que dans l'immédiat communicatif, le sujet parlant opère une contextualisation multiple, en s'appuyant sur tous les contextes possibles («co-texte» linguistique; phénomènes suprasegmentaux; gestes, mimique etc.; contextes situationnel, pragmatique, épistémique etc.; cf. Coseriu 1955/1956); la distance communicative, par contre, réduit considérablement l'accessibilité de certains contextes (cf. Schlieben-Lange 1983, 47s.: phénomènes suprasegmentaux; gestes, mimique etc.; contextes situationnel et pragmatique; contextes épistémiques individuels). Si l'immédiat communicatif est caractérisé par une situation dialogique (au sens le plus large), la distance communicative tend, par contre, à une attitude essentiellement monologique, même en présence d'un interlocuteur potentiel (1.2.1.: ③/④). Toutes ces données provoquent, évidemment, des différences radicales concernant la cohérence textuelle, ainsi que la macrostructure et la microstructure du discours.

**2.1.1.** Le discours parlé a un caractère en apparence chaotique, provisoire et fragmentaire voire déficient si l'on en juge par la seule manifestation linguistique. En réalité, la contextualisation multiple et souple de l'immédiat crée une cohérence *sui generis* (cf. Fritz 1982; Poyatos 1996; Krötsch 1998). Celle-ci n'est pas moins efficace que la cohérence unidimensionnelle et relativement rigide de la distance, où le sujet parlant se voit obligé de produire un texte achevé et bien structuré: progression continue de l'information, phorique textuelle précise, respect des isotopies sémantiques, hiérarchie transparente et explicitement marquée des parties du texte (cf. 2.3.2. exemples [19] et [22]). Pour mettre à la disposition du récepteur un maximum d'information, il est indispensable que le producteur accorde une importance primordiale au contexte linguistique. Quant à la cohérence purement linguistique, il faut, bien sûr, envisager une gradation: elle dépend du positionnement des productions considérées dans le continuum conceptionnel (cf. la liste des formes communicatives dans 1.1.2.).

**2.1.2.** Du point de vue de la typologie des discours/textes, la narration représente un cas assez particulier: elle présuppose, par définition, un détachement actionnel et référentiel par rapport à la situation, une attitude essentiellement monologique et une certaine fixation thématique (cf. 1.2.1.: ④, ⑤, ⑥, ⑩), bref, des conditions communicatives qui définissent la distance. Dans ce qu'on appelle la narration orale, ceci crée une situation en quelque sorte paradoxale que le narrateur essaie de contrecarrer: il fait semblant de transposer les événements narrés dans le hic et

NUNC de la narration en se servant notamment du présent historique, d'onomatopées, d'interjections etc. qui donnent l'impression du «comme si vous y étiez» (cf. Stempel 1987):

[1] fr.

[...] puis elle continue pa ta ta ta ta au bout d'un moment . cric boum . UN BRUIT dans la bagnole . VOU . ça commençait à (xxx) une fumée pas possible . CRAC je me gare . je soulève . ouh plus de moteur [...]

(Stempel 1987, 128)

On imagine le plaisir qu'éprouve le narrateur à «jouer» une telle scène en «travaillant» son image personnelle (angl. *face*). L'auditoire, à son tour, essaie, dans la mesure du possible, de contribuer à la «performance» en posant des questions, en faisant des objections, en insérant des séquences narratives parallèles etc.:

[2] esp.

A: [...] entramos al examen nos dan el papelito y de buenas a primeras me encuentro

B: todavía te anulan

A: no si me suspendieron majo!

B: la convocatoria te te echan para atrás!

[...]

(Esgueva/Cantarero 1981, 328)

**2.1.3.** Un problème particulier de la narration se pose lorsque le narrateur doit rapporter les paroles d'autrui ou bien ses propres paroles, énoncées dans une autre situation. Il existe, en principe, deux possibilités: le discours direct reproduit textuellement les paroles du locuteur «cité», tandis que le discours indirect opère une adaptation complète du discours original au champ déictique du narrateur. Cette adaptation implique une modification profonde des relations déictiques personnelles, locales et temporelles, et, par là-même, une tâche de formulation complexe et difficile. Il est donc tout à fait naturel que le langage parlé ait une préférence très marquée pour le discours direct (d'autant plus que celui-ci permet au narrateur de mettre en valeur ses capacités d'«acteur»; cf. 2.1.2.). Cela ne veut pas dire que le discours indirect soit totalement absent de l'immédiat, mais la planification réduite (1.2.1.: ③) ne permet pas au locuteur de le poursuivre pendant longtemps; il lui arrive même de glisser du discours indirect au système déictique du discours direct, comme p. ex. dans port. *Ele disse que amanhã ir-te-á visitar às 5 horas* (concordance des temps); cf. Brauer de Figueiredo 1999, 281–291.). Dans le langage écrit, par contre, la planification intense (1.2.1.: ⑨) ouvre la voie à une exploitation systématique et suivie du discours indirect, même sous ses formes les plus complexes (que l'on pense à certains passages du *De Bello Gallico* de Jules César ...).

**2.1.4.** C'est dans le domaine de la linguistique française que l'on a découvert l'importance des marqueurs de structuration pour le discours parlé (*Gliederungssignale*: Gülich 1970). Dans les conditions de l'immédiat communicatif, le discours s'articule au fur et à mesure de la production, ce qui confère un caractère *ad hoc* et provisoire à la structuration discursive. Les producteurs ont besoin d'éléments qui délimitent plutôt que d'éléments qui précisent le statut des «portions» discursives et leurs relations sémantiques. C'est ainsi que fonctionnent les soi-disant marqueurs d'ouverture (p. ex. cat. *ara, bé dones, però* etc.; esp. *pues, entonces, pero* etc.; fr. *alors, eh bien, mais* etc.; it. *allora, be', ma* etc.; port. *pois, bem, então* etc.; roum. *de, apoi, pâi* etc.) et les marqueurs de clôture (p. ex. cat. *comprends* etc.; esp. *no, eh, verdad* etc.; fr. *non, hein, n'est*

*ce pas* etc.; it. *no, eh, vero* etc.; port. *não é/n'é, eh, pronto* etc.; roum. *nu-i așa* etc.). Dans les conditions de la distance communicative, on préfère des marqueurs explicites exprimant une structuration hiérarchique et plus complexe du discours (cf. p. ex. fr. *d'une part ... d'autre part; primo ... secundo ... tertio ...; certes ... mais* etc. et leurs équivalents romans).

**2.1.5.** Étant donnée la dialogicité constitutive de l'immédiat communicatif (1.2.1.: ③), la répartition des tours de parole (*turn-taking*) représente une tâche primordiale dans la conversation (cf. Sacks/Schegloff/Jefferson 1974). C'est surtout dans le dialogue spontané à prise de parole libre qu'on a besoin de marqueurs exprimant la disposition du sujet parlant soit à commencer, soit à terminer un tour de parole. Du point de vue matériel, les marqueurs en question sont en partie identiques aux marqueurs de structuration (cf. 2.1.4.); cf. aussi p. ex. cat. *doncs mira, escolta* etc.; esp. *mira, oye* etc.; fr. *tu vois, écoute*; it. *guarda, senti* etc.; port. *olha, ouça* etc.; roum. *uite, ascultă, stai pușin, fii atent* etc.). Dans les cas où la répartition des tours de parole est fixe et institutionnalisée, on renonce complètement aux marqueurs ou on se sert de formules plus explicites (p. ex. fr. *à vous la parole* etc.). Il va sans dire que, dans toutes les formes de discours monologiques, ce genre de problème ne se pose pas.

**2.1.6.** Toute communication verbale présuppose nécessairement le contact entre les interlocuteurs (fonction phatique du langage: cf. Jakobson 1960, 24). La co-présence dans la communication face-à-face (1.2.1.: ⑥) incite les interlocuteurs à activer, en permanence, tous les moyens qui permettent de contrôler et de confirmer le maintien du contact (et, en outre, l'échange des émotions; 1.2.1.: ③). Aux multiples moyens paralinguistiques et non-verbaux qui remplissent une fonction phatique s'ajoute un grand nombre d'éléments linguistiques que l'on peut appeler connecteurs phatiques ou interactifs (cf. Bazzanella 1990). Il faut distinguer d'une part les signaux du locuteur (p. ex. cat. *eh, oi* etc.; esp. *eh, sabes, fíjate* etc.; fr. *hein, tu sais* etc.; it. *eh, sai, capito* etc.; port. *pá, sabes* etc.; roum. *știi* etc.), d'autre part les signaux de l'auditeur qui accompagnent régulièrement la performance du locuteur sans, pour autant, introduire un tour de parole (p. ex. cat. *ah sí, és veritat* etc.; esp. *sí, ya, claro* etc.; fr. *oui, d'accord, tiens* etc.; it. *sì, già, ecco* etc.; port. *hm, pois, sim* etc.; roum. *da, așa-i* etc.). Dès que l'on passe au domaine de la distance communicative, la situation change complètement. Il n'est plus besoin de ces éléments phatiques: on n'a que le choix entre un contact bien établi et une rupture du contact (quelle qu'en soit la raison).

**2.1.7.** La production d'un discours oblige le sujet parlant à coordonner les exigences qui concernent: l'intention communicative, les contextes pertinents, les interlocuteurs, la tradition discursive donnée, la linéarité du discours et les règles de la langue choisie. Il s'agit, là, d'un travail de formulation parfois extrêmement ardu. Il n'est donc pas étonnant que dans les discours de l'immédiat, caractérisés par la spontanéité (⑨) et l'émotionnalité (③), les traces du processus de formulation abondent. Il est évident que les problèmes qui se posent ici regardent, d'un côté, la prospective, de l'autre côté, la rétrospective.

Les problèmes de la prospective se manifestent dans ce que l'on appelle les phénomènes d'hésitation (cf. p. ex. Vick 1985): les pauses, les allongements phoniques, les répétitions ainsi que les particules d'hésitation (p. ex. cat. *diguem-ne* etc.; esp. *eh, digamos, o sea* etc.; fr. *euh, disons* etc.; it. *eh, diciamo* etc.; port. *eh, digamos* etc.; roum. *hm* etc.); signalons que, très souvent, les marqueurs de structuration servent en même temps de particules d'hésitation: p. ex. esp. *pués; fr. alors, bon ben; it. allora*).

Les problèmes de la rétrospective se manifestent, en revanche, dans ce que l'on appelle les phénomènes de correction (cf. Schegloff/ Jefferson/Sacks 1977): interruptions et signaux de correction explicites (p. ex. cat. *com si diguéssim* etc.; esp. *o sea, vamos* etc.; fr. *enfin, bon* etc.; it.

*insomma, cioè* etc.; port. *enfim, quer dizer* etc.; roum. *bine* etc.). Si l'on n'entend par correction que la «réparation» de méprises purement linguistiques, on a intérêt à en distinguer les précisions au niveau du contenu même, comme *enfin je veux dire mes clés quoi* dans l'exemple suivant:

[3] fr.

[...] ah puis c'est/je sais pas quoi j'ai j'ai dû avoir la tête ailleurs alors j'ai complètement oublié eh mes outils enfin je veux dire mes clés quoi [...]

(Scherer 1984, 255s.)

(cf. aussi le concept de «reformulation»: Güllich/Kotschi 1986).

Étant donné que la linéarité temporelle de la réalisation phonique n'admet ni pauses ni «ratures» inaperçues et que la réalisation graphique offre au producteur le temps de réfléchir et de revenir sur ses pas, on pourrait croire que les phénomènes d'hésitation et de correction sont dus à la seule réalisation phonique. Or, la réalisation phonique d'un discours n'est pas une condition suffisante pour qu'apparaissent sans distinction tous les phénomènes d'hésitation et de correction: en fin de compte, ce sont des contraintes conceptionnelles qui font disparaître ces phénomènes p. ex. d'un serment, d'une prière, d'un discours funèbre, du prononcé d'une sentence et, dans une certaine mesure, même d'une visite guidée. D'autre part, il ne faut pas oublier que celui qui choisit le code graphique a, en principe, deux possibilités: 1° il écarte de la réalisation graphique de son texte toutes les traces des multiples hésitations et corrections; 2° il tolère ratures, ajouts interlinéaires, auto-corrections etc., notamment dans certains discours du domaine de l'immédiat tels que les notes personnelles, les lettres privées etc. D'ailleurs, les gens peu instruits renoncent en général aux corrections et produisent, par là-même, un texte imprégné d'éléments caractéristiques de l'immédiat communicatif (cf. 2.6.).

**2.1.8.** Il existe une classe d'éléments qui se rattachent directement à l'émotionnalité forte du parlé (1.2.1.: ③): les interjections (p. ex. cat. *ai, apa, carai* etc.; fr. *oh là là, bof, aïe, zut* etc.; esp. *olé, ay, caramba, jo* etc.; it. *dai, oh, ahi, toh* etc.; port. *olá, ai, caramba* etc.; roum. *uf, vai, aoleu* etc.); sur les interjections en général cf. Poggi 1981; Trabant 1983; Ehlich 1986). Traditionnellement, elles sont décrites à l'aide de catégories sémantiques ou pragmatiques comme «appel», «accord», «désaccord», «refus», «indignation», «surprise», «indifférence», «douleur», «fatigue», «écoeurement» etc. Leur caractère global, quasi holophrastique, explique le fait que, dans une perspective synchronique, elles ne sont susceptibles ni d'une analyse syntaxique interne ni d'une

interprétation sémantique «littérale» (cf. cat. *colons, déu n'hi do*; fr. *putain, tu parles*; esp. *hostia, madre mía*; it. *cazzo, altro che*; port. *pudera, que pena*; roum. *mă-ta, aiurea* etc.). Il faut d'ailleurs souligner l'ancrage des interjections dans les contextes pragmatique et situationnel et surtout dans le contexte communicatif non-verbal (gestes, mimique etc.). On trouve, certes, des interjections dans l'écrit, mais il est bien évident que les contraintes de l'espace variationnel (cf. 4.1.1.) n'admettent, dans ces cas, que les interjections appartenant à une variété diastratique/diaphasique élevée (p. ex. fr. *hélas, ma foi* etc.). Ceci dit, on ne saurait nier que, dans des textes différents du point de vue conceptionnel, l'emploi d'interjections est toujours possible, pourvu qu'il y ait émotionnalité (cf. 1.2.1.: ③).

À juste titre, on compte parmi les éléments typiques du parlé des onomatopées telles que cat. *paff, fr. crac, boum* (cf. [1]), esp. *zas*, it. *gnam gnam gnam*, roum. *buf*, caractérisées par un mimétisme inhérent. Du fait qu'elles ne remplissent pas de fonction pragmatique, on a tort de les confondre avec les interjections (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 66s.).

**2.1.9.** Nous devons à la linguistique contrastive allemand-français la constitution définitive d'un nouveau champ de recherches: les particules de modulation (*Abtönungspartikeln*: p. ex. all. *das schmeckt aber gut!, schlaf doch ein bisschen!*; fr. *tais-toi donc!, on verra bien*; cf. Weydt 1969). On a vite découvert l'importance de ces particules pour une description adéquate du langage parlé (cf. Söll 1985, 79–85; Held 1983). Elles permettent au locuteur d'effectuer une modulation pragmatique: elles renvoient d'une manière approximative, mais extrêmement efficace aux conditions contextuelles de certains actes illocutoires. De la sorte, on peut p. ex. atténuer ou renforcer une exhortation, induire une réponse positive ou négative à une question ou motiver un reproche indigné comme dans l'exemple suivant:

[4] fr.

faut quand même pas exagérer monsieur

(Scherer 1984, 301)

L'ancrage dans le contexte situationnel et pragmatique (1.2.1.: ②, ④, ⑥) montre que la modulation représente indéniablement un phénomène universel de l'immédiat. Or, l'étude contrastive systématique des particules de modulation a révélé que certaines langues, comme p. ex. l'allemand ou le grec ancien (cf. Coseriu 1980b, 189–191) en ont beaucoup plus que d'autres, comme p. ex. les langues romanes. Vu le caractère universel de la fonction de modulation pragmatique, ceci signifie seulement que les langues à

inventaire de particules modulatrices restreint doivent disposer d'autres moyens qui remplissent la même fonction pragmatique. On constate, effectivement, que certains marqueurs et connecteurs pragmatiques et certaines interjections (cf. 2.1.4./5./6./8.) peuvent assumer la fonction modulatrice (cf. Stammerjohann 1980; Helling 1983a et b; différentes contributions dans Weydt 1977, 1979 et 1983) (v. [5], p. 596).

Mais il faut certainement aller plus loin et envisager toutes sortes de tournures, de périphrases verbales et de constructions syntaxiques susceptibles d'exprimer la modulation pragmatique, comme p. ex. la formule fr. *t'as qu'à ...*, esp. *es que ...*, voire la dislocation à droite (cf. Helling 1983b, 381; Koch 1994b, 185s.) ou des inversions syntaxiques (cf. Ulrich 1985, 256–284) (v. [6] à [10], p. 596).

**2.1.10.** Souvent on cherchera en vain à attribuer à un marqueur/connecteur une fonction unique pragmatique ou conversationnelle dans un discours donné (cf. [5] *pués* qui cumule des fonctions au niveau de la structuration du discours (2.1.4.) de la répartition des tours de parole (2.1.5.) et de la modulation pragmatique (2.1.9.)). Cette polyfonctionnalité s'avère extrêmement efficace et «économique» dans le domaine de l'immédiat (cas particulièrement instructif: fr. *quoi*: cf. Hölker 1988; → 298, 4.1., 5.). Il est significatif que dans le domaine de la distance, on favorise – si besoin en est – des éléments et des constructions qui remplissent les fonctions pragmatiques et discursives d'une manière univoque et explicite (cf. les indications données dans 2.1.4. – 2.1.7.).

Les marqueurs/connecteurs pragmatiques, on l'a vu, n'entrent pas dans la classification traditionnelle des parties du discours et représentent, par conséquent, une classe de mots à part que certains linguistes allemands ont baptisée *Gesprächswörter* (cf. Henne 1978; Burkhardt 1982). Il est donc logique que l'on ait insisté sur le fait qu'un marqueur pragmatique comme fr. *alors* doit être strictement distingué de *alors* en tant qu'adverbe temporel (*C'est alors que Jean est sorti*), ce qui revient à postuler dans ces cas une polysémie voire une homonymie. Signalons cependant qu'il existe aussi une approche monosémique qui essaie de réduire à un noyau sémantique unique tous les emplois p. ex. de l'all. *aber* ou du fr. *mais* (Weydt/Hentschel 1983; cf. aussi la discussion dans Söll 1985, 164–166).

## 2.2. Domaine syntaxique

(Cf. Sornicola 1981, 49–141, 167–182; Söll 1985, 55–60, 129–135, 148–159; Koch 1986, 125–135; Koch/Oesterreicher 1990, 82–101; Vi-

[5] esp.  
A: tal como viene dos mil quinientas  
B: pues hija no es cara [...] (Criado de Val 1980, 80)

[6] cat.  
[...] aquesta sí que no la sabia jo  
(Berkenbusch 1988, 377)

[7] esp.  
A: [...] y toda la cuestión de las repoblaciones  
B: es que es la Edad Media? (Esgueva/Cantarero 1981, 429)

[8] fr.  
il y a qu'à tirer le truc quoi  
(Scherer 1984, 255)

[9] it.  
meglio non far lo questo  
(Loy 1981, 74)

[10] roum.  
A: [...] Au să fete și purcelele în vreo două săptămîni de zile. Cine-o să mai vadă de ele! [...]  
B: Vine Voica  
(Ulrich 1985, 270)

gara Tauste 1992; Narbona Jiménez 1996; Schwitalla 1997, 64–100, 105–108; Brauer de Figueiredo 1999, 176–328)

Si l'on passe maintenant du discours au niveau de la combinatoire des signes linguistiques, il faut aborder un certain nombre de phénomènes syntaxiques. Bien qu'il soit indispensable de les décrire du point de vue formel, il ne faut jamais oublier que leur raison d'être est sémantique.

Dans le domaine de la distance où le co-texte linguistique prédomine (cf. 2.1.1.), on vise une formulation à la fois «bien formée», élaborée, explicite et compacte. La planification intense que cela présuppose n'est justement réalisable que dans les conditions de la distance communicative. Les conditions de l'immédiat (1.2.1.: ③ spontanéité, ③ émotionnalité, ② intimité, contextualisation multiple, ⑥ dialogicité etc.) favorisent, par contre, une formulation décompactée, agrégative et provisoire. Elle risque de paraître fragmentaire dans la perspective d'une syntaxe centrée sur le modèle de la proposition, tel qu'il se réalise d'une manière idéale dans le langage écrit.

**2.2.1.** Dans le cadre de la syntaxe propositionnelle aussi bien que transphrastique, les règles d'accord (entre sujet et verbe, nom et épithète, entre éléments nominaux coréférentiels etc.) sont, en principe, fondamentales dans les domaines de l'immédiat aussi bien que de la distance. Mais la spontanéité de l'immédiat (1.2.1.: ③) exclut l'observance rigoureuse de toutes les règles d'accord, ce qui, d'ailleurs, ne pose pas de problèmes grâce à la contextualisation multiple (p. ex. fr. *j'ai repiqué les tomates [...] ils sont encore verts*, François 1974, 778).

**2.2.2.** Autre «infraction» à la syntaxe propositionnelle, étrangère au langage écrit: les anacoluthes provoqués par une correction sans signal (cf. 2.1.7.) à la suite d'un changement de planification syntaxique (cf. it. *poi anche per chiuderel per le chiavi perché senno' anchel ogni professore ha quasi un istituto*, Stammerjohann 1970, 374). Un changement de planification sans correction peut produire, d'une part, un ajout (*afterthought*), s'il concerne exclusivement la linéarisation des constituants (p. ex. esp. *el de Labor es una traducción del mio exactamente*, Criado de Val 1980, 89s.), d'autre part une contamination, s'il y a un changement de construction (cf. p. ex. l'«effet-anneau» dans it. *non credo che la televisione ci piace a vedere sempre interviste telegiornali e basta*, Sornicola 1981, 30). Finalement, il faut mentionner ici la construction à redoublement (*funnel technique*) où la reformulation d'une constituante apporte une précision sémantique ou un renforcement expressif (p. ex. fr. *pour me purger ma flotte là pour me purger mon circuit d'eau*, Eschmann 1984, 60; cf. aussi Pilch 1979).

**2.2.3.** Ce sont certainement les «phrases incomplètes» du langage parlé qui portent le plus nettement atteinte à la syntaxe propositionnelle. Mais en ces termes, la question est mal posée: il suffit d'observer les premiers stades de l'apprentissage du langage caractérisés par un immédiat communicatif assez particulier et extrême, pour se rendre compte que les holophrases y fonctionnent parfaitement. C'est donc la syntaxe propositionnelle qui est secondaire dans une perspective ontogénétique (cf. Ochs 1979; Hörmann 1976, 339–393). Le langage parlé – sans pour autant renoncer complètement à la syntaxe propositionnelle – continue tout simplement la syntaxe holo-

phrastique. Ainsi, un énoncé comme fr. *deux pièces de vingt s'il vous plaît* (Scherer 1984, 287) n'a rien d'exceptionnel dans le contexte d'un bistrot où le locuteur demande de la monnaie au patron (cf. le concept *sympraktischer Kontext* chez Bühler 1965, 154–168). On peut d'ailleurs rapprocher des holophrases un phénomène apparenté, mais moins spectaculaire: une valence non saturée, absorbée entièrement par le contexte. Un énoncé comme esp. *¿tú quieres llevar?* (Criado de Val 1980, 116) est tout à fait adéquat et compréhensible dans le contexte d'un marché où quelqu'un demande à son partenaire s'il veut acheter des navets.

Vouloir reconstruire dans tous ces cas ce qui «manque» serait absurde. Il ne s'agit donc nullement d'ellipses qui, elles, résultent, effectivement, de la réduction syntaxique d'une proposition ou d'une phrase complète (p. ex. fr. *Vous êtes toutes deux de la région? – Ah oui du Puy même* (Eschmann 1984, 88), où l'on peut, à juste titre, reconstruire [*nous sommes*] du Puy même).

Du point de vue de la structure de l'information, les holophrases ne présentent qu'un rhème isolé ancré dans un contexte (souvent pragmatique et situationnel). Il existe, d'ailleurs, également la contrepartie exacte de ce phénomène, à savoir l'aposition où c'est justement le rhème que l'on ne verbalise pas: p. ex. fr. A: *faut reconnaître que dans le calcul hein* (claquement de langue) – B: *ah oui ça oui* (François 1974, 773).

**2.2.4.** La syntaxe propositionnelle du langage écrit s'oppose aux différentes formes d'un relâchement de l'intégration constructionnelle que l'on peut appeler «syntaxe disloquée». Dans les variétés parlées des langues les plus diverses, on relève des exemples des procédés de segmentation/dislocation qui consistent à isoler un constituant (plus ou moins) thématique du reste de la phrase:

[11] angl. *and my father oh he's he's fit to be tied*  
(Ochs 1979, 65)

[12] all. *ein bruch den hatten se schon vor vierzehn tagen gemacht*  
(Schwitalla 1997, 77)

[13] lat. *istanc, quam emit, quanti eam emit?*  
(Plautus, *Epid.* 51)  
(Quant au statut des sources du soi-disant latin vulgaire cf. 5.3.)

[14] dzamba (langue bantou, qui observe, en principe, strictement l'ordre SVO)  
*i-mukanda o-Poso a-mu-tom-aki*  
DÉF-lettre DÉF-Poso il-la-envoyer-PASSÉ  
'La lettre, Poso l'a envoyée.'  
(Givón 1990, 756s.)

Il faut distinguer, d'une part, deux grands groupes d'après la position de l'élément disloqué (à gauche vs. à droite) et, d'autre part, différents

degrés d'intégration ou de relâchement syntaxiques (cf. Deulofeu 1979; Altmann 1981; Söll 1985, 148–159; Koch 1986, 130–132; Fradin 1990; Lambrecht 1994; Stark 1997). Les dislocations à gauche sont dues en grande partie à la spontanéité du langage parlé (1.2.1.: ③) et à la planification réduite. Il convient p. ex. au locuteur d'énoncer d'abord un élément thématique, sans en préciser la fonction syntaxique, et de ne l'intégrer qu'après coup, par une reprise pronominale («*nominativus pendens*» (Havers 1925), *hanging topic*: p. ex. it. *e queste chiavi ci vole un posto dove uno le tiene conservate*, Stammerjohann 1970, 374; dans les constructions dites «détachement sans rappel», on renonce même à la reprise: p. ex. *ces souliers j'écrase les pieds de tout le monde*; cf. Delofeu 1979, 75; Sornicola 1981, 127–130; Stark 1997, 80–114). Dans les dislocations à droite, le locuteur, souvent poussé par un besoin d'expressivité (1.2.1.: ③), énonce d'abord la partie de la phrase qui contient le rhème et se voit obligé de préciser après coup un élément thématique pour assurer la compréhension de la phrase (cf. dans ce contexte aussi le concept de *afterthought* dans 2.2.2.: p. ex. cat. *no en volíem, de llibres de text*, Berkenbusch 1988, 411). La dislocation à droite reflète, par là, une tendance du langage parlé expressif qui consiste à faire précéder le thème par le rhème, tendance qui se manifeste aussi dans une structure complètement désintégrée du type it. *buona l'albicocchina* (Cresti 1987, 83).

Dans le domaine des soi-disant dislocations, il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui est universel de ce qui est typique d'une langue historique donnée. En fait, la dislocation en tant que segmentation typiquement orale apparaît probablement dans toutes les langues dès que la situation est caractérisée par la spontanéité et l'affectivité de l'immédiat. Comme le montrent aussi nos exemples [11]–[14], chaque langue historique réalise, bien entendu la segmentation en accord avec ses propriétés typologiques. Or, il arrive que dans le cadre de ces données universelles s'amorce un changement grammatical ultérieur spécifique d'une langue particulière. Dans toutes les langues romanes, p. ex., il faut tenir compte du processus de cliticisation des pronoms personnels objets du latin qui, aujourd'hui, servent, entre autres, d'éléments de reprise atones dans des constructions segmentées. Voilà un fait qui donne beaucoup plus de souplesse aux dislocations «romanes». Que l'on compare les N° [11–14] à un exemple (littéraire!) très connu:

[15] it. *Io in quella casa i piedi non ce li metterò mai*  
(Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo*, Milano, Feltrinelli, 1958, 242; cf. Wandruszka 1969, 506)



On s'est même demandé si les clitiques objets romans ne se sont pas déjà transformés, par un effet de grammaticalisation, en simples morphèmes d'accord (*agreement markers*), voire en morphèmes de conjugaison objective:

- [16] roum. *lui Ion îi place muzica*  
 [17] esp. *a Juan le gusta la música*  
 [18] it. *a Giovanni (gli) piace la musica*

Les exemples [16] et [17] montrent qu'en roumain et en espagnol un complément d'objet indirect en tête de phrase doit être repris obligatoirement par un clitique (= conjugaison objective; à y regarder de plus près, on constaterait même des différences entre le roumain et l'espagnol). Les phrases [16] et [17] ne sont donc plus des phrases segmentées. D'autre part, on se rend compte du statut variationnel très différent du phénomène selon les langues: en roumain et en espagnol, la solution [16]/[17] est obligatoire dans les variétés parlées aussi bien qu'écrites; en italien [18] la reprise est facultative dans la variété parlée et inexistante dans la variété écrite. Mais toutes ces «idiosyncrasies», qui sont dues à des processus de grammaticalisation et à des changements de marques variationnelles (cf. 1.5.3.) ultérieurs, ne mettent nullement en question le statut universel de la segmentation proprement dite (→ 107, 6.4.; cf. aussi Heger 1966; Rothe 1966; Givón 1976; Bossong 1980; Lehmann 1985; Koch 1993b; 1994b).

2.2.5. Soulignons d'emblée que le phénomène de l'hypotaxe est présent dans le langage parlé aussi bien qu'écrit. Cela paraîtra peut-être étonnant puisque l'hypotaxe, comparée à la parataxe, demande un effort de planification considérable qui définit, normalement, la distance communicative (1.2.1.: ⑧/⑨). Or, à y regarder de plus près, on observe effectivement des différences dans la fréquence et la distribution de l'hypotaxe. Pour les expliquer on peut partir du principe de sérialisation BASE ◊ DEVELOPPEMENT ◊ DEVELOPPEMENT ◊ ..., proposé par Marcello Durante (1981, 53ss.), principe qui réconcilie la direction de la formulation d'une part et celle de la construction syntaxique d'autre part. Pourvu qu'une construction hypotaxique corresponde à ce principe, elle est parfaitement courante dans l'immédiat communicatif, même sous forme de subordinées multiples (cf. l'hypotaxe du quatrième degré dans esp. *pero yo creo que nos ayudaría muchísimo si salieramos cada vez más a comprender mejor la coyuntura que estamos pasando*, Esgueva/Cantarero 1981, 83). Les locuteurs tendent à éviter, en revanche, qu'une subordinée précède la principale dans le

langage parlé; il est significatif que les hypotaxes complexes de ce type risquent souvent d'«échouer» (cf. les rapports logiques dans fr. *comme l'on entendait rien parce que la sonorisation avait été cassée la veille paraît-il des porte-voix ils en avaient pas*, Eschmann 1984, 20s.). Il faut toutefois signaler un point intéressant. Certaines subordinées causales, conditionnelles ou temporelles précèdent la principale sans problèmes même dans le langage parlé; c'est là qu'intervient un principe de sérialisation plus puissant: l'iconicité (cause ◊ effet; condition ◊ conséquence; localisation temporelle ◊ état/événement).

Quant à la distance communicative, il est évident que la planification complexe permet de pousser l'hypotaxe à l'extrême, ce qui représente une possibilité supplémentaire de remédier à la déficience contextuelle. Dans ses manifestations les plus élaborées, le langage écrit abonde non seulement en phrases subordinées, mais aussi en appositions, en nominalisations et en constructions participiales et gérondives, procédés d'une intégration et condensation syntaxiques maximales, pratiquement inexistantes dans le parlé (cf. Polenz 1988a, 23–48; Raible 1992, 191–221). En voici un exemple instructif:

[19] it. Dante, procedendo secondo la tecnica didattica medievale, prima di pervenire alla trattazione del suo discorso indirizzato all'eloquenza del volgare, ossia alla ricerca dei mezzi mediante i quali l'uomo traduce in atto la sua potenza espressiva e comunica culturalmente con gli altri uomini (discorso che rimane interrotto dopo la trattazione della forma più alta d'espressione poetica, del *summum genus dicendi* ma che avrebbe investito nella rimanente parte non scritta anche le forme dello stile dimesso e umile e della prosa) fornisce, nel I libro del *De Vulgari Eloquentia*, le premesse linguistiche d'indole generale atte a chiarire i termini dello svolgimento del tema, propriamente retorico (Vitale 1971, 11; itali-ques par l'auteur).

Évidemment, le «dosage» de complexité syntaxique varie le long du continuum conceptionnel, ce que les corpus existants (cf. 5.) nous permettent déjà de vérifier sur des bases empiriques solides (cf. pour les états de langue actuels Beaman 1984; Morel 1991; Voghera 1992; Koch 1994a, 207–210; 1995a; pour l'espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle cf. Padrós Wolff 1998 et Renwick Campos 1998).

### 2.3. Domaine sémantique

(Cf. Spitzer 1922, 165–168; Hofmann 1951, 8, 70–90, 157–159, 165–168; Beinhauer 1978, 234–338, 401–410; Söll 1985, 63–66, 185–188; Sornicola 1981, 149–162; Koch 1986, 135s.; Koch/Oesterreicher 1990, 102–121; Vigara Tauste 1996; Schwitalla 1997, 170s., 176–181; Brauer de Figueiredo 1999, 329–403)

2.3.1. Dans l'immédiat communicatif, le poids du matériel lexical est relativement réduit par rapport à la contextualisation multiple. Cela explique, entre autre, l'emploi fréquent des mots passe-partout qui, malgré leur compréhension minimale et leur extension maximale, opèrent une référentialisation parfaite dans les contextes respectifs (p. ex. cat. *cosa, història* etc.; fr. *truc, machin, mec, faire* etc.; esp. *cosa, tío, hacer* etc.; it. *cosalcosa, roba, tizio, fare, cosare* etc.; port. *coisa, coiso, fazer* etc.; port. brés. *negócio, trem* etc.; roum. *chestie, gagiú* etc.).

On peut considérer comme une espèce de verbes passe-partout les soi-disant présentatifs, extrêmement fréquents dans le langage parlé:

[20] cat. [...] hi havia catedràtics, hi havia no te'ls anomenaria tots però jo me'n recordo. hi havia en Nicolau d'Olwer, hi havia en Xirau, hi havia oh mare meva/mare meva, hi havia en Campalans, hi havia una sèrie de gent que eren nacionalistes [...]

(Berkenbusch 1988, 369).

Cf. aussi p. ex. fr. *il y a, voilà*; esp. *hay*; it. *c'è, ecco*; port. *há, eis*; roum. *uite, iată* etc. (cf. François 1975; Söll 1985, 159–162; Schiller 1992, 113–156).

Les lexèmes passe-partout sont proscrits du domaine de la distance qui exige une précision référentielle maximale à travers le choix lexical.

2.3.2. Les déictiques s'emploient en principe dans le parlé aussi bien que dans l'écrit. Mais dès que l'on distingue deixis exophorique et deixis endophorique (cf. Heger 1963, 19s.; Brown/Yule 1983, 192s.), il ressort une différence fondamentale. La deixis exophorique, qui, par définition, implique l'emploi des déictiques en situation (1.2.1.: ③), est omniprésente dans l'immédiat communicatif, comme le montre le dialogue suivant avec le gardien d'un parking:

[21] esp.  
 A: porque ese disco es extranjero ahí lo marca usted esta no vea usted esas  
 B: así no  
 A: son las/ esta hora aquí lo marca usted  
 B: sí sí de once y media (Criado de Val 1980, 114s.)

Par contre, la distance communicative, qui comporte une séparation des interlocuteurs et une communication hors situation, impose un recours fréquent à la deixis endophorique:

[22] fr. [...] Mais le meilleur antidote était encore chez les Tahitiens eux-mêmes. Bougainville en avait ramené un avec lui. Il en avait fait son ami. Il avait appris à communiquer tant bien que mal avec lui, et il le questionnait sans cesse pendant le voyage et après, tout le temps qu'il le garda près de lui à Paris. C'est ainsi

qu'il apprit beaucoup de choses qu'il n'avait pas eu le loisir d'observer dans les neuf jours passés à Tahiti. Il en comprit d'autres qu'il n'avait aperçues que très superficiellement. Ces informations et ces réflexions sont consignées dans le chapitre III de la seconde partie du *Voyage* (Proust 1984, 479; italiques par l'auteur).

Dans ce petit passage, la cohérence textuelle est assurée par une combinaison de différents procédés endophoriques (anaphoriques en l'occurrence): la «description» introduite par des déterminants (articles définis, adjectifs démonstratifs ou possessifs etc.) et – dans la plupart des cas – l'emploi des pronoms personnels. Si la pronominalisation exophorique ([21]) est une solution à la fois économique et concrète, parfaitement adéquate dans le contexte de l'immédiat, la pronominalisation endophorique ([22]) représente une solution, certes, économique et «élégante», mais relativement complexe et abstraite, ce qui convient beaucoup mieux à la distance.

2.3.3. On ne peut pourtant pas renoncer à exprimer des relations endophoriques-anaphoriques dans l'immédiat communicatif. Mais au lieu d'avoir recours à la pronominalisation, les sujets parlants n'hésitent pas à se servir d'une solution peu «élégante» (dans la perspective de la linguistique textuelle), à savoir d'une description introduite par un déterminant et en répétant, en plus, toujours le même lexème (v. [23], p. 600).

Ces itérations lexicales qui assurent d'une manière extrêmement simple, mais «lourde» la cohérence textuelle (et qui, d'ailleurs, ne se limitent pas au domaine nominal: cf. [20]) ne sont certainement pas conforme à la devise rhétorique *variatio delectat* qui s'impose dans la plupart des traditions discursives de la distance. C'est ce qui explique, en partie, que le rapport «type : token», relativement faible dans l'immédiat, soit relativement élevé dans la distance communicative.

Du point de vue syntagmatique, la variation lexicale pose un problème de fréquence, donc de nature quantitative. Mais elle a également un corollaire qualitatif dans la dimension paradigmatique: la variation lexicale typique de la distance exige que l'on profite au maximum de la différenciation lexicale.

2.3.4. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que l'immédiat communicatif soit caractérisé par la pauvreté lexicale. Du moins en ce qui concerne

- [23] fr.  
 A: [...] qu'est-ce que c'est que son histoire de chaise là  
 B: oui bon ((claquement de langue))  
 A: la chaise d'enfant? ah le truc là  
 B: la chaise d'enfant ...oui ma chaise  
 C: oui oui  
 A: ouais ouais  
 B: d'enfant qui est ma chaise à MOI qu'on m'a offert quand on/j'étais tout jeune  
 A: ((rire))  
 B: hein bon cette chaise-là qui a servi à toute la famille [...]  
 C: ((rire)) (Ludwig 1988, 49s.)

certaines centres d'intérêt, l'immédiat stimule considérablement la productivité lexicale spontanée (c'est-à-dire, la création *ad hoc*). Du point de vue onomasiologique, celle-ci se manifeste, presque exclusivement, dans les domaines qui impliquent une forte participation émotionnelle des sujets parlants (1.2.1.: ③; 1.5.1.; cf. le concept de *Attraktionszentren* dans Sperber 1965): sentiments et valorisations, projets et espoirs, intensité et quantité hors du commun, bases matérielles de la vie (et de la mort) humaine; l'altérité. Du point de vue sémasiologique, cette productivité profite de procédés sémantiques tels que la métaphore et la métonymie expressives, l'hyperbole etc. (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 114–120; 1996; Koch 1994c, 215–220; Blank 1997, 157–190, 230–269, 212s.; quant aux procédés de la *Alltagsrhetorik* (rhétorique du discours quotidien) qui, évidemment, concerne les niveaux lexical aussi bien que propositionnel, cf. Stempel 1983).

#### 2.4. Domaine phonique

Nous devons nous contenter ici d'indications très sommaires et provisoires. La phonologie naturelle a étudié des processus de variation articulaire réduisant la distinctivité des signifiants. Même la phonétique traditionnelle reconnaît un continuum du type «formes dites *lento* – *allegro* – *presto*» (p. ex., esp. [en'tonθes] – [tonθes] – [toes]). Ces instruments d'analyse étant de nature universaliste, il serait certainement intéressant d'étudier dans quelle mesure ces processus caractérisent le domaine de l'immédiat et conditionnent des phénomènes universels du parlé (cf. Donegan/Stampe 1979; Back 1991; Koch/Oesterreicher 1990, 122–124; cf. aussi Froitzheim 1984).

#### 2.5. Distance communicative et élaboration des langues

2.5.1. Comme nous l'avons vu dans ce qui précède (1.2.; 1.3.1.; 2.1.–2.4.), les sujets parlants répondent aux exigences universelles du conti-

num conceptionnel par des stratégies communicatives et des procédés de verbalisation qui, à leur tour, sont, en principe, universels. Cela n'empêche pas de constater, sur le plan historique (1.3.2.), des différences considérables dans la configuration des domaines de l'immédiat et de la distance, ce qui veut dire notamment qu'à un moment donné de leur histoire, tous les idiomes ne sont pas préparés au même titre à la distance communicative. Étant donné le caractère ininterrompu du changement de statut et de fonctions communicatives auquel sont soumis différents idiomes (changement inscrit dans la dynamique socio-culturelle, économique, politique etc.), il arrive souvent que l'un d'eux, limité d'abord au domaine de l'immédiat, doive faire face aux exigences communicatives de la distance pour se constituer en tant que langue littéraire, administrative, nationale, langue standard etc. Se pose alors le problème de l'élaboration („Ausbau“ dans la terminologie de Heinz Kloss 1978; cf. aussi Muljačić 1986).

Nous avons proposé de distinguer deux aspects fondamentaux de l'élaboration des idiomes (cf. Koch/Oesterreicher 1994, 589–594):

1° l'élaboration en extension – terme qui met l'accent sur l'appropriation progressive des traditions discursives de la distance (cf. 3.3.1.);

2° l'élaboration en intensité: l'idiome concerné subit une restructuration profonde qui lui permet de répondre aux besoins de verbalisation planifiée et explicite, inhérents à la distance communicative dans les domaines pragmatique-textuel, syntaxique et sémantique (cf. 2.1.–2.3.).

Voici quelques éléments essentiels du processus d'élaboration en intensité: développement de marques explicites et univoques de structuration textuelle aux dépens des marqueurs/connecteurs pragmatiques polyfonctionnels du dialogue spontané (cf. 2.1.4.–2.1.10.); adaptation à une cohérence textuelle unidimensionnelle et rigide qui se détache de l'ancrage actionnel et situationnel en intégrant un maximum d'information dans la structure linguistique du texte (cf. 2.1.1.–2.1.3.); fonctionnalisation accrue des moyens d'intégration syntaxique (phrases «bien

formées» et très complexes; cf. 2.2.); intensification de la formation de noms abstraits, variation syntagmatique et différenciation paradigmatique («enrichissement») du lexique (cf. 2.3.); que l'on pense p. ex. aux concepts de «complexification» et d'«universalisation» proposés dans Bossong 1979).

2.5.2. Dans ce contexte, il est intéressant de noter que l'élaboration en intensité d'un idiome n'implique aucunement la participation de tous les membres de la communauté linguistique en question. On rencontre effectivement une distribution inégale des compétences linguistiques et conceptionnelles: les individus même alphabétisés, qui se trouvent en contact direct avec la culture écrite, ne sont pas forcément en mesure de profiter pleinement du potentiel de réflexion et de planification offert par une langue élaborée.

C'est ce que nous pouvons observer dans les textes produits par ceux qu'on appelle *semicoltil/semicultos* (cf. 5.2., types (1) et (2), et 5.3.), catégorie d'«auteurs» qui a particulièrement attiré l'attention des linguistes (ainsi que des historiens, des sociologues etc.). On retrouve dans leurs textes des «déficiences» qui, *ex negativo*, correspondent précisément aux éléments de l'élaboration en intensité décrits plus haut (2.5.1.): développement thématique circulaire ou discontinu; confusion de différents plans d'exposition textuelle; relâchement de l'intégration syntaxique; ruptures de construction dans les phrases complexes; itérations lexicales, imprécisions déictiques et référentielles etc. (cf. Spitzer 1921/1976; Stempel/Weber 1974; Durante 1981, 32ss., 53ss., 109ss.; Bruni 1984, surtout 187–189, 205ss., 486–494, 500–514; Oesterreicher 1994; Hans-Bianchi 1994; Renwick Campos 1997; Schmidt-Riese 1997; Stoll 1997; Oesterreicher/Stoll/Wesch 1998; Schlieben-Lange, ms.). Voici, suivi d'un petit commentaire, un extrait d'un récit de vie d'un *semicolto*:

[24] it.  
 [...] e poi il mio amico Romeo<sub>R</sub> sentendo<sub>R</sub> questo racconto gli<sub>E</sub> fece<sub>R</sub> una proposta e andò<sub>R</sub> dal suo<sub>E</sub> padrone<sub>E</sub> della ragazza<sub>E</sub> e gli<sub>E</sub> disse<sub>R</sub>: Se c'è<sub>E</sub> date<sub>E,+F</sub> una buona dote alla ragazza<sub>E</sub> la<sub>E</sub> sposo io<sub>R</sub> e il bambino lo legittimo io<sub>R</sub>, se viceversa verrà tutto svelato, e per il tentato suicidio diremo<sub>R,+F</sub> che si è<sub>E</sub> sentita meno è<sub>E</sub> svenuta e si è<sub>E</sub> appoggiata alla ringhiera del ponte e non c'era nessuno ad aiutarla<sub>E</sub> e è<sub>E</sub> precipitata nel fiume per disgrazia e se non gli<sub>E</sub> date<sub>E,+F</sub> nulla sarà denunciato il vostro figlio<sub>E</sub> per violenza carnale senza il suo<sub>E</sub> consenso della giovane Donna<sub>E</sub>.

Il Signor Ingiere<sub>E</sub> sentendo<sub>E</sub> questo bel discorso è<sub>E</sub> venuto subito a patti e con 20 biglietti da 1000 firmò<sub>R,712</sub> il contratto e sposò<sub>R</sub> una donna<sub>E</sub> che<sub>E</sub> non amava<sub>R</sub>, e dopo pochi giorni partorì<sub>E</sub> un maschio e per il danaro diventò<sub>R</sub> il padre di un bastardo [...] (Bruni 1984, 502).

#### COMMENTAIRE:

- Protagonistes (indices ajoutés par nous aux différents éléments minimaux et aux verbes pour faire ressortir les incongruités référentielles, les brusques changements de sujet grammatical, les redondances etc.):  
 E = Elvira, jeune fille, qui a essayé de se suicider après avoir été engrossée par F  
 F = fils de I, qui a engrossé E, mais ne veut pas reconnaître l'enfant  
 I = ingénieur, père de F, patron de E  
 R = Romeo, qui a sauvé E après sa tentative de suicide
- Discontinuité thématique:  
 — = première solution proposée par R;  
 ..... = seconde solution proposée par R

Précisons tout de suite un point crucial: il ne s'agit nullement de dévaloriser les variétés linguistiques de certains groupes sociaux. Ce qui est en cause ici, c'est le décalage entre une intention textuelle et la performance conceptionnelle effective (cf. notamment Schmidt-Riese 1997, 51s.).

### 3. Oralité / scripturalité et traditions discursives

#### 3.1. Relief conceptionnel des traditions discursives

Les paramètres communicatifs présentés dans 1.2.1. forment le cadre universel de toutes les pratiques communicatives historiques. Ces paramètres s'inscrivent donc nécessairement dans l'historicité des schémas de production et de réception que nous avons appelés traditions discursives (cf. 1.3.2.1.). Par conséquent, on peut assigner à toute tradition discursive une place précise dans le continuum conceptionnel décrit en 1.1. et 1.2.1.

Si l'on compare, par exemple, le type de conversation mondaine des salons français du XVII<sup>e</sup> siècle avec le *small talk* de notre époque, on constate immédiatement que ces deux traditions discursives ont un relief conceptionnel nettement différent – différences qui résultent des finalités communicatives et des contextes historiques respectifs.

À la cour du XVII<sup>e</sup> siècle, la noblesse et la haute bourgeoisie se voient obligées de définir leur identité sociale par une «simulation dissimulée» (*celare artem*; cf. Bader 1990, 210–217; aussi Strosetzki 1978): l'idéal de l'honnêteté exige un «naturel artificiel» dans tous les domaines, que ce soient les connaissances et le savoir-faire, les vêtements, les mouvements, les gestes ou, bien entendu, la conversation, qui se présente comme une mise en scène de l'*art de bien parler*. Il s'ensuit que ce type de conversation *coram publico* évite la lourdeur «pédantesque» et l'excès de dis-

tance communicative, sans pour autant violer les règles de la bienséance, bref, sans se livrer à un immédiat communicatif spontané. L'*art de bien parler* implique donc une élaboration syntaxique modérée, une correction grammaticale absolue, un choix lexical conscient et une verbalisation pleine d'esprit etc.

Le *small talk* contribue, lui aussi, à construire des identités sociales, mais dans un cadre complètement différent (cf. Schneider 1988): dans nos sociétés beaucoup plus individualistes, il manque un public qui puisse contrôler la «performance» des interlocuteurs. C'est pourquoi les contraintes interactionnelles sont moins rigoureuses et les sanctions moins sévères. Le principe du *small talk* consiste surtout à assurer le contact communicatif et non plus à garantir la qualité de la production discursive. Beaucoup plus proche de l'immédiat communicatif spontané, ce type de conversation renonce à une élaboration syntaxique et lexicale particulière et n'exclut pas les infractions à la norme prescriptive (formes dialectales, familiarités etc.).

En ce sens, toutes les traditions discursives (y compris les genres littéraires) ont leur propre relief conceptionnel qui découle de données sociales, historiques, économiques, esthétiques etc. (cf. Koch 1997c et Oesterreicher 1997b).

### 3.2. Variabilité et dynamisme des traditions discursives

Il est bien évident que les traditions discursives – en tant que schémas de production et de réception – représentent toujours des abstractions, susceptibles d'une certaine variabilité conceptionnelle interne.

Dans cette perspective, les réalisations concrètes de la tradition discursive «interview d'un homme politique» ne sont pas du tout homogènes. Dans le cadre du schéma discursif (d'après 1.2.1.: ① cadre public, ② dialogicité, caractérisée cependant par une durée inégale des tours de parole etc.) elles peuvent varier selon le degré de préparation et selon l'émotivité de la part de l'interviewé.

De même, la chanson de geste médiévale n'est pas uniforme au niveau de la performance. Ainsi, Paul Zumthor (1983b) évoque deux situations de représentation possibles pour une épopée comme la *Chanson de Roland*: d'une part, un jongleur qui, la veille de la bataille de Hastings, chante devant l'armée des chevaliers normands (contexte public et officiel; anonymat de l'audience; attitude relativement détachée); d'autre part, un ménestrel qui divertit les seigneurs d'un château et leurs invités, installés confortablement devant la cheminée de la grande salle (contexte plutôt privé; audience personnalisée; représentation ad

*personam*). Néanmoins, il s'agit toujours de la même tradition discursive.

Ce n'est qu'au moment où un décalage conceptionnel de ce type s'institutionnalise qu'une tradition discursive se transforme ou qu'une tradition discursive nouvelle se constitue. Ainsi, au cours des deux dernières décennies, on a vu passer les formules finales des lettres officielles en Allemagne d'un type très formel (*Mit vorzüglicher Hochachtung*) à un type moins formel (*Mit freundlichen Grüßen*).

Évidemment, les traditions discursives ne sont pas seulement caractérisées par leur relief conceptionnel, mais aussi par leur relief médial (qui est, en principe, indépendant du relief conceptionnel); cf. p. ex. les traditions discursives «conversation téléphonique» (phonique), «prédication» (phonique), «article scientifique» (graphique), «lettre privée entre amis» (graphique), «communication lue dans un congrès» (graphique → phonique), «procès verbal juridique» (phonique → graphique) etc. Un changement médial *ad hoc*, c'est-à-dire la lecture à haute voix d'un discours graphique, la transcription d'un discours phonique etc., reste un transcodage sporadique (cf. 1.1.2.) et ne change en rien l'essence d'une tradition discursive donnée. Que l'on pense, p. ex., d'une part, à la lecture à haute voix d'un roman ou du code pénal, d'autre part, à la transcription d'une conversation familière ou d'une consultation médicale etc.

Or, lorsque le changement médial s'institutionnalise, il se forme une tradition discursive nouvelle. L'interview publiée dans la presse, p. ex., n'est nullement identique à une interview radio-diffusée, et cela non seulement au niveau médial, mais aussi au niveau conceptionnel: il s'opère un filtrage conceptionnel qui fait disparaître, dans le journal, une bonne partie des traits conceptionnels de l'immédiat.

Les processus de changement conceptionnel et médial représentent indéniablement une source essentielle du dynamisme caractéristique des traditions discursives.

Dans ce contexte, les époques et les genres suivants mériteraient une discussion approfondie: l'histoire de la *lettre privée* de l'Antiquité à nos jours (cf. Nickisch 1969; Thraede 1970; Bürgel 1976; Müller 1980; Lettera 1985; Gauger 1986; Ueding/Steinbrink 1986; 128s.); le passage de l'épopée orale (cf. 1.2.3.) à l'écrit dans les différents pays de l'Europe médiévale (cf. p. ex. Duggan 1973; Montgomery 1977; Zumthor 1983a; Tristram 1988; Wolf 1988; Schaefer 1992; Koch, 1997b, 154–157; Oesterreicher 1997a); les filiations des traditions discursives anciennes et médiévales dans les domaines des discours publics, des chartes, des lettres officielles etc. (rhétorique, *ars dictandi*, *ars praedicandi*, *ars aren-*

*gandi*; Murphy 1974, 194–355; 1978; Koch 1987; 1998a; Moos 1993); les pamphlets et brochures de propagande qui apparaissent au XVI<sup>e</sup> siècle dans le contexte de l'Humanisme et de la Réforme (cf. Schwitalla 1983; Wilhelm 1996); les problèmes du soi-disant *stilus planus* du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles (cf. Quadlbauer 1962; Lausberg 1990, 1244, elocutio VI; Gauger 1986; Bader 1990 et 1994; Stempel 1994); les transformations conceptionnelles de la prédication mondaine dans la France du siècle classique (cf. Bader 1994). À l'époque actuelle, il serait également très intéressant de suivre de près l'évolution d'une tradition discursive comme la «lettre par courrier électronique» qui vient de naître ...

### 3.3. Essor et déclin des idiomes par rapport aux traditions discursives

Avant d'aborder le niveau des langues historiques (4.), on a intérêt à signaler le rôle des traditions discursives pour le statut même de «langue» (opposée, p. ex., à «dialecte»). En fait, on peut dire, *grosso modo*, que c'est la présence d'un idiome dans les traditions discursives de la distance qui lui confère son statut de «langue (standardisée)». D'ailleurs, la sociolinguistique et ses disciplines annexes (planification des langues, recherches sur la politique linguistique etc.) et même l'historiographie des langues n'ont pas ignoré certains aspects de cette problématique, sans pour autant voir toutes les conséquences qui en découlent.

#### 3.3.1. Passage à l'écrit et élaboration en extension

Le rapport entre «langues» et traditions discursives de la distance n'est pas absent des cultures orales (cf. 1.2.3.), qui, elles aussi, semblent connaître certaines langues ou variétés – souvent archaïques – réservées à un emploi rituel, poétique etc. (cf. Ong 1982, 23, 47; Zumthor 1983a, 137ss.; Akinnaso 1985, 350s.; Koch 1997b, 164).

Dans le contexte d'une culture écrite – où une forte affinité relie la distance communicative à la réalisation graphique –, le statut d'un idiome quelconque se définit précisément en fonction de ce que l'on appelle le passage à l'écrit (cf. 1.2.2.).

Rappelons tout de suite que «le passage à l'écrit» (p. ex., du français, de l'espagnol, de l'italien, de l'allemand etc.) ne saurait être conçu comme un processus unitaire et global. En réalité, un idiome donné (ou un groupe d'idiomes apparentés) commence par s'établir dans certaines traditions discursives de la distance, s'étend ensuite à d'autres, pour couvrir, à la fin d'un long processus de déploiement, tout l'espace de la distance communicative. Cette appropriation

progressive du domaine de la distance, à travers les traditions discursives, correspond à ce que Heinz Kloss (1978) a appelé élaboration («Ausbau»). Étant donné que le processus d'élaboration a au moins deux aspects différents, nous préférons parler ici d'élaboration en extension (opposée à l'élaboration en intensité; cf. 2.5. et Koch/Oesterreicher 1994, 589–594; pour la périodisation de l'histoire d'une langue selon le degré de l'élaboration → 280).

Toujours dans la perspective proposée par Kloss, on doit considérer le degré d'élaboration en extension comme critère qui détermine le statut d'un idiome. Cela revient à dire qu'au lieu d'assigner à un idiome le statut de «langue» ou de «dialecte» tout court, on a intérêt à mesurer les degrés d'élaboration et à distinguer idiomes à élaboration totale («Ausbau sprachen»), idiomes à élaboration partielle et idiomes sans élaboration.

Les différentes langues romanes nous fournissent suffisamment d'exemples pour illustrer les phénomènes mentionnés.

Prenons comme point de départ la situation linguistique telle qu'elle se présente au VIII<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Dans le cadre d'une constellation diglossique (cf. 4.2.2.), les idiomes de la *rustica romana lingua* (*romances*, *volgari* etc.) n'ont pas accès aux traditions discursives de la distance communicative réservées au latin.

À partir du IX<sup>e</sup> siècle, le passage à l'écrit des idiomes romans ne s'effectue que dans des traditions discursives très particulières, notamment dans des textes destinés à la récitation ou à la lecture à haute voix (serments, sermons et formules de confession, poésie religieuse etc.), mais aussi dans des inventaires et des listes, dans des gloses et des glossaires et dans des confrontations ou des contrastes linguistiques à finalité poétique ou ludique (parodies, textes plurilingues etc.) (cf. Lütke 1964; Wunderli 1965; Sabatini 1968; Koch 1993a; cf. maintenant surtout l'inventaire systématique, basé sur le critère des traditions discursives, que l'on trouve dans Frank/Hartmann 1997).

Plus tard, on constate un décalage chronologique entre la littérature religieuse et laïque ainsi qu'entre la littérature en vers et en prose (cf. surtout Stempel 1972).

Ajoutons que le passage à l'écrit ne suit pas du tout le même rythme dans différentes régions de la Romania. Ainsi, l'ancien occitan («provençal» des *trobadors*), en tant que langue de la poésie courtoise, est en avance sur le français, le catalan et l'italien, qui, avec un certain décalage, imitent l'exemple occitan (*trouvères*, *scuola siciliana* etc.). D'autre part, dans la plus grande partie de la péninsule Ibérique, c'est le galicien qui domine la production lyrique jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle. La

spécialisation de certains idiomes dans des genres littéraires déterminés est d'ailleurs un phénomène assez répandu (cf. p. ex., en grec ancien, l'emploi du dialecte homérique («ionien») comme langage de l'épopée et de la poésie en hexamètre, du dialecte éolien comme langage de la lyrique monodique et du dialecte dorien dans la poésie chorique).

Les traditions discursives scientifiques, qui selon Kloss constituent la dernière étape de l'élaboration, représentent un domaine particulièrement intéressant. Il est bien connu que ces traditions sont dominées par le latin, et cela pendant très longtemps encore. Ce n'est qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle que nous assistons à un essor des langages scientifiques romans. Avec des différences significatives entre les langues romanes, cette dernière étape du processus d'élaboration en extension s'achève seulement au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Notons au passage un dernier refuge du latin: la liturgie de l'église catholique (jusqu'au *Vaticanum* de 1962).

Une vue panoramique des différents idiomes romans met en évidence aujourd'hui des degrés d'élaboration très variés: sont totalement élaborées les grandes langues nationales, à savoir l'espagnol, le français, l'italien, le portugais, le roumain, suivis de très près du catalan; on trouve une élaboration partielle en grison et en galicien, et, à un degré plus réduit, en sarde – sous forme du dialecte logudorien ou, éventuellement, du campidanien – et en corse (cf. Muljačić 1986; Blasco Ferrer 1986, 16–18).

Le degré «zéro» de l'élaboration en extension est représenté par la majorité des dialectes primaires des langues mentionnées (p. ex. lorrain, aragonais, trans-montan, lucain, olténien etc.).

### 3.3.2. Stagnation et régression des idiomes

Le degré d'élaboration en extension, en tant que résultat d'un processus historique, n'est jamais un acquis définitif. Il est possible, p. ex., qu'une langue donnée arrive à un certain degré d'élaboration sans jamais atteindre le degré maximum. Ainsi, on observe des phénomènes de stagnation, ce qui, dans la plupart des cas, aboutit tôt ou tard à des situations de régression.

Le sort de l'ancien occitan représente un exemple particulièrement instructif (→ 346): après l'épanouissement médiéval (dans les chartes, la littérature religieuse, la poésie lyrique etc.), on constate un déclin dû à l'expansion de la puissance royale du nord de la France qui assure au français une prédominance linguistique irréversible en tant que langue écrite. Même les tentatives du XIX<sup>e</sup> siècle de restituer du moins l'occitan comme langue littéraire (*Félibrige*, Mistral etc.) n'ont pas pu enrayer son déclin dans le domaine

de la distance. Pire encore – et il s'agit là d'un phénomène typique d'une telle constellation linguistique –, l'occitan a perdu, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, énormément de terrain même dans le domaine de l'immédiat (cf. aussi 4.2.4.).

En fait, les mouvements d'élaboration en extension, qu'ils soient «positifs» ou «négatifs», ne sont pas forcément unidirectionnels. Ceci peut être très bien illustré par l'histoire du catalan (→ 356): après l'épanouissement médiéval (Ramon Llull, aux environs de 1300), l'essor du castillan dans le royaume réuni d'Aragon/Castille provoque la *Decadència* qui se perpétue jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est à ce moment-là que le soutien de la *Renaixença* par une bourgeoisie influente a engendré un nouvel essor du catalan dans le domaine de la distance (cf. Neu-Altenheimer 1989; Kailuweit 1997). Ayant subi, par la suite, une forte répression linguistique sous le régime franquiste, le catalan a réussi, ces dernières années, à s'imposer de nouveau dans la quasi-totalité des traditions discursives de la distance (cf. Blasco Ferrer 1986, 17).

Un phénomène récent qui n'inquiète pas seulement les puristes, mais aussi beaucoup de savants, est l'expansion de l'anglais en tant que langue des sciences aux dépens de toutes les autres langues standard romanes et non romanes. Lorsqu'une langue pleinement élaborée est amenée à abandonner les traditions discursives de la prose scientifique de portée internationale, elle perd, dans la perspective de Kloss, le degré maximum d'élaboration en extension. Il est peu probable que ce processus soit encore réversible dans les sciences naturelles. La seule langue romane qui continue à livrer un combat acharné contre la prédominance incontestée de l'anglais est le français (cf. *Dictionnaire* 1991; Hagège 1987, 147–252).

## 4. Oralité et scripturalité au niveau des langues historiques: langue parlée et langue écrite

(→ 179, 248, 307, 375, 432)

Les caractéristiques linguistiques de l'immédiat et de la distance ne se manifestent jamais *in abstracto*, mais toujours dans une langue historique donnée. Si les phénomènes linguistiques présentés dans 2. découlent directement, comme nous l'avons déjà vu, des conditions et des stratégies communicatives et ont, de ce fait, un caractère universel, il existe des phénomènes qui reflètent les différences entre l'immédiat et la distance et qui ont, par leur nature historique, un statut complètement différent. Ces phénomènes (traités dans ce qui suit) sont de nature contingente en ce sens qu'ils représentent le résultat de l'évolution historique d'une langue spécifique. Puisqu'ils n'ont aucune motivation universelle, il ne

faut pas les confondre avec les phénomènes discutés dans 2.

### 4.1. Aspects synchroniques

#### 4.1.1. Les dimensions de l'espace variationnel

Il n'existe pas de langue historique qui soit homogène. C'est pourquoi on oppose le système (d'une variété linguistique) au diastème (d'une langue toute entière) ou – autrement dit – la «structure» (d'une variété) à l'architecture (d'une langue entière). Étant donné que la variation linguistique fonctionne dans plusieurs dimensions, on peut concevoir une langue comme un espace variationnel. Beaucoup de linguistes sont d'accord qu'il convient de distinguer trois dimensions de la variation linguistique, à savoir la variation diatopique (dialectes primaires, secondaires et tertiaires), la variation diastratique (sociolectes, langages des groupes etc.) et la variation diaphasique (registres, styles etc.) (cf. Coseriu 1980a, 49–52; 1981b). Bien que ces trois dimensions se manifestent, théoriquement, dans toutes les langues, chaque langue historique a son propre relief variationnel, c'est-à-dire une architecture spécifique, idiosyncratique.

Il est étonnant que la différence entre «langue parlée» et «langue écrite» n'apparaisse pas explicitement dans ce modèle. Certains linguistes font de ce type de variation une catégorie de la variation diaphasique (cf. Coseriu 1981b, 25; Albrecht 1986, 81 et 1990, 69–71; Hunnius 1988; Kiesler 1995). Cette solution appelle plusieurs remarques:

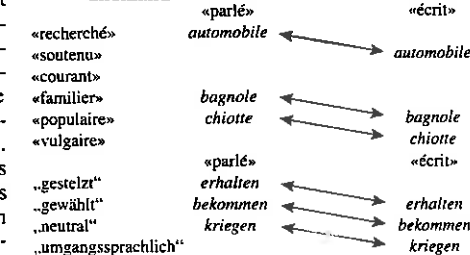
1<sup>o</sup> Si l'on refoule les phénomènes conceptionnels dans la dimension diaphasique, c'est souvent parce que l'on perd de vue la différence entre réalisation médiale et conception.

2<sup>o</sup> La question se pose de savoir comment on peut intégrer dans le modèle tridimensionnel destiné à saisir des faits historiques de la variation, les traits universels du parlé et de l'écrit et, surtout, les conditions communicatives sous-jacentes. Il suffit de comparer les systèmes de marquage diaphasique dans différentes langues pour voir que ces marques ne se définissent qu'à l'intérieur d'une architecture historique (cf. fr. «vulgaire», «populaire», «familier», «soigné», «littéraire» etc.; esp. «vulgar», «rústico», «provinciano», «coloquial», «esmerado» etc.; it. «trascurato», «aulico» etc.; all. „umgangssprachlich“, „derb“ etc.).

3<sup>o</sup> Ces marques diaphasiques ne correspondent nullement à des positions fixes puisqu'elles se déplacent justement en fonction des données conceptionnelles. En français, p. ex., les lexèmes *automobile* – *voiture* – *bagnole* – *chiotte* forment, certes, une échelle de valeurs relatives, mais le positionnement de l'échelle toute entière dépend

des paramètres conceptionnels: si dans le code écrit *chiotte* était «vulgaire», *bagnole* «populaire» et *automobile* «soutenu», dans le code parlé *chiotte* serait «populaire», *bagnole* «familier», et *automobile* «recherché» (cf. Söll 1985, 190ss.); pour citer un exemple allemand, les verbes *erhalten* – *bekommen* – *kriegen*, marqués respectivement comme „gewählt“, „neutral“ et „umgangssprachlich“ dans le code écrit, reçoivent les marques „gestelzt“, „gewählt“ et „neutral“ respectivement dans le code parlé (fig. 5):

Fig. 5: Paramètres conceptionnels et décalage des marques diaphasiques en français et en allemand

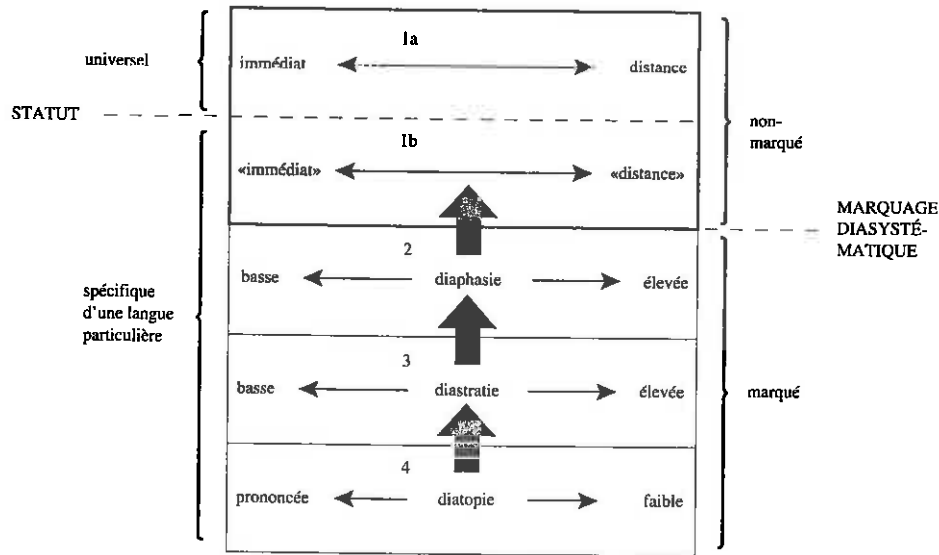


En dernière analyse, on est amené à constater que c'est le continuum conceptionnel qui détermine l'organisation de l'espace variationnel tout entier et l'emploi de tout moyen d'expression linguistique, qu'il soit marqué dans la dimension diatopique, diastratique ou diaphasique. Dans ce sens, un phénomène qui varie dans la dimension diatopique n'est pas forcément «dialectal», mais il le devient au moment où, dans une situation historique précise, la communauté linguistique l'assigne au domaine de l'immédiat. La *gorgia toscana*, p. ex., c'est-à-dire les réalisations intervocaliques [ɸ], [θ] et [h] des phonèmes italiens /p/, /t/ et /k/, n'est «dialectale» ou bien «vernaculaire» que dans la mesure où ce trait toscan n'a pas été reçu, pour quelque raison que ce soit, dans le domaine de la distance. On pourrait citer des exemples analogues pour toutes les autres langues romanes et également pour les dimensions diastratique et diaphasique.

Pour visualiser les relations entre le continuum conceptionnel et les trois dimensions de la variation diastématique, nous proposons un schéma qui comprend quatre dimensions au total (Oesterreicher 1988, 376–378; Koch/Oesterreicher 1990, 13–15) (v. fig. 6, p. 606):

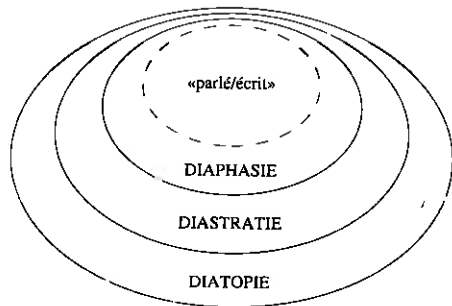
Dans ce modèle, les flèches verticales symbolisent le fait que les dimensions de la variation, bien qu'identifiables indépendamment, ne sont pas du tout isolées l'une de l'autre. On constate, effectivement, qu'un élément de la dimension diatopique (N<sup>o</sup> 4) peut fonctionner, de manière secondaire, dans la dimension diastratique (N<sup>o</sup> 3): de

Fig. 6: L'espace variationnel



même, un élément de la dimension diastratique peut passer à la dimension diaphasique (N° 2) etc. On peut parler ici d'une chaîne variationnelle (cf. Coseriu 1980a, 50s.; Koch/Oesterreicher 1990, 14s.). Berruto (1993a, 11) représente ces mêmes faits par un schéma que nous adaptons de la manière suivante:

Fig. 7: Les quatre dimensions variationnelles



On notera que fig. 6 dédouble la dimension N° 1. La couche N° 1a ne pose pas de problème particulier puisqu'elle correspond aux phénomènes universels de la langue parlée/écrite (présentés dans 2.). Or, les recherches en matière d'oralité et de scripturalité ont révélé l'existence d'un ordre de phénomènes qui, tout en étant le résultat contingent de l'histoire d'une langue, varient en fonction du continuum conceptionnel et, par là, ne sont réductibles ni à la dimension diaphasique, ni à la dimension diastratique, ni à la dimension

diatopique. C'est ce que représente la couche N° 1b. Pour le français, ce point a été relevé à plusieurs reprises par Ludwig Söll (1970; 1985, 34-43). L'exemple type est l'inexistence du passé simple en français parlé moderne, qui contraste avec l'opposition passé simple/passé composé en français écrit, phénomène qui, bien entendu, n'a aucun rapport avec les dimensions diatopique et diastratique. Mais même dans la dimension diaphasique, il serait absurde de vouloir assigner ce phénomène au seul registre familier ou populaire, voire vulgaire. Il ne reste donc d'autre étiquette que «parlé» vs. «écrit» (= immédiat vs. distance au niveau de la langue historique = couche N° 1b).

Même s'il s'agit, dans ce cas, d'une bipolarité typique du français, elle n'est aucunement limitée à cette langue. Bien au contraire, l'introduction d'une dimension variationnelle «parlé/écrit» au niveau historique (N° 1b) s'avère opérationnelle, p. ex., dans les recherches sur le latin vulgaire (en tant que latin parlé). Dans le cadre d'une diglossie (telle que l'a définie Ferguson 1959; cf. 4.2.2.), le latin tardif connaissait, dans son lexique et dans sa grammaire, une bipolarité extrêmement marquée, qui opposait, p. ex., dans les domaines lexical et grammatical: (v. fig. 8, p. 607).

Bien entendu, une variation de ce type n'est pas présente dans toutes les langues, et là où elle existe, elle peut être plus ou moins prononcée. En espagnol, p. ex., on a du mal à trouver des phénomènes marqués précisément dans le sens de la bipolarité «parlé/écrit», ce qui revient à dire que l'espagnol possède, certes, des différences uni-

Fig. 8: Bipolarité lexicale et grammaticale en latin tardif

	latin «parlé»	latin «écrit»
grammaire	<i>habeo cantatum vs. canta(v)i cantassem etc.</i>	<i>cantavi cantarem etc.</i>
	<i>amatus est vs. amatus fuit</i>	<i>amatur vs. amatus est</i>
	<i>magis/plus altius</i>	<i>altior</i>
	<i>ille ipse</i>	<i>is</i>
lexique	<i>fortia</i>	<i>vis</i>
	<i>caballus</i>	<i>equus</i>
	<i>focus</i>	<i>ignis</i>
	<i>sufferre</i>	<i>pati</i>

verselles «parlé/écrit» (N° 1a), mais que la couche N° 1b est d'une importance très réduite (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 231-233, et 4.1.4.).

Une dernière remarque: fig. 6 met en évidence l'affinité existant entre les variétés qui se rattachent respectivement au pôle de l'immédiat et de la distance. Ceci explique l'emploi parfois assez vague des termes «parlé/écrit» que l'on peut essayer de préciser justement à l'aide du schéma. Il est possible de limiter d'abord le terme «parlé» à la moitié gauche de la seule dimension N° 1a + b (= «parlé» au sens étroit). On peut ensuite employer ce terme pour désigner toute la partie gauche du schéma, comprenant toutes les variétés affines – mais non pas identiques – au pôle de l'immédiat (N° 1 + N° 2 + N° 3 + N° 4 = «parlé» au sens large). Qualifier un dialecte de langue «parlée» n'est donc pas tout à fait erroné, mais fait abstraction des différences entre les quatre dimensions variationnelles. Il va de soi que les mêmes considérations s'appliquent au pôle de la distance («écrit» au sens étroit vs. «écrit» au sens large).

4.1.2. Relief variationnel des langues historiques: l'exemple des langues romanes

Il faut souligner que le modèle présenté dans fig. 6 ne représente qu'un cadre systématique qui – on l'a déjà vu dans 1.1. – se concrétise dans le relief variationnel des différentes langues et des différentes périodes de leur histoire (cf. p. ex. pour l'italien: Holtus 1984). Ce relief variationnel idiosyncratique doit être précisé pour chacune des quatre dimensions N° 1-4. Fig. 6 nous permet donc en même temps de concevoir les fonde-

ments d'une linguistique variationnelle comparative (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 235-237; Oesterreicher 1995b, 10s.). Pour les grandes langues romanes modernes, on pourrait ébaucher les résultats d'une telle comparaison à l'aide du tableau suivant: (v. fig. 9).

La dimension N° 1 est particulièrement intéressante. La couche universelle N° 1a, rappelons-le, n'est soumise à aucune variation historique. L'analyse de la couche N° 1b, par contre, nous révèle des divergences considérables: si l'italien, le portugais et le roumain offrent une quantité moyenne de différences entre le parlé et l'écrit, le français, quant à lui, exploite massivement cette dimension, tandis que l'espagnol ne la fonctionnalise pratiquement pas (cf. 4.1.1. et 4.1.4.).

En ce qui concerne la dimension diaphasique (N° 2), son «rendement variationnel» est à peu près égal dans les cinq langues romanes mentionnées. Dans la dimension diastratique (N° 3), il y a de nouveau des divergences assez nettes: l'impact de cette dimension, très limité en français, est p. ex. considérable en italien, en portugais, en roumain et en espagnol.

C'est la dimension diatopique (N° 4) qui fait ressortir peut-être le plus clairement la physionomie individuelle des différentes langues historiques. Est bien connue la bigarrure des dialectes primaires italiens et même l'importance des dialectes tertiaires (*italiani regionali*); le roumain, lui aussi, nous montre une situation dialectale très variée et relativement stable. Quant au français, la situation est complexe: dans la partie centrale du Nord de la France, on constate un nivellement remarquable de la variation diatopique (cf.

Fig. 9: Reliefs variationnels de différentes langues romanes

	Français	Italien	Portugais	Roumain	Espagnol	
universel	1a	1a	1a	1a	1a	non marqué diasystématiquement marquage diasystématique
langue particulière	1b	1b	1b	1b	1b	
	2	2	2	2	2	
	3	3	3	3	3	
	4	4	4	4	4	

4.2.3.); d'autre part, les régions à langues ethniques romanes et non-romanes sont en partie caractérisées par la présence de dialectes tertiaires très marqués (*français régionaux* de l'Alsace, de la Corse, du Midi (*francitan*) etc.); en Amérique du Nord, on trouve un dialecte secondaire assez particulier (sans parler du français de la Louisiane et d'autres territoires de la Francophonie mondiale). L'espagnol connaît une variation dialectale primaire marginale (asturien, aragonais) et une série de dialectes secondaires très marqués (andalou, murcien etc.; canarien; les différentes variétés de l'Amérique). Le portugais, lui, présente une variation dialectale primaire faible en Europe, mais des dialectes secondaires variés au Brésil (cf. *infra*; Oesterreicher 1995 et 1998c).

En principe, la «profondeur» de la variation diatopique varie, *grosso modo*, en fonction du continuum conceptionnel (avec son maximum du côté de l'immédiat communicatif; cf. la partie gauche du modèle présenté dans fig. 6). Or, un des traits qui contribue à l'individualité des langues historiques est le degré de perméabilité du domaine de la distance à la variation diatopique: en français, la variation diatopique est réduite au minimum tandis qu'en italien (comme d'ailleurs en allemand), le niveau phonique n'est presque jamais dépourvu de marques diatopiques et même le lexique connaît des variantes diatopiques (*geosinonimi*) ratifiées par la norme prescriptive (→ 279, 1.1.; Koch/Oesterreicher 1990, 185s.).

Il faut clairement distinguer de cette dernière constellation un type de variation dans l'espace que nous trouvons notamment en anglais, en espagnol et en portugais. Dans ces cas, la norme prescriptive de la distance se définit *a limine* comme pluricentrique (cf. Coulmas 1985, 176–182; Polenz 1988b; Oesterreicher 1998c).

L'espagnol, p. ex., dispose, à tous les niveaux de la langue, d'options différentes en Europe et en Amérique (et même dans différentes parties de l'Amérique), qui constituent néanmoins des «standards» coexistants: cf. *cerilla* (Espagne), *cerillo* (Mexique), *fósforo* (reste de l'Amérique) «allumette» ou bien *vosotros cantáis* vs. *ustedes cantan* (Espagne) = *ustedes cantan* (Amérique). Dans leurs territoires respectifs, les options «américaines» ne sont nullement marquées du point de vue diatopique, mais représentent les formes neutres du domaine de la distance. En tant que telles, elles forment, de leur côté, le point de repère de la variation diasystématique interne de ces territoires. Ainsi, la forme standard de la 2<sup>e</sup> personne du singulier est le *tuteo* au Pérou et le *voseo* en Argentine. Ceci n'empêche qu'à l'intérieur du Pérou, le *voseo* existe en tant que variante diatopique limitée au domaine de l'immédiat.

#### 4.1.3. Espace communicatif et espace variationnel

Le modèle présenté dans fig. 6 reflète la réalité d'une communauté linguistique dans la mesure où les formes linguistiques présentes constituent des variétés d'une même langue historique. C'est seulement dans cette perspective que l'on peut parler d'un espace variationnel au sens propre. Mais, dans la plupart des sociétés, la situation linguistique est bien plus complexe. Il faut en conclure que l'espace variationnel n'est qu'un cas spécial de ce que l'on pourrait appeler espace communicatif (cf. Oesterreicher 1990, 121). On rencontre, p. ex., des constellations où le domaine de la distance (partie droite du schéma) est occupé par une langue à part (B) qui n'est pas en rapport variationnel avec les formes linguistiques de l'immédiat (appartenant à une langue A) (v. fig. 10, p. 609).

Pour illustrer un tel espace communicatif, il suffit de rappeler la situation linguistique de beaucoup de sociétés européennes, à l'extérieur de la Romania, au Moyen Âge. Le latin comme langue de la distance s'opposait aux formes de l'immédiat irlandaises, anglo-saxonnes, ancien haut-allemandes, polonaises etc. Dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, le français classique en tant que langue de la distance couvrait non seulement les dialectes français, mais aussi toute une série d'idiomes n'appartenant pas du tout à l'espace variationnel du français (breton, basque, catalan, occitan, corse, alsacien, flamand).

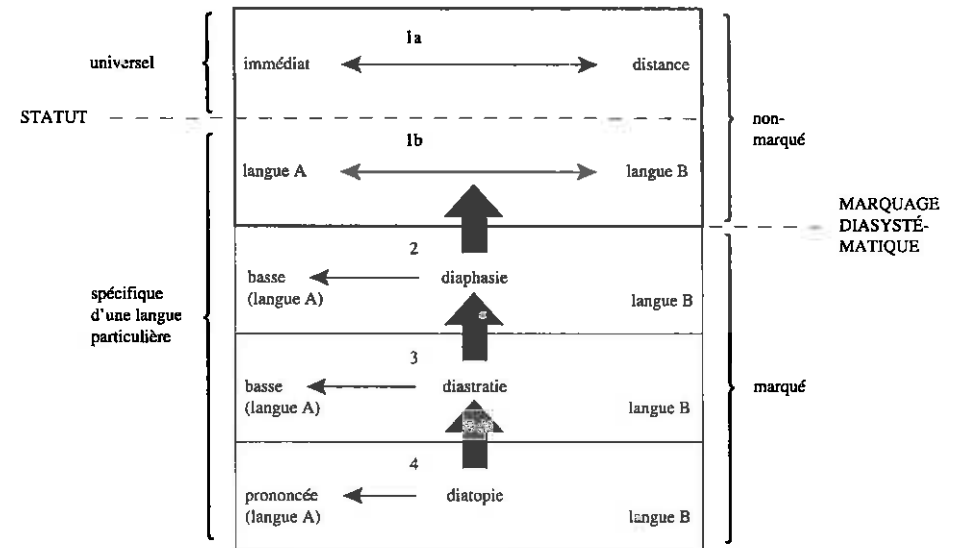
Un espace communicatif, qu'il soit variationnel ou non, fonctionne toujours selon les mêmes principes: dans tous les cas, il faut tenir compte de l'immédiat et la distance communicatifs comme facteurs opérants. En fait, la plupart des sociétés sont des cas mixtes (qui combinent les situations correspondant aux fig. 6 et 10): comme le montre déjà notre exemple français, la variété de la distance s'oppose soit à des variétés de la même langue historique (dialectes etc.), soit à des idiomes indépendants, voire allogènes.

#### 4.1.4. Les phénomènes: quelques exemples

(→ 179, 203; 248, 281; 307, 337; 375, 404; 432, 455; cf. notamment Söll 1974/1985; Müller 1985; Holtus/Radtke 1985; Gadet 1989; Koch/Oesterreicher 1990, 142–165, 178–198, 209–234; Vignara Tauste 1992; Berruto 1985; 1993b; Berretta 1994; Wesch 1994; Brauer de Figueiredo 1999, 404–458)

Dans le cadre général de cet article, on se contentera d'un petit choix de traits qui ne sert qu'à exemplifier les différents types de phénomènes distingués dans 4.1.1. (cf. les dimensions N° 4, 3, 2 et 1b dans fig. 6). Il s'agit donc dans tous les cas de phénomènes propres à une langue historique

Fig. 10: Espace communicatif



caractérisant la variété parlée (au sens large) de cette langue (cf. aussi 4.1.2.).

Appartiennent, p. ex., à la dimension N° 4:

- *it. starci* au lieu de *esserci* (italiano regionale meridionale); la distribution des formes du *passato remoto* et du *passato prossimo* italien: inexistence du premier dans le Nord et inexistence du dernier à l'extrême Sud etc. (Koch/Oesterreicher 1990, 185s.).
- la négation postverbale, éventuellement double en portugais brésilien: (*não sei não*).

Appartiennent, p. ex., à la dimension N° 3:

- le *loismo* du type esp. *no lo puedes decir esto* au lieu de *no le puedes decir esto*; l'emploi de formes verbales comme esp. *pasastes, hicistes* etc. au lieu de *pasaste, hiciste* etc. (español popular; Koch/Oesterreicher 1990, 222s.).
- constructions relatives du type it. *due nipoti che suo papà è stato richiamato carabinieri* au lieu de *... il cui papà...*; formes du subjonctif présent comme it. *vadi, venghi* etc. au lieu de *vada, venga* etc. (italiano popolare; Koch/Oesterreicher 1990, 188).

Appartiennent, p. ex., à la dimension N° 2:

- fr. *je m'en fiche / je m'en fous* au lieu de *cela m'est égal* dans le français «familier» et «populaire» (ce dernier correspondant à une qualification diaphasique!).
- roum. *a hali 'bouffer'* au lieu de *a mânca 'manger'* (registre familier); *foale 'fringues'* au lieu de *haine 'vêtements'* (registre très bas) (→ 172, 3.2.).

Appartiennent, p. ex., à la dimension N° 1b («parlé» au sens strict):

- une grande quantité de phénomènes très variés, typiques du français parlé, dont l'inexistence du *passé simple*, l'interrogation du type *Vous êtes content?*, la négation postverbale simple (*j'y vais pas* etc.), *on = nous* etc. (cf. Söll 1985, 111–129, 135–148; Koch/Oesterreicher 1990, 150–165; Koch 1997a, 239s.).
- très peu de phénomènes en espagnol: *¡Dejarme en paz!* au lieu de *¡Dejame en paz!*; éventuellement, la construction relative du type *una señora que había venido su marido* au lieu de *... cuyo marido había venido* (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 232).
- un certain nombre de phénomènes en italien, dont l'inexistence des pronoms personnels des deux séries *egli/ella* et *esso* etc.; l'emploi de *averci* au lieu de *avere* etc. (cf. Christmann 1984; Berruto 1987, 74s.; Koch/Oesterreicher 1990, 192, 197; Koch 1994a, 202–207).
- quelques phénomènes en portugais: le portugais parlé européen, p. ex., a tendance à généraliser la position postverbale des pronoms clitiques même dans des cas où la norme du portugais écrit prévoit la position préverbale (*que no 1º capítulo encontra-se uma préfiguração* au lieu de *que no 1º capítulo se encontra...*). Dans le portugais du Brésil, la situation est complètement différente: ici, la norme prescriptive a généralisé la position préverbale des pronoms clitiques (*eu (não) o vejo*, au contraire de *veja-o/não o vejo* au Portugal), mais il faut qualifier aujourd'hui de «parlé» au sens strict une construction à pronom non-clitique (!) postverbale du type *veja ele* (→ 432, 3.; Brauer de Figueiredo 1999, 435 ss.).
- entre autres phénomènes, la réduction des allomorphes dans le domaine des clitiques en catalan: *conèixer's* au lieu de *conèixer-nos* etc. (cf. Wesch 1994, 323ss.).
- probablement, très peu de phénomènes en roumain, notamment la préférence pour les formes du futur *am să fac* ou *o să fac* au lieu de *voi face* (→ 179, 3.5.).

## 4.2. Aspects diachroniques

Après avoir démontré la pertinence variationnelle du parlé et de l'écrit en tant que faits de nature contingente et historique dans une perspective systématique, nous passons maintenant à l'examen de la genèse des phénomènes en question dans la diachronie des langues.

4.2.1. La constitution d'un espace variationnel: de la *scripta* à la *koïné*

Le passage à l'écrit d'une langue quelconque comprend deux aspects majeurs: d'une part, le développement ou le choix d'un système d'écriture (cf. 6.2.), d'autre part, le problème de la mise en place d'une forme linguistique réservée à la distance communicative (langue, variété etc.). Il s'agit là d'un processus lent, multiforme et parfois sinueux qui passe par des étapes souvent provisoires et qui produit des traditions d'écriture appelées *scriptae* (→ 127–137, 139–146, 148–152, 155, 156, 158, 159, 162; cf. aussi Gossen 1967). Ces *scriptae*, qui, dans un premier temps, ont une diffusion fort limitée, sont en général liées à des traditions discursives déterminées (cf. 3.3.). Dès qu'une *scripta* commence à se former, elle s'écarte inévitablement des formes linguistiques de l'immédiat. Par là, la *scripta* se superpose déjà à un certain nombre de variétés locales avec lesquelles elle paraît «compatible». Il se dessine alors un espace variationnel régional rudimentaire.

Grâce à une expansion ultérieure à d'autres traditions discursives ainsi qu'à d'autres régions d'un territoire donné, une telle *scripta* de la distance peut se transformer progressivement en langue écrite standard. Du point de vue diatopique, ce processus d'expansion implique souvent un refoulement de *scriptae* avoisinantes et rivales, ce qui permet à la variété «victorieuse» de couvrir un territoire de plus en plus grand. En tant que *koïné*, cette variété couvre, comme un «toit», toutes les autres variétés (cf. les concepts de „Dachsprache“ et de „Überdachung“ proposés par Kloss 1978, 60s.).

Précisons bien qu'une langue historique et la façon dont elle organise son espace variationnel (cf. fig. 6) ne se définit qu'en fonction du processus décrit. En d'autres mots, les différentes variétés «chapeautées» se voient assigner leur place respective seulement par rapport à la langue standard, instaurée en tant que variété de la distance. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'une forme linguistique locale, bannie définitivement du domaine de la distance, devient «dialecte».

La même chose vaut *mutatis mutandis* pour la constitution d'un espace communicatif (cf. 4.1.3.,

fig. 10) dans lequel une langue standard se superpose à un idiome allogène, comme p. ex. le français au breton, qui évidemment ne peut pas être conçu comme dialecte du français. Il est intéressant que la terminologie française nous propose ici le terme de *patois*, applicable indifféremment aux parlers picards, occitans, corses, bretons, alsaciens etc. en tant qu'idiomes de l'immédiat communicatif.

Dans la conscience linguistique des sujets parlants, les idiomes qui se trouvent «chapeautés» par une langue apparentée sont très volontiers considérés comme dialectes de cette langue (cf. p. ex. les parlers occitans par rapport au français). Pour décider du statut de l'idiome en question, le linguiste pourrait être tenté de mesurer le degré de distanciation („Abstand“ au sens de Kloss 1978, 24s., 63–65). Effectivement, il est difficile de concevoir les parlers corses comme dialectes français, ce qui paraît poser beaucoup moins de problèmes pour les parlers occitans. Dans la terminologie de Kloss, ces derniers représentent des cas d'idiomes quasi-dialectalisés („scheindialektalisiert“, 1978, 67–70). On voit bien que dans le cas d'idiomes apparentés, le statut de «dialectalisation» est tout à fait relatif, mais ce qui compte du point de vue sociolinguistique, c'est la limitation (ou non) d'un idiome au domaine de l'immédiat communicatif (à propos du problème épineux du statut des créoles romans par rapport à leurs *lexifier languages*. → 487, 5.; 488, 4.; 489, 4.4.; 490, 6., 8.).

La situation est encore plus compliquée dans le cas des idiomes qui ont déjà atteint un certain degré d'élaboration (cf. 2.5. et 3.3.1.) avant de se voir chapeautés définitivement. L'histoire du vénétien (*veneto*) est particulièrement instructive à cet égard: ayant servi, pendant des siècles, de langue véhiculaire, il a le statut d'une *lingua media* par rapport, d'une part, à l'italien standard comme *lingua alta* et, d'autre part, aux différents vernaculaires vénétiens comme *lingue basse* (cf. Muljačić 1993).

## 4.2.2. Standardisation: sélection et codification

Les recherches en matière de normalisation et de planification des langues historiques révèlent essentiellement deux composantes du processus de standardisation: la sélection et la codification (→ LRL, tous les articles intitulés «Norme et standard», «Évaluation de la langue», «Histoire externe de la langue», «Grammaticographie», «Lexicographie»; cf. Haugen 1983; Schlieben-Lange 1983, 49s., 89, 115–123; Scaglione 1984; Muljačić 1985, Joseph 1987; Mattheier 1988; Koch/Oesterreicher 1994, 598–600; Koch 1997b, 164s.).

On s'est habitué à considérer la sélection d'une variété dite «standard» comme le choix d'une variété «préexistante» imposée en tant que modèle de la distance. Comme nous avons vu dans 4.2.1., une *scripta* appelée à former la base d'une *koïné* est déjà le résultat d'un compromis et d'un nivellement de différentes variétés diatopiques locales. Ceci dit, on peut constater que dans certaines situations, une *scripta* à base diatopique plus ou moins précise est sélectionnée telle quelle pour se répandre ensuite, en tant que «langue écrite», dans un territoire plus étendu (espace politique, religieux, culturel, économique). Si l'on parle alors de *koïnisation*, c'est que l'on se réfère à une *koïné* à base monotopique (Koch/Oesterreicher 1994, 597). Exemple particulièrement instructif: par rapport aux dialectes italiens, la langue écrite latine représente une *koïné* monotopique – elle était identique à la langue de Rome. Or, le terme de *koïnisation* s'applique souvent à des processus moins linéaires et plus complexes. Ainsi les *koïnés* peuvent résulter de processus «osmotiques» de contact et de nivellement entre différentes *scriptae* régionales. On pourrait alors parler de *koïné* à base composite. Entre les extrêmes de la *koïné* monotopique et de la *koïné* composite, nous trouvons toute une gamme de constellations. Dans la Romania actuelle, la planification linguistique des Grisons représente peut-être le cas le plus remarquable d'une *koïnisation* composite: on essaie de construire une langue écrite moderne en respectant strictement les proportions entre les variétés diatopiques impliquées (→ 230, 10.). Exemple nettement moins extrême: l'allemand de la chancellerie de Meissen au XVI<sup>e</sup> siècle (*Meißner Deutsch*), qui se base, certes, sur un dialecte du centre-est, mais qui intègre des influences multiples (Eggers 1985).

Les distinctions esquissées nous permettent de mieux cerner certains problèmes que pose l'histoire des langues romanes et celle de leur standardisation.

Tandis que la standardisation de l'espagnol sur une base castillane est essentiellement marquée par la monotopie, l'histoire de l'italien écrit nous montre, au cours de la fameuse *Questione della lingua*, des effets et des projets de *koïnisation* relativement variés: une diversité plus ou moins normale de *scriptae* régionales médiévales se réduit à un nombre restreint d'options possibles; au XVI<sup>e</sup> siècle le modèle d'une *koïné* plutôt composite (*lingua cortegiana*) s'oppose à des solutions plutôt monotopiques (florentin de l'époque, d'une part, florentin des grands auteurs du XIV<sup>e</sup> siècle, d'autre part); après plus de deux siècles d'oscillations autour du modèle «florentin archaïque», Alessandro Manzoni essaie de trancher la question en favorisant la composante monotopi-

que (*uso parlato dei Fiorentini colti*); non sans raison, Graziadio Ascoli lui reproche, à son tour, de sous-estimer le poids de l'élément composite dans la tradition écrite de l'italien. Au XX<sup>e</sup> siècle, la *Nuova questione della lingua* nous propose des formules comme *lingua toscana in bocca romana*, *lingua toscana in bocca ambrosiana* etc. (cf. Vitale 1984; Parlangeli 1971; Durante 1981; Castellani 1987; → 256, 260a et b, 280).

Quant au français, les linguistes étaient depuis longtemps d'accord sur le fait que le francien avait été sélectionné comme base monotopique du processus de standardisation. Notons, pourtant, que le matériel textuel dont nous disposons (cf. Pfister 1973), se prête, éventuellement, à une lecture tout à fait différente: ce que l'on appelle «francien» médiéval pourrait s'avérer un dialecte fantôme qui en réalité correspondrait à un ensemble d'éléments provenant de différentes aires diatopiques et annonçant, dans les textes, l'amorce d'une *koïnisation* composite (cf. Cerquiglini 1991, 114–124).

Tout compte fait, le terme de «sélection» ne se réfère pas exclusivement au choix d'une variété diatopique telle quelle (solution monotopique), mais aussi à l'amalgame d'éléments provenant de différentes variétés diatopiques (solution composite).

Jusqu'ici nous avons mis l'accent sur le côté diatopique de la sélection. Il va sans dire que celle-ci concerne également les dimensions diastatique et diaphasique. Ainsi, la norme prescriptive du français, dans le cadre de la sélection diatopique effectuée dès le Moyen Âge, s'alimente au XVII<sup>e</sup> siècle de plus en plus d'éléments prestigieux du point de vue diastatique et diaphasique (cf. Vaugelas: *la façon de parler de la plus saine partie de la cour...*; cf. aussi 3.1.). L'espagnol standard du *siglo de oro*, en revanche, renonce en fin de compte à une sélection diastatique et diaphasique trop sévère en acceptant bon nombre d'éléments d'origine populaire et familier (cf. l'œuvre de Cervantes, Santa Teresa etc.).

Dès qu'il y a eu «sélection», on peut parler de l'existence d'une norme prescriptive dans la communauté linguistique en question. Cette norme prescriptive et les sélections qu'elle implique se cristallisent en premier lieu dans les pratiques textuelles liées à la distance communicative (traditions discursives telles que la charte, la loi écrite, la poésie, le discours public etc.). En principe, cette référence à certains textes «canoniques» suffit pour instaurer une norme prescriptive implicite. À partir du moment où cette norme fait l'objet d'une activité métalinguistique et institutionnelle, nous avons affaire à une codification, et, par là-même, à une norme prescriptive explicite.

Ce n'est pas par hasard que la lexicographie et la grammaticographie des langues romanes connaissent un essor aussi important après l'invention de l'imprimerie (cf. aussi 6.3.1.). À ses débuts, la codification de nos langues romanes – mis à part le roumain et certaines petites langues – s'insère dans un contexte économique précis („Die Grenzen der Sprachgemeinschaft sind auch die Grenzen des Markts der Buchdrucker“, Schlieben-Lange 1983, 120; cf. aussi Febvre/Martin 1958; Eisenstein 1979; Giesecke 1991). Dans certains cas, il s'y ajoute même une motivation politique liée à l'expansion coloniale («Siempre la lengua fue compañera del imperio», Antonio Nebrija, *Gramática castellana*, 1492, I, 5). Du point de vue institutionnel, il faut mentionner encore les académies: dans ce secteur, la fondation de l'*Accademia della Crusca* a fourni un premier modèle (1582/1583), imité par l'*Académie française* (1635) dont le rayonnement a été encore plus décisif; avec un retard indéniable, on fonde la *Real Academia Española* (1713), dont les activités codificatrices s'avèrent relativement libérales (peu pertinente l'activité de l'*Accademia Real das Sciencias* (1779) pour le portugais; très tardive la fondation de l'*Academia Română* (1879), plutôt hésitante; nettement archaïsant l'idéal de la *Real Acadèmia de Bones Lletres de Barcelona*, pour le catalan, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle).

Les instruments et les institutions de la codification aménagent en quelque sorte définitivement le «territoire» de la distance communicative dans une communauté linguistique déterminée. En ce sens, la codification, même si elle n'est pas à l'abri de modifications ultérieures, constitue un acquis fondamental qui altère profondément la conscience de tous les sujets parlants d'une communauté linguistique donnée. Ceux-ci vont même jusqu'à identifier la norme prescriptive à la langue historique toute entière, déplorant, p. ex., la «crise du français» (cf. Bally 1930), opposant, pour ce qui est de l'italien, la *lingua au dialetto* etc.

Si l'on nie de la sorte l'appartenance des variétés de l'immédiat à la «langue» (française, italienne, allemande etc.), c'est qu'on considère le parlé comme déficitaire par rapport à la norme prescriptive, elle-même stable et étanche. En méconnaissant le dynamisme inhérent à toute langue historique, ce purisme linguistique se voit amené à «défendre» la norme prescriptive contre les «attaques» provenant du domaine des variétés de l'immédiat.

Destinée aux textes canoniques qui représentent le patrimoine culturel, religieux, idéologique etc., la norme prescriptive tend à se pétrifier, qu'elle soit codifiée ou non. À la longue, une telle pétrification accentue la scission entre les variétés

de l'immédiat et celles de la distance. Si cette évolution divergente ne provoque pas de révision de la norme, on arrive tôt ou tard à une situation de diglossie telle que l'a définie Ferguson (1959). Exemple le plus instructif pour les romans: le latin de l'antiquité tardive et du Haut Moyen Âge, où le latin vulgaire/parlé (*low variety*), réservé au domaine de l'immédiat, s'oppose au latin écrit (*high variety*), réservé au domaine de la distance (cf. 4.1.1., [24]; cf. Berschin/Felixberger/Goebel 1978, 61–65; Selig 1992, 2–14; Koch 1997a, 228–231; mais: Banniard 1992, 487, 506–510). De nos jours, on peut signaler une certaine tendance diglossique dans le domaine de la morphosyntaxe du français qui, cependant, n'a pas (encore) atteint le lexique (cf. Lüdtke 1968, II, 84; Koch/Oesterreicher 1990, 164, 236s.; Koch 1997a, 235–246). Des problèmes analogues se posent éventuellement en portugais brésilien.

#### 4.2.3. Réorganisation du domaine de la langue parlée

Les changements variationnels décrits dans 4.2.1. s'accompagnent d'un transfert de matériaux linguistiques qui passent du domaine de l'immédiat à celui de la distance. Les processus de sélection et de codification (4.2.2.) auxquels on assiste par la suite concernent uniquement le domaine de la distance, sans toucher en rien le domaine de l'immédiat. Or, dans les langues standardisées, on observe une troisième phase du changement variationnel, caractérisé, de nouveau, par un transfert d'éléments linguistiques, qui, cette fois-ci, passent du domaine de la distance à celui de l'immédiat (→ 248, 5.; Koch 1997a, 229, 236s.).

Beaucoup de communautés modernes subissent effectivement, à un moment donné, des transformations politiques, économiques et socio-culturelles qui exigent que différentes couches sociales participent plus activement à la pratique de la langue écrite standard (unité nationale, démocratisation, migration et mobilité sociale, scolarisation et alphabétisation, nouveaux moyens de communication et de transport, service militaire, mass média etc.). Un nombre croissant de personnes traditionnellement analphabètes entre en contact plus intense avec l'écriture et/ou avec différentes pratiques communicatives de la distance (lecture publique, lecture individuelle, langage administratif, langages techniques, rédaction de lettres et de journaux personnels, etc.). Exemple type: la Révolution française (1789) et les mesures de politique linguistique et scolaire qui refaçonnent, par la suite, profondément l'espace variationnel et communicatif (cf. Balibar/Laporte 1974; Certeau/Julia/Revel 1975; Caput 1975, 100–128, 147–167; Chervel 1977;

Furet/Ozouf 1977; Trabant 1981; Schlieben-Lange 1981; 1996; Balibar 1985, 93–219, 247–270; Oesterreicher 1990). Nettement plus tard, l'unité nationale de l'Italie (1861) déclenche des transformations analogues, bien que beaucoup moins profondes (cf. De Mauro 1970a). Étant donné que le relief dialectal qu'on trouve dans la plus grande partie du territoire espagnol est plutôt faible, le processus en question s'avère ici moins radical (cf. Lapesa 1980).

Bien que les détails de ces transformations varient en fonction des données spécifiques de chaque communauté linguistique, il saute aux yeux qu'elles constituent des processus essentiellement homologues: certains phénomènes linguistiques caractéristiques de la langue écrite standard glissent, pour ainsi dire, dans le domaine de l'immédiat et contribuent à la formation de variétés toutes nouvelles. Cette dynamique aboutit en dernière analyse à une restructuration de l'espace variationnel des langues en question, et, plus précisément, à une réorganisation du domaine de l'immédiat (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 131s., 138–141, 172–176, 206–208; Koch/Oesterreicher 1994, 600; Koch 1997b, 166s.); on y trouve désormais, en plus des dialectes primaires et secondaires déjà existants (cf. 4.1.1., fig. 6), de nouveaux dialectes tertiaires qui sont connus sous le nom de *français régional*, *italiano regionale*, *español regional*, *Modified Standard*, *Regionaldeutsch* etc. (fig. 6, N° 4; Pellegrini 1975; Müller 1985, 157–168; Lüdtke 1985; 1998, 26s.; Radtke 1988; → 203, 1.4., 1.5., 279, 332, 333, 334, 335, 402). Il s'y ajoute éventuellement la formation de nouvelles variétés diastratiques (N° 3) et diaphasiques (N° 2), variétés à grande extension et neutres du point de vue diatopique (*italiano popolare* (*unitario*), *español popular* etc.; *français familier*, *español coloquial*, *colloquial English*, *Umgangssprache* etc.). Dans certaines communautés linguistiques, on assiste même à la naissance d'une variété «parlée» au sens strict du terme (fig. 6, N° 1b): p. ex. *français parlé*, *italiano parlato*, *spoken English* (pour l'espagnol cf. 4.1.1. et 4.1.2., fig. 9). Toutes ces variétés résultent du contact entre variétés linguistiques aboutissant à une espèce d'hybridation. Elles s'étendent toujours au détriment des dialectes primaires et secondaires.

N'oublions pas que le domaine de l'immédiat peut se réorganiser également dans un espace communicatif du type décrit dans 4.1.3. (fig. 10). Une telle constellation risque de menacer l'existence même de l'idiome «faible»: que l'on pense à la régression de l'alsacien qui se voit disputer son unique domaine d'emploi, l'immédiat, par un français régional. Même l'occitan ou le sarde, p. ex., qui aspirent, théoriquement, à une présence modeste dans le domaine de la distance, se retrouvent en tant qu'idiome de l'immédiat dans

une situation précaire. Tôt ou tard, une telle constellation aboutit à l'extinction de l'idiome faible – c'est ce que l'on appelle la mort d'une langue. Dès aujourd'hui, l'«état de santé» du judéo-espagnol est dramatique. Pour certaines langues, il ne nous reste qu'à signaler la date de décès: cornouaillais † 1777; dalmate † 1898; manx † 1970 (Haarmann 1975, 418s.; 1993, 50–55; Dressler 1988; Sala 1970; 1976; Sephiha 1991; Harris 1994; → 207b et 476).

#### 4.2.4. Étude diachronique des langues parlées

Quels que soient les détails des changements variationnels décrits dans 4.2.1.–4.2.3., il faut toujours poser une continuité diachronique des variétés de l'immédiat dans une communauté linguistique donnée. Cette perspective, qui s'est imposée pendant les deux dernières décennies, a ouvert la voie à une nouvelle vision de l'histoire des langues. Dans le passé, l'historiographie linguistique était nettement centrée sur l'histoire des variétés de la distance, c'est-à-dire la moitié droite du modèle présenté dans fig. 6: langue standard, langue écrite, langue commune, langue nationale, langue littéraire, langue administrative etc. La nouvelle orientation, par contre, intègre théoriquement la totalité de l'espace communicatif et variationnel et respecte son dynamisme interne. La linguistique diachronique aurait grand intérêt à réviser tous les manuels du type *Histoire de la langue X* selon les principes d'une historiographie linguistique variationnelle (cf. Koch/Oesterreicher 1985, 33).

Les recherches historiques dans le domaine de l'immédiat posent parfois des problèmes différents selon les langues décrites. En ce qui concerne le français, la recherche est motivée surtout par le fait de la bipolarité actuelle qui sépare le «parlé» et l'«écrit» au sens étroit (4.1.1.). On s'est demandé à quelle époque remontent ces divergences, s'il s'agit d'«innovation» ou de «conservatisme» etc. (cf. p. ex. Hunnius 1975; Meier 1977; Hausmann 1979; 1992; Stimm 1980; Greive 1984; Ernst 1985, 34–102; Prübmann-Zemper 1986; cf. aussi 1.5.3.). Quant à l'italien, il faut distinguer la description des reflets diatopiques – omniprésents dans les textes en question – et la recherche de phénomènes non-diatopiques soumis à des oscillations de la norme prescriptive, débouchant en partie sur les caractéristiques du soi-disant *italiano dell'uso medio* (Sabatini 1985; Nencioni 1987; D'Achille 1990). Pour ce qui est de l'espagnol, il s'est avéré particulièrement fructueux d'étudier, entre autre, la riche documentation coloniale du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle qui nous permet de reconstruire des aspects essentiels du dynamisme variationnel de l'espagnol (cf. Lüdtke 1994; Oesterreicher/Stoll/Wesch 1998).



On peut constater avec satisfaction que ce genre d'investigations a motivé la recherche et l'élaboration de corpus adéquats et, en même temps, stimulé une réflexion méthodologique sur le statut de ces corpus (cf. 5.3.; Holtus/Schweickard 1991; Oesterreicher 1997c et 1998a).

## 5. La problématique des corpus

### 5.1. Généralités

Du point de vue des niveaux du langage, le niveau du discours individuel et actuel entre en jeu avec l'élaboration et l'analyse des corpus linguistiques (cf. 1.3.3.). Précisons que les corpus ne constituent qu'un moyen d'accès au véritable objet de la linguistique: la connaissance des normes, des règles et des structures qui appartiennent aux autres niveaux du langage (stratégies communicatives universelles, traditions discursives, langues historiques et leurs variétés; cf. 1.3.1./2.). Cela revient à dire que les corpus ne représentent jamais une fin en soi (ce qu'un certain type d'analyse conversationnelle risque de faire perdre de vue). Il faut toutefois insister sur le fait que les corpus sont la base indispensable de toute recherche empirique en matière d'oralité (et de scripturalité). En ce sens, la qualité des résultats obtenus dépend directement de l'authenticité, de la richesse et de l'élaboration adéquate des corpus (cf. Henne/Rehbock 1995; Blanche-Benveniste / Jeanjean 1987; Koch/Oesterreicher 1990, 25–29).

### 5.2. Langues romanes actuelles

La fig. 2 (1.1.2.) montre clairement que le problème des corpus se pose très différemment dans les quatre secteurs du schéma (A, B, C, D).

Dans une culture écrite, le secteur D (la distance graphique), est largement documentée et facilement accessible. La même chose vaut, *grasso modo* pour le secteur B (la distance phonique), étant donné que les textes en question sont souvent lus à haute voix sur la base d'un manuscrit, produits de mémoire sur la base d'un formulaire préétabli, fixés par écrit dans un procès-verbal etc.

Quant au secteur C (l'immédiat graphique), on dispose, pour toutes les époques, d'un effectif considérable de textes qui se réduit, essentiellement, aux constellations communicatives suivantes: (1) écriture de personnes peu instruites, (2) écriture de personnes bilingues peu instruites dans une situation triglossique, (3) écriture relâchée de gens lettrés, (4) passage au graphique d'un parlé spontané (procès-verbaux etc.), (5) écriture adaptée à la compétence réduite des lecteurs, (6) écriture appartenant à des traditions discursives «simples», (7) écriture qui se réclame

d'une rhétorique du *stilus humilis/planus*, (8) oralité mimétique (cf. Oesterreicher 1995a, 1996 et 1997a; cf. aussi 2.5.2.). Que l'on ne se méprenne pas sur la nature conceptionnelle de ces textes: ils ne sont aucunement un «calque» de l'immédiat phonique (secteur A); il faut s'attendre à des distorsions, à des interférences avec la distance communicative et la norme prescriptive, à une reproduction fortement sélective, voire stylisée, des traits de l'immédiat etc. (et ceci vaut même pour le type (4)).

C'est sans aucun doute l'immédiat phonique (secteur A) qui est au centre de l'intérêt des linguistes désireux de décrire le langage parlé. Pourtant, avant l'invention des moyens techniques d'enregistrement (magnétophone, disque, vidéo etc.), il était, par principe, impossible de reproduire et de documenter fidèlement un énoncé du secteur A. Pendant longtemps, les linguistes ont donc dû se contenter d'étudier des textes du secteur C, notamment du type (8) «oralité mimétique» (pièces de théâtre, passages dialogiques dans des romans réalistes etc.; cf. Wunderlich 1894; Spitzer 1922; même Beinhauer 1930 (1978); et encore González Ollé 1968 (1982); pour une vue d'ensemble cf. Nencioni 1976). Ce n'est que peu à peu que l'on a profité des nouveaux moyens techniques en enregistrant l'immédiat phonique authentique et en le transcrivant scrupuleusement (cf. Baumgärtner 1959; Zimmermann 1965; pour la méthodologie de la transcription cf. Ehlich/Rehbein 1976; Henne/Rehbock 1995, 72–88; → 48).

Dans le domaine roman, on a vu paraître, au cours des vingt-cinq dernières années, un nombre croissant de corpus plus ou moins authentiques du parlé spontané. Évidemment, il y a un décalage indéniable entre les différentes langues romanes quant au nombre et à la richesse des corpus disponibles: c'est le français, l'italien et l'espagnol qui sont les mieux documentés (cf. Blanche-Benveniste/Jeanjean 1987; Koch/Oesterreicher 1990, 30–49; Quilis 1985; Lope Blanch 1986; López Morales 1996; mais cf. aussi, pour le portugais brésilien: Castilho/Preti 1986/1987 et Preti/Urbano 1988); on ne s'étonnera pas de constater que pour le catalan (cf. Berkenbusch 1988) et le galicien (cf. Kabatek 1996) la situation est moins satisfaisante. À l'heure actuelle, nous ne disposons pas de corpus authentiques représentatifs du roumain, du rétoroman et du sarde.

Désormais, on peut envisager un perfectionnement technique de la reproduction et de la présentation de conversations authentiques qui va dans plusieurs directions: 1° le recours à des enregistrements vidéo permet de mieux documenter les contextes situationnels, la communication non-verbale etc. (cf. p. ex. Scherer 1984); 2° en informatisant les transcriptions, on facilite consi-

dérablement certaines recherches empiriques et statistiques (cf. p. ex. De Mauro 1993); 3° les corpus audio-visuels se prêtent à une confrontation du discours transcrit avec l'impression sonore, ce qui fait avancer, entre autres, l'étude des phénomènes suprasegmentaux (cf. p. ex. Biggs/Dalwood 1978/1979).

Étant donné que les corpus existants ne sont nullement «monolithiques» du point de vue conceptionnel, ils ne correspondent pas forcément à l'immédiat extrême (1.2.1.: ①–⑨). Cela comporte des risques (hétérogénéité des données, généralisations prématurées au niveau de l'analyse), mais aussi des chances: si le matériel est systématisé selon les paramètres communicatifs pertinents (cf. notamment les corpus de Ludwig 1988 et de De Mauro 1993), cela nous permet d'observer très précisément les gradations conceptionnelles de la variation linguistique (cf. Koch 1994a; 1995a; 1998b).

### 5.3. États historiques des langues romanes

Le problème des corpus se pose tout aussi bien au niveau de la recherche diachronique (cf. 4.2.4.). Effectivement, la recherche empirique concernant les matériaux linguistiques du passé se heurte à un problème méthodologique majeur: faute d'enregistrements, l'immédiat communicatif dans sa réalisation phonique nous échappe totalement. Toute investigation historique se base nécessairement sur une documentation par écrit. Nous avons donc accès tout au plus à des manifestations graphiques qui par leurs traditions discursives se rapprochent de l'immédiat communicatif (fig. 2, secteur C). En effet: pour reconstruire la langue du secteur A d'une époque passée, les linguistes se sont toujours servi des mêmes types de corpus appartenant au secteur C, à savoir les types décrits dans 5.2. (1)–(8) (cf. Radtke 1984; cf. aussi Ernst 1980; Koch 1997b, 168s.; → 248, 5.).

Depuis sa fondation au XIX<sup>e</sup> siècle, la philologie romane connaît d'ailleurs parfaitement ce problème: le latin vulgaire en tant que latin «parlé» n'est accessible qu'à travers des sources qui représentent plus ou moins un immédiat graphique (secteur C): p. ex. la *Peregrinatio Egeriae*, certains types d'inscriptions, des lettres de soldats, certains passages de la *Cena Trimalchionis* de Pétrone, les traités des *scriptores rei rusticae*, les traductions de la Bible etc. Là aussi, il serait naïf de penser que ces témoignages reflètent fidèlement la réalité de l'immédiat phonique. Prudemment, Carlo Tagliavini ne parle que des *fonti per la conoscenza del cosiddetto latino volgare* (Tagliavini 1972, chap. IV, 46; Oesterreicher 1995a).

Au fond, toute investigation historique d'une langue parlée (cf. 4.2.4.) est sujette au même pro-

blème, qui s'avère, en dernière analyse, insoluble. Pourtant, la linguistique variationnelle diachronique aurait grand tort de se résigner (cf. Oesterreicher 1998a): tout en restant consciente des limites indéniables que comporte l'utilisation des textes du secteur C, elle a intérêt à élaborer les instruments nécessaires pour une analyse qui nous fournisse le maximum d'informations, certes en partie indirectes, sur la réalité historique du secteur A.

Notons d'ailleurs que l'intérêt des textes du secteur C ne se situe pas exclusivement au niveau des langues historiques (1.3.2.2.). Au niveau des traditions discursives (1.3.2.1. et 3.1.2.), il se dessine la possibilité d'une analyse conversationnelle historique (cf. p. ex. Henne 1980; Fritz 1994; Radtke 1994). Inutile de souligner qu'il est également fructueux d'étudier les phénomènes «universels» du parlé (1.3.1. et 2.1.–2.3.) dans les textes du secteur C puisque leur présence contribue non seulement à nous révéler le profil conceptionnel des textes en question, mais aussi à mieux illustrer et à corroborer nos généralisations concernant les universaux conceptionnels (cf. Ernst 1985, 13–17; Koch 1995b).

En général, se pose dans ce contexte le problème de l'élaboration pratique des éditions. Pour certains des textes concernés, les éditions existantes ont été motivées par des intérêts de connaissance qui s'éloignent considérablement des besoins d'une linguistique diachronique empirique (intérêts historique, théologique, socio-économique etc.): ces motivations ont amené les éditeurs à régulariser et à «amender» les textes, à les adapter aux exigences de la lisibilité etc. Par là, ils ont souvent porté atteinte à l'authenticité qui, elle seule, permet aux linguistes de reconstruire des phénomènes oraux aux différents niveaux du langage. Il incombe aux linguistes de rééditer ces textes le plus scrupuleusement possible avec toutes leurs bizarreries et leurs soi-disant «fautes» (Ernst 1985, 22–31; Oesterreicher 1994, 179s.; 1997c). Que l'on compare, p. ex., les deux versions plus ou moins régularisées (b1 et b2) d'un manuscrit espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle avec une nouvelle édition préparée sur la base du manuscrit (a): (v. fig. 11, p. 616).

## 6. Code phonique / code graphique

Un exposé détaillé des problèmes médiaux du rapport entre la phonie et la graphie se trouvant dans les articles → 26 et 27, nous n'abordons ici que certains points concernant l'interaction de l'écriture avec l'histoire des langues.

Fig. 11: Trois versions d'un manuscrit espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle

a	b1	b2
[...] e vis[to] que a todo esto el marques sastifazia hizieron a los mismos del pueblo qu[e] dixesen que do muteczuma esta- taua avie mucho numero de leones e tigres e otras fieras e que cada que muteczuma quirie las hazie soltar e bastauan para comer Inos <sup>3</sup> e despedaçarnos [...]	[...] É visto que a todo esto el marques les satisfacia, hicieron á los mismos del pueblo que di- jesen que do Muteczuma estaba habie mucho número de leones é tigres é otras fieras, é que cada que Muteczuma quirie las hacie soltar, é bastaban para comer- nos é despedazarnos. [...]	[...] Y visto que a todo esto el marques les satisfacia, hicieron a los mismos del pueblo que di- jesen que do[nde] Muteczuma estaba había mucho número de leones y tigres y otras fieras, y que cada [vez] que Muteczuma quería las hacía soltar, y basta- ban para comernos y despeda- zarnos. [...]
* note marginale	García Icazbalceta 1866, 574	Vázquez Chamorro 1988, 96

Andrés de Tapia, *Relación de algunas cosas* (ca. 1530) ms. Madrid, Real Academia de la Historia, Papeles de jesuitas, vol. 115, fol. 392

### 6.1. Rapports entre phonie et graphie

**6.1.1.** Dans une perspective sémiotique, on peut distinguer d'une part les pictogrammes, idéogrammes et logogrammes, systèmes d'écriture plérémiques, c'est-à-dire basés sur la première articulation du langage, et d'autre part les écritures syllabiques, consonantiques et alphabétiques, systèmes – plus ou moins – cénémiques, c'est-à-dire basés sur la deuxième articulation du langage (cf. les vues d'ensemble dans Coulmas 1982; 1996; Haarmann 1990; à propos des distinctions «première/deuxième articulation» et «plérémique/cénémique» cf. Martinet 1960, 13–20; Haas 1976, 149–153; Glück 1987, 86–89).

Il est erroné de considérer (comme on le fait souvent) les systèmes «plérémiques» *eo ipso* comme «déficitaires». Car, on ne saurait juger de la valeur d'un type d'écriture qu'en fonction des spécificités typologiques, historiques et socioculturelles de la langue en question. L'exemple de l'écriture chinoise nous montre que la combinaison de principes plérémiques et cénémiques peut être hautement fonctionnelle: elle permet de différencier les homophones nombreux, elle convient parfaitement au type isolant de cette langue, elle assure la continuité d'une civilisation de presque trois mille ans et constitue un point de repère stable face à la variation diatopique très accusée de la langue chinoise (cf. Coulmas 1982; 1989, 91–110).

**6.1.2.** Ce n'est que dans les systèmes d'écriture cénémiques que se posent les problèmes d'une correspondance entre phonie et graphie. Il faut pourtant se rappeler que les données linguistiques ne confirment que très rarement le principe phonographique pur (cf. Eisenberg 1989).

En général, les divergences entre la phonie et la graphie sont dues au conservatisme inhérent à

tout système orthographique, ce qui peut aboutir, le cas échéant, à des discordances considérables et parfois monstrueuses: cf. p. ex. grec mod. ομογένεια [ikó'jenja], danois (hvormeget) [vΛ'mæðð], fr. (oiseau) [wa'zo], angl. (enough) [ɪ'nʌf], irl. (oidhche) [i:], (chomhshamhlaigh) [xo:'hawli:] (cf. aussi Vendryes 1968, 365; Wigger 1980, 128).

Pour ce qui est du conservatisme orthographique, la Romania médiévale nous en fournit un exemple particulièrement instructif. La situation diglossique (H = latin et L = roman; cf. 4.1.1. et 4.2.2.) qui va en s'aggravant à des répercussions sur la prononciation (orthoépique) du latin dans la lecture à haute voix (cf. Lüdtke 1968, II, 86–88, 101): cette prononciation, assez proche des phonies romanes, s'écarte parfois énormément de la représentation graphique, p. ex. [ka'petlu] pour (capitulum), [es(:)a] pour (ip-sa), [santa] pour (sancta) etc. – situation qui persiste jusqu'à la Réforme carolingienne.

Les discordances s'aggravent, dans certaines langues et à certaines époques, par l'intervention étymologisante: cf. lat. *tempus* > anc. fr. [tens] = (tens) > fr. mod. [tā] = (temps); lat. *habere* > anc. cast. [a'ber] = (aver) > esp. [a'βer] = (haber) etc.

Les discordances entre la phonie et la graphie sont évidentes dans le cas de l'homophonie sans homographie ou vice versa, très nombreux en anglais et surtout en français, mais nullement inexistants dans d'autres langues dont l'orthographe paraît plus «régulière» (cf. pour l'homophonie sans homographie, esp. [bo'tar] = (votar), (botar), fr. [o] = (eau(x)), (haut(s)), (au(x)), (aulx), (os) (pl.), (ô; oh) etc., pour l'homographie sans homophonie, it. [rat:sa]/[rad:za] = (razza), fr. [kõtā]/[köt] = (content)).

Il ne faut cependant pas considérer les orthographe non-phonographiques comme particulièrement

instables. Citons l'exemple du iotacisme en grec moderne ([i] pour ι, η, υ, ει, ου, υι) dû au maintien d'une graphie qui, dès l'époque hellénistique, ne correspondait plus à la prononciation orthoépique du grec.

Il existe des cas extrêmes où les discordances entre la phonie et la graphie atteignent même le niveau de la morphologie, ce qui entraîne des divergences profondes entre les règles grammaticales du code phonique et celles du code graphique; exemple-type: l'orthographe grammaticale tellement caractéristique du français (p. ex. [ve:r]/[vert] vs. (vert)/(verte), [zem]/[ilzem] vs. (j'aime)/(ils aiment) (→ 295: 54–56; cf. Catach 1973; Söll 1985, 89–110; Meisenburg 1996, 196–203).

**6.1.3.** Toutes ces discordances à l'intérieur des systèmes d'écriture cénémiques soulèvent, certes, des problèmes importants par rapport aux normes linguistiques. Il est pourtant intéressant de noter qu'une analyse approfondie de ces discordances nous ramène à des considérations comparables à celles du paragraphe 6.1.1. On constate, en effet, que certains types d'inconsistance et de redondance d'un système orthographique sont particulièrement adéquats aux spécificités d'une langue donnée. Dans les langues à flexion, les graphies qui échappent au principe phonographique ont souvent l'avantage de regrouper des allomorphes et de mettre en évidence des rapports morphologiques (cf. le concept de «deep orthography» dans Coulmas 1996, 380): fr. *vert/verte*; port. [metu]/[metaʃ] = (meto)/(metes); all. [kø:niç]/[kø:nigə] = (König)/(Könige). Dans les langues riches en homophones telles que le français, les graphies «inexactes» permettent de différencier, du point de vue lexical, des phonies identiques: cf. fr. [sē] = (sein), (sain), (saint), (seing), (cinq), (ceint). Par ailleurs, le conservatisme orthographique contribue énormément à stabiliser la tradition écrite, puisque la représentation graphique des mots et des textes reste constante à travers les siècles. Paradoxalement, un écart entre l'orthographe et la phonie est la condition *sine qua non* pour qu'une graphie donnée puisse intégrer un nombre maximal de phonies coexistant dans des variétés linguistiques différentes. C'est ce que nous constatons dans la communauté anglophone. Particulièrement significatif à cet égard le cas de l'irlandais: les réformes de l'orthographe (à partir de 1947) ont plutôt contribué à obscurcir des rapports morphologiques et à affaiblir la neutralité de l'orthographe vis-à-vis des variantes diatopiques (cf. Wigger 1980, 128).

**6.1.4.** Le dynamisme du rapport entre le code phonique et le code graphique dans les systèmes

d'écriture cénémiques ne se caractérise pas exclusivement par des discordances; on constate aussi des faits de convergence. Tout d'abord, il faut, évidemment, mentionner les efforts institutionnels pour rapprocher la graphie de la phonie; ils peuvent aboutir, le cas échéant, à une véritable réforme d'orthographe. Un processus inverse se manifeste dans ce qu'on appelle *spelling pronunciation*. Ce phénomène consiste à (ré-)adapter la phonie d'un mot donné à sa graphie, soit-elle étymologisante ou non: p. ex. angl. [fœhed] au lieu de [fœrid] = (forehead); fr. [il] au lieu de [i] = (il(s)); esp. [res'pekto] au lieu de [res'peto] = (respecto) etc. En général, le point de départ de ce changement phonique est le domaine de la langue écrite; à partir de là, cette nouvelle prononciation «soutenue» se répand souvent même dans la langue parlée et devient parfaitement normale: p. ex. angl. [kɔ:ps] (corpse), autrefois [kɔ:s]; fr. [kɔ'rekt] (correct), autrefois [kɔ're] (cf. Leisi 1974, 43; Söll 1985, 80–83).

La Réforme carolingienne (vers 800) nous montre, d'ailleurs, à quel point on peut généraliser et institutionnaliser le principe de la *spelling pronunciation*, du moins dans le domaine de la langue écrite: les clercs abandonnent la prononciation «romanisante» du latin (cf. 6.1.2.) et réorganisent, en les régularisant, les correspondances phonie: graphie (d'ou: (capitulum) = [kapitulum] etc.; cf. Lüdtke 1968, I, 73s. et II, 101, 87s.); il faut, cependant, rappeler que cette Réforme ne se réduit aucunement à l'aspect médial (cf. la critique de Berschin/Berschin 1987 adressée à Wright 1982).

### 6.2. Du code phonique au code graphique

Tout comme l'élaboration d'une langue (cf. 2.5.1. et 3.3.1.), la mise en place d'une notation graphique résulte souvent d'un processus d'acculturation. Mais l'introduction d'un système d'écriture – plérémique ou cénémique – et son adaptation aux besoins de la société acculturée ne s'effectuent jamais sans tensions et distorsions.

**6.2.1.** Tout d'abord se pose un problème d'ordre socioculturel: les sujets parlants identifient le domaine de la langue écrite et, par là même, le médium graphique traditionnellement avec la langue de culture dominante; l'emploi de la langue autochtone dans ce domaine est, dans un premier temps, inconcevable. Souvent, on préfère même emprunter à la culture dominante son système d'écriture ainsi que la langue de culture correspondante. C'est ce qui se produit, au début du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., chez les Hittites qui emploient, dans le domaine de l'écrit, le sumérien et l'accadien en écriture cunéiforme. De même,

les Coréens et les Japonais se servent du chinois en *hàn-zì* aux VI<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Est bien connu également l'effet de l'islamisation qui a imposé aux Persans, aux Turcs et à bon nombre d'autres communautés l'arabe en tant que langue religieuse accompagnée de l'écriture arabe. Mais que l'on pense aussi à l'Europe médiévale où les Irlandais, les Anglo-Saxons, les Allemands, les Polonais etc. ont adopté l'écriture latine aussi bien que le latin (cf. Coulmas 1989; 1996; Müller-Yokota 1994, 384s., 397; Scharlipp 1995).

Mais dans le cas des écritures pléremiques, ce type de constellation peut engendrer une pratique extrêmement compliquée et instable au moment où les mots notés dans la langue et dans l'écriture allogènes sont lus (à haute voix) dans la langue autochtone: le *Hentai-Kanbun* au Japon, composé de signes graphiques chinois, en est un bon exemple.

**6.2.2.** Le principe des écritures cénémiques s'oppose à une solution pareille. Dans ces conditions, il ne reste qu'à adapter l'écriture allogène au système de la langue autochtone. C'est à ce moment-là que se pose un problème d'ordre structural: des différences phoniques, voire typologiques qui séparent les langues ne permettent pas la simple implantation d'un système d'écriture et/ou d'orthographe allogène (cf. Coulmas 1989, 111–136).

Dans l'Europe du Haut Moyen Âge (à partir du VIII<sup>e</sup> siècle), les premières *scriptae* des vernaculaires (cf. 4.2.1.) offrent des solutions très provisoires du codage graphique. Dans le domaine des langues vernaculaires romanes, apparentées au latin, la graphie des mots suit souvent de très près le modèle latin, ce qui explique en partie le caractère plutôt approximatif de ces graphies: p. ex. <e<sup>e</sup>.i>/<g<sup>e</sup>.i> en tant que graphies latinisantes qui servent à rendre des sons comme [tʃ/dʒ], [ts/dz] etc. Le besoin d'adapter le système d'écriture latin aux langues vernaculaires se fait sentir partout, notamment dans les langues non apparentées au latin (anc. haut all., anc. angl., anc. irl. etc.). On assiste à la création de digraphes ou à l'introduction de signes diacritiques: p. ex. germ. <v> = <w> pour [w]; anc. fr./esp. <ch> pour [tʃ]; port./occ. <lh>, <nh>, esp. <ll>, <ñ> pour [ʎ], [ɲ]; anc. esp./port./fr. <ç>; roum. <ș, ș, â, âș>; dan. <ø>; pol. <ł> etc. (→ 192, 261, 320, 388, 445).

De nos jours, les langues créoles doivent faire face à un défi comparable dans le processus de leur codage graphique: après une phase de codage plutôt étymologisante (francisant etc.), on s'est orienté vers un codage phonographique rigoureux. Il est intéressant de constater que dans la discussion récente on ait redécouvert les avantages d'une orthographe souple et plus redondante (→ 489, 5.; 490, 7.1.; Hazaël-Massieux 1989, 292–295, 300–302).

### 6.3. Orthographe et norme linguistique

**6.3.1.** Après les premières étapes, pour ainsi dire, expérimentales (cf. 6.2.), on ressent la nécessité d'un codage graphique qui s'appuie sur des correspondances stables et fixes entre phonie et graphie. C'est le moment de la normalisation graphique, de l'orthographe, troisième élément indispensable du passage à l'écrit d'un idiome (Kloss 1978, 37) qui s'ajoute à l'élaboration (cf. 2.5.) et à la standardisation (cf. 4.2.2.). Cette normalisation orthographique vise beaucoup moins à optimiser les correspondances phonèmes:graphèmes qu'à unifier des modèles et des traditions graphiques coexistants ou à en éliminer d'autres. À l'époque de la Renaissance, c'est évidemment l'imprimerie qui a joué le rôle de catalyseur dans la normalisation de l'orthographe. Grâce à ses possibilités de commercialisation et de diffusion, cette nouvelle technique a contribué énormément à imposer des normes orthographiques dans les différentes langues européennes (cf. Catach 1968; Giesecke 1991; cf. aussi 4.2.2.).

**6.3.2.** L'homogénéité orthographique joue, au même titre que les facteurs discutés au paragraphe 4.2.2., un rôle décisif dans l'affirmation identitaire d'une communauté linguistique. L'absence de norme orthographique unitaire fait disparaître la conscience de l'unité linguistique. Il suffit de se rappeler l'uniformité orthographique relative des *scriptae* littéraires en ancien occitan et de la comparer à la situation actuelle où l'on ne réussit pas à surmonter la fragmentation orthographique de l'occitan (→ 344, 4.5.; cf. Kremnitz 1974, 261–263). Autre exemple intéressant: le quetchua péruvien dont les six grandes variétés extrêmement divergentes n'arrivent pas à trouver d'invariant graphique (cf. Torero 1964; 1974; Cerrón-Palomino 1987). La valeur symbolique d'une orthographe indépendante facilite, sans aucun doute, le «séparatisme» linguistique: cf. p. ex. le néerlandais par rapport à l'allemand; le galicien qui instrumentalise le graphème <x> surtout pour se détacher de l'espagnol etc. Par contre, la conscience linguistique de la Suisse allemande ne s'exprime pas, du moins pour l'instant, par des normes orthographiques autonomes.

Les lignes de partage tracées par des écritures, voire des systèmes d'écriture différents, sont encore plus profondes, puisque ce sont des facteurs socioculturels, notamment religieux ou politiques, qui déterminent le choix de l'écriture: que l'on pense p. ex. au serbo-croate ou au moldave-roumain, où s'opposent, respectivement, les écritures latine et cyrillique, et à des cas extrêmes comme le hindi-ourdou réalisé soit en écriture *devanāgarī*, soit en écriture perso-arabe (cf. Comrie 1987, 473–476).

### 7. Bibliographie

- Accademia della Crusca (ed.), *Gli italiani parlari. Incontri del Centro di studi di grammatica italiana*. Firenze, 29 marzo-31 maggio 1985, Firenze, Accademia della Crusca, 1987.
- Akinnaso, F. Niyi, *On the Similarities between Spoken and Written Language*, *Language and Speech* 28 (1985), 323–359.
- Albrecht, Jörn, „Substandard“ und „Subnorm“. *Die nicht-exemplarischen Ausprägungen der „Historischen Sprache“ aus varietätenlinguistischer Sicht*, in: Holtus/Radtke 1986, vol. 1, 65–88; 1990, vol. 3, 44–127.
- Albrecht, Jörn/Lüdtkke, Jens/Thun, Harald (edd.), *Energeia und Ergon. Sprachliche Variation, Sprachgeschichte, Sprachtypologie. Studia in honorem Eugenio Coseriu*, 3 vol., Tübingen, Narr, 1988.
- Altheim, Franz, *Die Anfänge des Vulgärlateins*, *Glotta* 20 (1932), 153–171.
- Altmann, Hans, *Formen der „Herausstellung“ im Deutschen. Rechtsversetzung, Linksversetzung, Freies Thema und verwandte Konstruktionen*, Tübingen, Niemeyer, 1981.
- Ammon, Ulrich/Dittmar, Norbert/Mattheier, Klaus J. (edd.), *Sociolinguistics/Soziolinguistik. An International Handbook of the Science of Language and Society/Ein internationales Handbuch zur Wissenschaft von Sprache und Gesellschaft*, 2 vol., Berlin/New York, de Gruyter, 1987/1988.
- Auroux, Sylvain (ed.), *Histoire des idées linguistiques*, vol. 1: *La naissance des métalangages en Orient et Occident*, vol. 2: *Le développement de la grammaire occidentale*, Liège, Mardaga, 1989/1992.
- Back, Michael, *Die synchrone Prozeßbasis des natürlichen Lautwandels*, Stuttgart, Steiner, 1991.
- Bader, Eugen, *CELARE ARTEM: Kontext und Bedeutung der stilistischen Anweisung „Schreibe, wie du redest!“ im 16./17. Jahrhundert (Italien, Spanien, Frankreich)*, in: Raible 1990, 197–217.
- Bader, Eugen, *Rede-Rhetorik, Schreib-Rhetorik, Konversationsrhetorik. Eine historisch-systematische Analyse*, Tübingen, Narr, 1994.
- Balibar, Renée, *L'institution du français. Essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, PUF, 1985.
- Balibar, Renée/Laporte, Dominique, *Le français national. Politique et pratique de la langue nationale sous la Révolution Française*, Paris, Hachette, 1974.
- Bally, Charles, *La crise du français. Notre langue maternelle à l'école*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1930.
- Bally, Charles, *Traité de stylistique française*, Genève/Paris, Georg/Klincksieck, 31951.
- Bally, Charles, *Linguistique générale et linguistique française*, Bern, Francke, 41965.
- Banniard, Michel, *Viva voce: Communication écrite et orale du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident latin*, Paris, Institut des Études Augustiniennes, 1992.
- Bauche, Henri, *Le langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple avec tous les termes d'argot usuel*, Paris, Payot, 21946.
- Baumgärtner, Klaus, *Zur Syntax der Umgangssprache in Leipzig*, Berlin, Akademie-Verlag, 1959.
- Bazzanella, Carla, *Phatic Connectives as Interactional Cues in Contemporary Spoken Italian*, *JoP* 14 (1990), 629–647.

- Beaman, Karen, *Coordination and Subordination Revisited: Syntactic Complexity in Spoken and Written Narrative Discourse*, in: Tannen, Deborah (ed.), *Coherence in Spoken and Written Discourse*, Norwood NJ, Ablex, 1984, 45–80.
- Behaghel, Otto, *Geschriebenes Deutsch und gesprochenes Deutsch* (1899), in: id., *Von deutscher Sprache: Aufsätze, Vorträge und Plaudereien*, *Lahr i. B.*, Schauenburg, 1927, 11–34 (= 1899).
- Beinhauer, Werner, *El español coloquial*, Madrid, Gredos, 31978 (original allemand: *Spanische Umgangssprache*, Berlin/Bonn, Dümmler, 1930).
- Berkenbusch, Gabriele, *Sprachpolitik und Sprachbewußtsein in Barcelona am Anfang dieses Jahrhunderts*, Frankfurt a. M./Bern, Lang, 1988.
- Berretta, Monica, *Il parlato italiano contemporaneo*, in: Seranni/Trifone 1993/1994, vol. 2, 239–270.
- Berruto, Gaetano, *Per una caratterizzazione del parlato: l'italiano parlato ha un'altra grammatica?*, in: Holtus/Radtke 1985, 120–151.
- Berruto, Gaetano, *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Roma, Nuova Italia Scientifica, 1987.
- Berruto, Gaetano, *Le varietà del repertorio*, in: Sobrero 1993, 3–36 (= 1993a).
- Berruto, Gaetano, *Varietà diamesiche, diastratiche, diafasiche*, in: Sobrero 1993, 37–92 (= 1993b).
- Berschin, Helmut/Berschin, Walter, *Mittelatein und Romanisch*, *ZrP* 103 (1987), 1–19.
- Berschin, Helmut/Felixberger, Josef/Goebel, Hans, *Französische Sprachgeschichte. Lateinische Basis, interne und externe Geschichte, sprachliche Gliederung Frankreichs. Mit einer Einführung in die historische Sprachwissenschaft*, München, Hueber, 1978.
- Biggs, Patricia/Dalwood, Mary, *Les Orléanais ont la parole*, vol. 1: *Arbeitsbuch* (21979); vol. 2: *Lehrerheft; mit Transkriptionen der Interviews* (1978). München, Langenscheidt-Hachette, 1978/1979.
- Bilger, Mireille/van den Eynde, Karel/Gadet, Françoise (edd.), *Analyse linguistique et approches de l'oral. Recueil d'études offert en hommage à Claire Blanche-Benveniste*, Leuven/Paris, Peeters, 1998.
- Blanche-Benveniste, Claire/Jeanjean, Colette, *Le français parlé. Transcription et édition*, Paris, Didier, 1987.
- Blank, Andreas, *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer, 1997.
- Blasco Ferrer, Eduardo, *La lingua sarda contemporanea. Grammatica del logudorese e del campidanese*, Cagliari, Edizioni della Torre, 1986.
- Bloomfield, Leonard, *Language*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1933.
- Bossong, Georg, *Probleme der Übersetzung wissenschaftlicher Werke aus dem Arabischen in das Altspanische zur Zeit Alfons des Weisen*, Tübingen, Niemeyer, 1979.
- Bossong, Georg, *Aktantenfunktionen im romanischen Verbalssystem*, *ZrP* 96 (1980), 1–22.
- Brauer de Figueiredo, Maria de Fátima, *Zu einigen Aspekten des gesprochenen Portugiesisch*, in: Endruschat, Annette/Gärtner, Eberhard (edd.), *Untersuchungen zur portugiesischen Sprache. Beiträge zum Deutschen Lusitanistentag 1995*, Frankfurt a. M., TFM/Domus Editoria Europaea, 1996, 123–150.
- Brauer de Figueiredo, Maria de Fátima, *Gesprochenes Portugiesisch*, Frankfurt a. M., Teo Ferrer de Mesquita, 1999.

- Bright, William, *Written and spoken Language in South Asia*, in: Duncan-Rose, Caroline/Vennemann, Theo (edd.), *On Language. Rhetorical Phonologica Syntactica. A Festschrift for Robert P. Stockwell from His Friends and Colleagues*, London/New York, Routledge, 1988, 130–147.
- Briz, Antonio, et al. (edd.), *La conversación coloquial. Materiales para su estudio*, Valencia, Universitat de València, 1995.
- Briz, Antonio, et al. (edd.), *Pragmática y gramática del español hablado. Actas del II Simposio sobre análisis del discurso oral*, Valencia, Universidad de Valencia/Libros Pórtico, 1996.
- Brown, Gillian/Yule, George, *Discourse Analysis*, Cambridge, CUP, 1983.
- Bruni, Francesco, *L'italiano. Elementi di storia della lingua e della cultura*, Torino, UTET, 1984.
- Bühler, Karl, *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, Fischer, 1965.
- Bürgel, Peter, *Der Privatbrief. Entwurf eines heuristischen Modells*, Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte 50 (1976), 281–297.
- Buffa, Josefa L., *Política lingüística de España en América, Románica (La Plata) 7 (1974)*, 7–47.
- Burkhardt, Armin, *Gesprächswörter. Ihre lexikologische Bestimmung und lexikographische Beschreibung*, in: Mentrup, Wolfgang (ed.), *Konzepte zur Lexikographie. Studien zur Bedeutungserklärung in einsprachigen Wörterbüchern*, Tübingen, Niemeyer, 1982, 138–171.
- Calibat, Louis (ed.), *Latin vulgaire – latin tardif IV. Actes du IV<sup>e</sup> colloque international sur le latin vulgaire et tardif. Caen, 2–5 septembre 1994*, Hildesheim / Zürich / New York, Olms / Weidmann, 1995.
- Caput, Jean-Pol, *La langue française. Histoire d'une institution*, 2 vol., Paris, Larousse, 1972/1975.
- Castellani, Arrigo, *Consuntivo della polemica Ascoli-Manzoni, SLI, N.S. 5 (1987)*, 105–129.
- Castilho, Ataliba Teixeira de Preti, Dino, *A linguagem falada culta na cidade de São Paulo*, vol. 1: *Elocuções formais*, vol. 2: *Diálogos entre dois informantes*, São Paulo, Queroz, 1986/1987.
- Catach, Nina, *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance. Auteurs – Imprimeurs – Ateliers d'imprimerie*, Genève, Droz, 1968.
- Catach, Nina, *L'orthographe*, Paris, Larousse, 1973.
- Cerquiglioni, Bernard, *La naissance du français*, Paris, PUF, 1991.
- Cerrón-Palomino, Rodolfo, *Unidad y diferenciación lingüística en el mundo andino*, Lexis (Lima) 11 (1987), 71–104.
- Certeau, Michel de/Julia, Dominique/Revel, Jacques, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois: l'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- Chafe, Wallace L., *Integration and Involvement in Speaking, Writing and Oral Literature*, in: Tannen, Deborah (ed.), *Spoken and Written Language: Exploring Orality and Literacy*, Norwood NJ, Ablex, 1982, 35–53.
- Chervel, André, *... et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire*, Paris, Payot, 1977.
- Christl, Joachim, *Gliederungssignale oder Sprechersignale? Eine Untersuchung am Beispiel des gesprochenen Spanisch von San Miguel de Tucumán/Argentinien*, Hamburg, Kovač, 1992.
- Christmann, Hans Helmut, *Gesprochene Sprache von heute oder alte Sprachstufen als „wahrer“ Gegenstand der Linguistik? Zur historischen Sprachwissenschaft des 19. Jahrhunderts und ihrer „Überwindung“*, ZrP 94 (1978), 549–562.
- Christmann, Hans Helmut, *Signor Rossi ce l'ha l'acqua?*, in: Holtus/Radtke 1984, 395–403.
- Comrie, Bernard (ed.), *The World's Major Languages*, London, Routledge, 1987.
- Coseriu, Eugenio, *Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar*, RJB 7 (1955/1956), 29–51.
- Coseriu, Eugenio, *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*, Montevideo, Universidad de Montevideo, 1958.
- Coseriu, Eugenio, *Das sogenannte Vulgärlatein und die ersten Differenzierungen in der Romania*, in: Kontzi, Reinhold (ed.), *Zur Entstehung der romanischen Sprachen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1978, 257–291.
- Coseriu, Eugenio, *„Historische Sprache“ und „Dialekt“*, in: Albrecht/Lüdtke/Thun 1988, vol. 1, 54–61 (= 1980a).
- Coseriu, Eugenio, *Partikeln und Sprachtypus. Zur strukturell-funktionellen Fragestellung in der Sprachtypologie*, in: Albrecht/Lüdtke/Thun 1988, vol. 1, 257–291 (= 1980b).
- Coseriu, Eugenio, *Introducción a la lingüística*, Madrid, Gredos, 1981 (= 1981a).
- Coseriu, Eugenio, *Die Begriffe „Dialekt“, „Niveau“ und „Sprachstil“ und der eigentliche Sinn der Dialektologie*, in: Albrecht/Lüdtke/Thun 1988, vol. 1, 15–43 (= 1981b).
- Cosnier, Jacques/Kerbrat-Orecchioni, Catherine (edd.), *Décrire la conversation*, Lyon, Presses Universitaires, 1987.
- Coulmas, Florian, *Über Schrift*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1982.
- Coulmas, Florian, *Sprache und Staat. Studien zur Sprachplanung und Sprachpolitik*, Berlin/New York, de Gruyter, 1985.
- Coulmas, Florian, *The Writing Systems of the World*, Oxford, Blackwell, 1989.
- Coulmas, Florian, *The Blackwell Encyclopedia of Writing Systems*, Oxford/Cambridge MA, Blackwell, 1996.
- Cresti, Emanuela, *L'articolazione dell'informazione nel parlato*, in: Accademica della Crusca 1987, 27–90.
- Criado de Val, Manuel, *Estructura general del coloquio*, Madrid, CSIC, 1980.
- D'Achille, Paolo, *Sintassi del parlato e traduzione scritta della lingua italiana. Analisi di testi dalle origini al secolo XVIII*, Roma, Bonacci, 1990.
- Dardano, Maurizio/Dressler, Wolfgang U./Held, Gudrun (edd.), *Parallela. Atti del 2° convegno italo-austriaco, SLI Roma, 1.–2.4.1982*, Tübingen, Narr, 1983.
- De Mauro, Tullio, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari, Laterza, 1970 (= 1970a).
- De Mauro, Tullio, *Tra Thamus e Theuth. Note sulla norma parlata e scritta, formale e informale nella produzione e realizzazione dei segni linguistici*, BCSFLS 11 (1970), 167–179 (= 1970b).
- De Mauro, Tullio, *Lessico di frequenza dell'italiano parlato*, Milano, Etsalibri, 1993.
- Derrida, Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.
- Deulofeu, José, *Les énoncés à constituant détaché. Recherches sur le français parlé 2 (1979)*, 75–109.
- Dictionnaire des termes officiels. Textes législatifs et réglementaires*, Paris, Délégation générale à la Langue Française, 1991 (= *Dictionnaire* 1991).
- Donegan, Patricia J./Stampe, David, *The Study of Natural Phonology*, in: Dinnsen, Daniel A. (ed.), *Current Approaches to Phonological Theory*, Bloomington, Indiana University Press, 1979, 126–173.
- Dressler, Wolfgang, *Spracherhaltung – Sprachverfall – Sprachtod*, in: Ammon et al. 1988, 1551–1563.
- Dubois, Jean, *Grammaire structurale du français. Le verbe*, Paris, Larousse, 1967.
- Duggan, Joseph J., *The Song of Roland. Formulaic Style and Poetic Craft*, Berkeley, University of California Press, 1973.
- Durante, Marcello, *Dal latino all'italiano moderno: saggi di storia linguistica e culturale*, Bologna, Zanichelli, 1981.
- Eggers, Hans, *Soziokulturelle Voraussetzungen und Sprachraum des Frühneuhochdeutschen*, in: Besch, Werner/Reichmann, Oskar/Sonderegger, Stefan (edd.), *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, vol. 2, Berlin/New York, de Gruyter, 1984/1985, 1295–1305.
- Ehler, Christine/Schaefer, Ursula (edd.), *Verschriftung und Verschriftlichung. Aspekte des Medienwechsels in verschiedenen Kulturen und Epochen*, Tübingen, Narr, 1998.
- Ehlich, Konrad, *Interjektionen*, Tübingen, Niemeyer, 1986.
- Ehlich, Konrad, *Funktion und Struktur schriftlicher Kommunikation*, in: Günther/Ludwig 1994, 18–41.
- Ehlich, Konrad/Rehbein, Jochen, *Halbinterpretative Arbeitstranskription (HIAT)*, LB 45 (1976), 21–41.
- Eigler, Gunther/Jechle, Thomas/Merzinger, Gabriele/Winter, Alexander, *Wissen und Textproduktion*, Tübingen, Narr, 1990.
- Eisenberg, Peter, *Über die Autonomie der graphematischen Analyse*, in: Nerius, Dieter/Augst, Gerhard (edd.), *Probleme der geschriebenen Sprache. Beiträge zur Schriftlinguistik auf dem 14. Internationalen Linguistenkongress 1987 in Berlin*, Berlin, Akademie der Wissenschaften der DDR (Zentralinstitut für Sprachwissenschaft), 1988, 25–35.
- Eisenberg, Peter, *Die Grammatikalisierung der Schrift: zum Verhältnis von silbischer und morphematischer Struktur im Deutschen*, Mitteilungen des Deutschen Germanistenverbands 3 (1989), 20–29.
- Eisenstein, Elizabeth L., *The Printing Press as an Agent of Change: Communication and Cultural Transformations in Early Modern Europe*, 2 vol., Cambridge, CUP, 1979.
- Ernst, Gerhard, *Prolegomena zu einer Geschichte des gesprochenen Französisch*, in: Stimm 1980, 1–14.
- Ernst, Gerhard, *Was passiert, wenn eine Sprache vereinfacht wird?*, in: Holtus/Radtke 1983, 107–116.
- Ernst, Gerhard, *Gesprochenes Französisch zu Beginn des 17. Jahrhunderts. Direkte Rede in Jean Héroards «Histoire particulière de Louis XIII» (1605–1610)*, Tübingen, Niemeyer, 1985.
- Eschmann, Jürgen, *Texte aus dem «français parlé»*, Tübingen, Narr, 1984.
- Esgueva, Manuel/Cantarero, Margarita, *El habla de la ciudad de Madrid. Materiales para su estudio*, Madrid, CSIC, 1981.
- Falk, Harry, *Goodies for India – Literacy, Orality, and Vedic Culture*, in: Raible 1990, 103–120.
- Febvre, Lucien/Martin, Henri-Jean, *L'apparition du livre*, Paris, Michel, 1958.
- Ferguson, Charles A., *Diglossia*, Word 15 (1959), 325–340.
- Fradin, Bernard, *Approche des constructions à détachement: inventaire*, RRo 25 (1990), 3–34.
- François, Denise, *Français parlé. Analyse des unités phoniques et significatives d'un corpus recueilli dans la région parisienne*, 2 vol., Paris, Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France, 1974.
- François, Denise, *Les auxiliaires de prédication*, Linguistique 11:1 (1975), 33–40.
- Frank, Barbara/Hartmann, Jörg (edd.), *Inventaire systématique des premiers documents des langues romanes*, avec la collaboration de Heike Kürschner. 5 vol., Tübingen, Narr, 1997.
- Frank, Barbara/Haye, Thomas/Tophinke, Doris (edd.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tübingen, Narr, 1997.
- Frei, Henri, *La grammaire des fautes*, Paris, Geuthner, 1929.
- Fritz, Gerd, *Kohärenz: Grundfragen der linguistischen Kommunikationsanalyse*, Tübingen, Narr, 1982.
- Fritz, Gerd, *Geschichte von Dialogformen*, in: id./Hundsniischer, Franz (edd.), *Handbuch der Dialoganalyse*, Tübingen, Niemeyer, 1994, 545–562.
- Froitzheim, Claudia, *Artikulationsnormen der Umgangssprache in Köln*, Tübingen, Narr, 1984.
- Furet, François/Ozouf, Jacques, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*. 2 vol., Paris, Minuit, 1977.
- Gadet, Françoise, *Le français ordinaire*, Paris, Colin, 1989.
- Gadet, Françoise, *Le «français avancé» à l'épreuve de ses données*, in: Bilger/van der Eynde/Gadet 1998, 59–68.
- García Icazbalceta, Joaquín, *Colección de documentos para la historia de México*, vol. 2, México, Librería J. M. Andrade, 1866.
- Gauger, Hans-Martin, *„Schreibe, wie du redest!“. Zu einer stilistischen Norm*, in: *Sprachnormen in der Diskussion. Beiträge vorgelegt von Sprachfreunden*, Berlin/New York, de Gruyter, 1986, 21–40.
- Gauger, Hans-Martin/Oesterreicher, Wulf/Windisch, Rudolf, *Einführung in die romanische Sprachwissenschaft*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981.
- Giesecke, Michael, *Der Buchdruck in der frühen Neuzeit. Eine historische Fallstudie über die Durchsetzung neuer Informations- und Kommunikationstechniken*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1991.
- Givón, Talmy, *Topic, Pronoun, and Grammatical Agreement*, in: Li, Charles (ed.), *Subject and Topic*, New York/San Francisco/London, Academic Press, 1976, 149–188.
- Givón, Talmy, *On Understanding Grammar*, New York, Academic Press, 1979.
- Givón, Talmy, *Syntax. A Functional-Typological Introduction*, 2 vol., Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 1984/1990.
- Gloy, Klaus, *Sprachnormen I. Linguistische und sozio-*

- linguistische Analysen, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1975.
- Gillich, Helmut, *Schrift und Schriftlichkeit, Eine sprach- und kulturwissenschaftliche Studie*, Stuttgart, Metzler, 1987.
- Goetsch, Paul, *Der Übergang von Mündlichkeit zu Schriftlichkeit. Die kulturkritischen und ideologischen Implikationen der Theorien von McLuhan, Goody und Ong*, in: Raible 1991, 113–129.
- González Ollé, Fernando, *Textos para el estudio del español coloquial*, Pamplona, Universidad de Navarra, <sup>3</sup>1982 (=1968).
- Goody, Jack, *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, CUP, 1977.
- Goody, Jack, *The Logic of Writing and the Organization of Society*, Cambridge, CUP, 1986.
- Gossen, Carl Theodor, *Französische Skriptstudien. Untersuchungen zu den nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters*, Wien, Böhlau, 1967.
- Greive, Artur, *Remarques sur l'histoire du français parlé*, Cahiers de l'Institut de Linguistique (Louvain) 10 (1984), 65–76.
- Gillich, Elisabeth, *Makrosyntax der Gliederungssignale im gesprochenen Französisch*, München, Fink, 1970.
- Gillich, Elisabeth/Koitschi, Thomas, *Reformulierungshandlungen als Mittel der Textkonstitution*, in: Motsch, Wolfgang (ed.), *Text, Satz, sprachliche Handlung*, Berlin, Akademie-Verlag, 1986, 199–262.
- Günther, Hartmut, *Schriftliche Sprache. Strukturen geschriebener Wörter und ihre Verarbeitung beim Lesen*, Tübingen, Niemeyer, 1988.
- Günther, Hartmut/Ludwig, Otto (edd.), *Schrift und Schriftlichkeit/Writing and Its Use. Ein interdisziplinäres Handbuch internationaler Forschung/An Interdisciplinary Handbook of International Research*, 2 vol., Berlin/New York, de Gruyter, 1994/1996.
- Haarmann, Harald, *Soziologie und Politik der Sprachen Europas*, München, dtv, 1975.
- Haarmann, Harald, *Universalgeschichte der Schrift*, Frankfurt a.M., Campus, 1990.
- Haarmann, Harald, *Die Sprachenwelt Europas. Geschichte und Zukunft der Sprachnationen zwischen Atlantik und Ural*, Frankfurt a.M., Campus, 1993.
- Haas, William, *Writing: the Basic Options*, in: id. (ed.), *Writing without Letters*, Manchester, Manchester University Press/Rowman and Littlefield 1976, 131–208.
- Hagège, Claude, *Le français et les siècles*, Paris, Jacob, 1987.
- Hans-Bianchi, Barbara, *La scrittura: serva e padrona*, in: *La scrittura popolare. Atti del Seminario di Fine Anno dell'VIII ciclo di Dottorato in Scienze etnoantropologiche*, Roma, La Sapienza, 1994, 101–112.
- Harris, Martin B., *The Evolution of French Syntax: a Comparative Approach*, London, Longman, 1978.
- Harris, Roy, *The Language Machine*, London, Duckworth, 1981.
- Harris, Tracy K., *Death of a Language. The History of Judeo-Spanish*, Newark DEL, University of Delaware Press, 1994.
- Haugen, Einar, *The Implementation of Corpus Planning: Theory and Practice*, in: Cobarrubias, Juan/Fishman, Joshua A. (edd.), *Progress in Language Planning*, Berlin, de Gruyter, 1983, 269–289.
- Hausmann, Franz Josef, *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, RJB 26 (1975), 19–45.
- Hausmann, Franz Josef, *Wie alt ist das gesprochene Französisch? Dargestellt speziell am Übergang von j'allons zu on y va*, RF 91 (1979), 431–444.
- Hausmann, Franz Josef (ed.), *Die französische Sprache von heute*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1983.
- Hausmann, Franz Josef, *L'âge du français parlé actuel: bilan d'une controverse allemande*, in: *Grammaire des fautes et français non-conventionnel*, Paris, Presse de l'École Normale Supérieure, 1992, 355–362.
- Havelock, Eric A., *The Muse Learns to Write. Reflections on Orality and Literacy from the Antiquity to the Present*, New Haven/London, Yale University Press, 1986.
- Havers, Wilhelm, *Der sog. «Nominativus pendens»*, IF 43 (1925), 207–257.
- Havers, Wilhelm, *Handbuch der erklärenden Syntax. Ein Versuch zur Erforschung der Bedingungen und Triebkräfte in Syntax und Stilistik*, Heidelberg, Winter, 1931.
- Havráněk, Bohuslav, *Die Theorie der Schriftsprache*, in: Beneš, Edvard/Vachek, Josef (edd.), *Stilistik und Soziolinguistik: Beiträge der Prager Schule zur strukturellen Sprachbetrachtung und Spracherziehung*, München, List, 1971, 19–37.
- Hazaël-Massieux, Marie-Christine, *La littérature créole: entre l'oral et l'écrit?*, in: Ludwig, Ralph (ed.), *Les créoles français entre l'oral et l'écrit*, Tübingen, Narr, 1989, 277–305.
- Heger, Klaus, *Die Bezeichnung temporal-deiktischer Begriffskategorien im französischen und spanischen Konjugationssystem*, Tübingen, Niemeyer, 1963.
- Heger, Klaus, *La conjugaison objective en français et en espagnol*, Langages 3 (1966), 19–39.
- Held, Gudrun, *„Kommen Sie doch!“ oder «Venga pure!»*, in: Dardano/Dressler/Held 1983, 316–336.
- Helling, Christa, *Deutsche Modalpartikeln im Übersetzungsvergleich: Deutsch-Italienisch/Italienisch-Deutsch. Eine kontrastive Mikroanalyse von Sprechakten*, Udine, Grafiche Nuova del Bianco, 1983 (= 1983a).
- Helling Christa, *Deutsche Modalpartikeln und ihre italienischen Entsprechungen*, in: Dardano/Dressler/Held 1983, 376–386 (= 1983b).
- Henne, Helmut, *Gesprächswörter. Für eine Erweiterung der Wortarten*, in: id. et al. (edd.), *Interdisziplinäres deutsches Wörterbuch in der Diskussion*, Düsseldorf, Schwann, 1978, 42–47.
- Henne, Helmut, *Probleme einer historischen Gesprächsanalyse. Zur Rekonstruktion gesprochenener Sprache im 18. Jahrhundert*, in: Sitta, Horst (ed.), *Ansätze zu einer pragmatischen Sprachgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1980, 89–102.
- Henne, Helmut/Rehbock, Helmut, *Einführung in die Gesprächsanalyse*, Berlin/New York, de Gruyter, <sup>3</sup>1995 [<sup>1</sup>1979; <sup>2</sup>1982].
- Hock, Hans H., *Principles of Historical Linguistics*, Berlin/New York, de Gruyter, <sup>2</sup>1991.
- Hölker, Klaus, *Zur Analyse von Markern: Korrektur- und Schlußmarker des Französischen*, Stuttgart, Steiner, 1988.
- Hörmann, Hans, *Meinen und Verstehen. Grundzüge einer psychologischen Semantik*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1976.
- Hofmann, Johann Baptist, *Lateinische Umgangssprache*, Heidelberg, Winter, <sup>4</sup>1951 (version italienne, avec une introduction par Licinia Ricottilli: *La lingua d'uso latina*, Bologna, Patron, <sup>2</sup>1985).
- Holtus, Günter, *Codice parlato e codice scritto*, in: *Il dialetto dall'oralità alla scrittura. Atti del XVII Convegno per gli studi dialettali italiani. Catania/Nicosia, 28 settembre 1981*, vol. 1, Pisa, Pacini, 1984, 1–12.
- Holtus, Günter/Radtke, Edgar (edd.), *Varietätenlinguistik des Italienischen*, Tübingen, Narr, 1983.
- Holtus, Günter/Radtke, Edgar (edd.), *Gesprochenes Italienisch in Geschichte und Gegenwart*, Tübingen, Narr, 1985.
- Holtus, Günter/Radtke, Edgar (edd.), *Sprachlicher Substandard*, 3 vol., Tübingen, Niemeyer, 1986–1990.
- Holtus, Günter/Schweickard, Wolfgang, *Zum Stand der Erforschung der historischen Dimension gesprochener Sprache in der Romania*, ZrP 107 (1991), 547–574.
- Hunnius, Klaus, *Archaische Züge des langage populaire*, in: Hausmann 1983, 345–365 (= 1975).
- Hunnius, Klaus, *Français parlé – ein problematisches Konzept*, ZrP 104 (1988), 336–346.
- Illich, Ivan, *Schule ins Museum. Phaidros und die Folgen*, Bad Heilbrunn/Obb., Klinkhardt, 1984.
- Jakobson, Roman, *Linguistics and Poetics*, in: id., *Selected Writings*, vol. 3, Den Haag et al., Mouton, 1981, 18–51 (= 1960).
- Joseph, John Earl, *Eloquence and Power. The Rise of Language Standards and Standard Languages*, London, Pinter, 1987.
- Kabatek, Johannes, *Die Sprecher als Linguisten. Interferenz und Sprachwandelphänomene dargestellt am Galicischen der Gegenwart*, Tübingen, Niemeyer, 1996.
- Kailuweit, Rolf, *Vom EIGENEN SPRECHEN. Eine Geschichte der spanisch-katalanischen Diglossie in Katalonien (1759–1859)*, Frankfurt a.M. et al., Lang, 1997.
- Kiesler, Reinhard, *Français parlé = französische Umgangssprache?*, ZrP 111 (1995), 375–406.
- Kloss, Heinz, *Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen seit 1800*, Düsseldorf, Schwann, <sup>2</sup>1978.
- Koch, Peter, *Sprechsprache im Französischen und kommunikative Nähe*, ZfSL 96 (1986), 113–154.
- Koch, Peter, *Distanz im Diktamen. Zur Schriftlichkeit und Pragmatik mittelalterlicher Brief- und Redemotive in Italien*, Habilitationsschrift Freiburg, 1987.
- Koch, Peter, *Norm und Sprache*, in: Albrecht/Lüdtke/Thun 1988, 327–354.
- Koch, Peter, *Pour une typologie conceptionnelle et médiale des plus anciens documents/monuments des langues romanes*, in: Selig et al. 1993, 39–81 (= 1993a).
- Koch, Peter, *Le «chinook» roman face à l'empirie. Ya-t-il une conjugaison objective en français, en italien et en espagnol et une conjugaison subjective pré-déterminante en français?*, ACILPR XX:3, 1993, 169–190 (= 1993b).
- Koch, Peter, *Prime esperienze con i corpora LIP*, in: De Mauro, Tullio (ed.), *Come parlano gli italiani*, Scandicci, La Nuova Italia, 1994, 201–216 (= 1994a).
- Koch, Peter, *L'italiano va verso una coniugazione oggettiva?*, in: Holtus, Günter/Radtke, Edgar (edd.), *Sprachprognostik und das «italiano di domani»*, *Prospettive per una linguistica «prognostica»*, Tübingen, Narr, 1994, 175–194 (= 1994b).
- Koch, Peter, *Gedanken zur Metapher – und zu ihrer Alltäglichkeit*, in: Sabban, Annette/Schmitt, Christian (edd.), *Sprachlicher Alltag. Linguistik – Rhetorik – Literaturwissenschaft. Festschrift für Wolf Dieter Stempel 7. Juli 1994*, Tübingen, Niemeyer, 1994, 201–225 (= 1994c).
- Koch, Peter, *Subordination, intégration syntaxique et «oralité»*, *Études romanes* 34 (1995), 13–42 (= 1995a).
- Koch, Peter, *Une langue comme toutes les autres: latin vulgaire et traits universels de l'oral*, in: Calibat 1995, 125–144 (= 1995b).
- Koch, Peter, *Diglossie in Frankreich?*, in: Engler, Winfried (ed.), *Frankreich an der Freien Universität. Geschichte und Aktualität*, Stuttgart, Steiner, 1997, 219–249 (= 1997a).
- Koch, Peter, *Orality in Literate Cultures*, in: Pontecorvo 1997, 149–171 (= 1997b).
- Koch, Peter, *Diskurstraditionen: zu ihrem sprachtheoretischen Status und ihrer Dynamik*, in: Frank/Hayel/Tophinke 1997, 43–79 (= 1997c).
- Koch, Peter, *Graphé. Ihre Entwicklung zur Schrift, zum Kalkül und zur Liste*, in: id./Krämer, Sybille (edd.), *Schrift, Medien, Kognition. Über die Exteriorität des Geistes*, Tübingen, Stauffenburg, 1997, 43–81 (= 1997d).
- Koch, Peter, *Urkunde, Brief und öffentliche Rede. Eine diskurstraditionelle Filiation im „Medienwechsel“*, *Das Mittelalter* 3 (1998), 13–44 (= 1998a).
- Koch, Peter, *Typologie communicative de l'oral et corpus authentiques*, ACILFR XXI:4, 1998, 305–313 (= 1998b).
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, *Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte*, RJB 36 (1985), 15–43.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen, Niemeyer, 1990.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, *Schriftlichkeit und Sprache*, in: Günther/Ludwig 1994, 587–604.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, *Sprachwandel und expressive Mündlichkeit*, LiLi 102 (1996), 64–96.
- Krämer, Sybille, *Sprache und Schrift oder: Ist Schrift verschriftete Sprache?*, *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 15 (1996), 92–112.
- Kremnitz, Georg, *Versuche zur Kodifizierung des Okzitanischen seit dem 19. Jahrhundert und ihre Annahme durch die Sprecher*, Tübingen, Narr, 1974.
- Kröttsch, Monique, *Problème de mise en français: «ruptures syntaxiques» ou indice de gestion réussie?*, RJB 49 (1998), 30–40.
- Küllmann, Wolfgang/Reichel, Michael (edd.), *Der Übergang von der Mündlichkeit zur Literatur bei den Griechen*, Tübingen, Narr, 1990.
- Labov, William, *Principles of Linguistic Change*, vol. 1: *Internal Factors*, Oxford/Cambridge MA, Blackwell, 1994.
- Lambrecht, Knud, *Information Structure and Sentence Form. Topic, Focus, and the Mental Representations of Discourse Referents*, Cambridge, CUP, 1994.
- Lapesa, Rafael, *Historia de la lengua española*, Madrid, Gredos, <sup>8</sup>1980.
- Lausberg, Heinrich, *Handbuch der literarischen Rhetorik. Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*, Stuttgart, Steiner, <sup>3</sup>1990.

- Lehmann, Christian, *Grammaticalization: Synchronic Variation and Diachronic Change*, *LeS* 20 (1985), 303–318.
- Loisi, Ernst, *Das heutige Englisch. Wesenszüge und Probleme*, Heidelberg, Winter, 1974.
- Lepeschy, Giulio C., *Storia della linguistica*, 3 vol., Bologna, il Mulino, 1990–1994.
- La Lettera familiare (= Quaderni di Retorica e Poetica 1), Padova, Liviana, 1985 (= *Lettera* 1985).
- Lope Blanch, Juan M., *El estudio del español hablado culto. Historia de un proyecto*, México, D. F., UNAM, 1986.
- López Morales, Humberto, *Corpora orales hispánicos*, in: Briz et al. 1996, 137–145.
- Loy, Nanni, *Specchio segreto*, Bari, Laterza, 1981.
- Ludwig, Ralph, *Korpus. Texte des gesprochenen Französisch. Materialien I*, Tübingen, Narr, 1988.
- Lüdtke, Helmut, *Zur Entstehung romanischer Schriftsprachen*, VR 23 (1964), 3–21.
- Lüdtke, Helmut, *Geschichte des romanischen Wortschatzes*, 2 vol., Freiburg i. Br., Rombach, 1968.
- Lüdtke, Jens, *Geschriebenes und gesprochenes Italienisch im Risorgimento*, *ItSt* 8 (1985), 101–130.
- Lüdtke, Jens (ed.), *El español de América en el siglo XVI. Actas del Simposio del Instituto Ibero-Americano de Berlín, 23–24 de abril de 1992*, Frankfurt a. M., Vervuert, 1994.
- Lüdtke, Jens, *Español colonial y español peninsular. El problema de su historia común en los siglos XVI y XVII*, in: Oesterreicher/Stoll/Wesch 1998, 13–36.
- Lyons, John, *Human Language*, in: Hinde, Robert A. (ed.), *Non-Verbal Communication*, Cambridge, CUP, 1972, 49–85.
- Lyons, John, *Language and Linguistics. An Introduction*, Cambridge, CUP, 1981.
- Mair, Walter N., *Expressivität und Sprachwandel. Studien zur Rolle der Subjektivität in der Entwicklung der romanischen Sprachen*, Frankfurt a. M. et al., Lang, 1992.
- Martinet, André, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Colin, 1960.
- Marx, Friedrich, *Über die Beziehungen des Altlateins zum Spätlatein*, Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogik 23 (1909), 434–448.
- Mattheier, Klaus J. (ed.), *Standardisierung europäischer Nationalsprachen seit der frühen Neuzeit*, Tübingen, Niemeyer, 1988 (= 1988a).
- Mattheier, Klaus J., *Das Verhältnis von sozialem und sprachlichem Wandel*, in: Ammon/Dittmar/Mattheier 1988, 1430–1452 (= 1988b).
- Meier, Harri, *Über Sprachschichten und Sprachwandel im modernen Französisch*, *RF* 89 (1977), 357–381.
- Meisenburg, Trudel, *Romanische Schriftsysteme im Vergleich. Eine diachronische Studie*, Tübingen, Narr, 1996.
- Meister, Karl, *Altes Vulgärlatein*, *IF* 26 (1909), 69–90.
- Montgomery, Thomas, *The «Poema de Mio Cid»: Oral Art in Transition*, in: Deyermood, Alan D. (ed.), *«Mio Cid» Studies*, London, Tamesis, 1977, 91–112.
- Moos, Peter v., *Die italienische «ars arengandi» des dreizehnten Jahrhunderts als Schule der Kommunikation*, in: Brunner, Horst/Wolf, Norbert Richard (edd.), *Wissensliteratur im Mittelalter und in der frühen Neuzeit. Bedingungen, Typen, Publikum, Sprache*, Wiesbaden, Reichert, 1993, 67–90.
- Morel, Mary-Annick, *Intégration syntaxique et cohérence discursive*, Paris, Larousse, 1991.
- Müller, Bodo, *Das Französische der Gegenwart. Varietäten, Strukturen, Tendenzen*, Heidelberg, Winter, 1975 (version française révisée et augmentée: *Le français d'aujourd'hui*, Paris, Klincksieck, 1985).
- Müller, Wolfgang G., *Der Brief als Spiegel der Seele. Zur Geschichte eines Topos der Epistolartheorie von der Antike bis Samuel Richardson*, *Antike und Abendland* 26 (1980), 138–157.
- Müller-Yokota, Wolfram, *Weiterentwicklungen der chinesischen Schrift: Japan – Korea – Vietnam*, in: Günther/Ludwig 1994/1996, vol. 1, 382–404.
- Muljačić, Žarko, *România, Germania et Slavia. Parallelismi e differenze nella formazione delle lingue standard*, in: Quattordio Moreschini, Adriana (ed.), *La formazione delle lingue letterarie*, Pisa, Giardini, 1985, 39–55.
- Muljačić, Žarko, *L'enseignement de Heinz Kloss. (Modifications, implications, perspectives)*, *Langages* 83 (1986), 53–63.
- Muljačić, Žarko, *Il veneto da lingua alta (LA) a lingua media (LM)*, *Rivista di Studi Italiani (Toronto)* 11:2 (1993), 44–61.
- Murphy, James J., *Rhetoric in the Middle Ages. A History of Rhetorical Theory from St. Augustine to the Renaissance*, Berkeley et al., University of California Press, 1974.
- Murphy, James J., *Medieval Eloquence. Studies in the Theory and Practice of Medieval Rhetoric*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1978.
- Narbona Jiménez, Antonio, *Sintaxis del español coloquial: algunas cuestiones previas*, in: Briz et al. 1996, 157–175.
- Nencioni, Giovanni, *Parlato-parlato, parlato-scritto, parlato-recitato*, *SCr* 10 (1976), 1–56.
- Nencioni, Giovanni, *Costanza dell'antico nel parlato moderno*, in: Accademia della Crusca 1987, 7–25.
- Neu-Altenheimer, Irmela, *Sprach- und Nationalbewusstsein in Katalonien während der Renaissance (1833–1891)*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1989.
- Nickisch, Reinhard M. G., *Die Stilprinzipien in den deutschen Briefstellern des 17. und 18. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1969.
- Ochs, Elinor, *Planned and Unplanned discourse*, in: Givón, Talmay (ed.), *Syntax and Semantics*, vol. 12: *Discourse and Syntax*, New York, Academic Press, 1979, 51–80.
- Oesterreicher, Wulf, *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft*, Heidelberg, Winter, 1979.
- Oesterreicher, Wulf, *«Ère Française» et «Deutsche Bewegung». Les idéologues, l'historicité du langage et la naissance de la linguistique*, in: Busse, Winfried/Trabant, Jürgen (edd.), *Les idéologues. Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 1986, 97–143.
- Oesterreicher, Wulf, *Sprechtätigkeit, Einzelsprache, Diskurs und vier Dimensionen der Sprachvarietät*, in: Albrecht/Lüdtke/Thun 1988, vol. 2, 355–386.
- Oesterreicher, Wulf, *«Die Sprache der Freiheit» – Varietätenlinguistische Präzisionen zur Historiographie von Sprachpolitik und Sprachauffassung der Französischen Revolution*, in: Hüllen, Werner (ed.), *Understanding the Historiography of Linguistics. Problems and Projects*, Münster, Nodus, 1990, 117–136.
- Oesterreicher, Wulf, *Typen grammatischen Wandels, sprachliche Variation und die spanischen Reflexivkonstruktionen*, *ZPSK* 45 (1992), 395–410.
- Oesterreicher, Wulf, *„Verschriftung“ und „Verschriftlichung“ im Kontext medialer und konzeptioneller Schriftlichkeit*, in: Schaefer, Ursula (ed.), *Schriftlichkeit im frühen Mittelalter*, Tübingen, Narr, 1993, 267–292.
- Oesterreicher, Wulf, *El español en textos escritos por semicultos. Competencia escrita de impronta oral en la historiografía indiana (siglo XVI)*, in: Lüdtke 1994, 155–190.
- Oesterreicher, Wulf, *L'oral dans l'écrit. Essai d'une typologie à partir des sources du latin vulgaire*, in: Callebaut 1995, 145–157 (= 1995a).
- Oesterreicher, Wulf, *Die Architektur romanischer Sprachen im Vergleich*, in: Dahmen, Wolfgang et al. (edd.), *Konvergenz und Divergenz in den romanischen Sprachen. Romanisches Kolloquium VIII*, Tübingen, Narr, 1995, 3–21 (= 1995b).
- Oesterreicher, Wulf, *Lo hablado en lo escrito: reflexiones metodológicas y aproximación a una tipología*, in: Kotschi, Thomas/Oesterreicher, Wulf/Zimmermann, Klaus (edd.), *El español hablado y la cultura oral en España e Hispanoamérica*, Frankfurt a. M., Vervuert, 1996, 317–340.
- Oesterreicher, Wulf, *Types of Orality in Text*, in: Bakker, Egbert/Kahane, Ahuvia (edd.), *Written Voices, Spoken Signs. Tradition, Performance, and the Epic Text*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1997, 190–214 (= 1997a).
- Oesterreicher, Wulf, *Zur Fundierung von Diskursraditionen*, in: Frank/Haye/Tophinke 1997, 19–41 (= 1997b).
- Oesterreicher, Wulf, *Sprachtheoretische Aspekte von Textphilologie und Editionstechnik*, in: Gleßgen, Martin-Dietrich/Lebsanft, Franz (edd.), *Alte und Neue Philologie*, Tübingen, Niemeyer, 1997, 111–126 (= 1997c).
- Oesterreicher, Wulf, *Blóqueos epistémicos en la lexicología histórica o el miedo a la variación. Considerando el español en América (siglo XVI)*, in: Oesterreicher/Stoll/Wesch 1998, 37–81 (= 1998a).
- Oesterreicher, Wulf, *Grenzen der Arbitrarität. Zum Verhältnis von Laut und Schrift*, in: Kablitz, Andreas/Neumann, Gerhard (edd.), *Mimesis und Simulation*, Freiburg i. Br., Rombach, 1998, 211–233 (= 1998b).
- Oesterreicher, Wulf, *Spanisch – eine plurizentrische Sprachkultur. Zur Modellierung eines Varietätenraums*, in: Mattheier, Klaus J./Radtke, Edgar (edd.), *Variation in der Sprache*, Frankfurt a. M. et al., Lang, 1998 (= 1998c).
- Oesterreicher, Wulf/Stoll, Eva/Wesch, Andreas (edd.), *Competencia escrita, tradición discursiva y variedades lingüísticas. Aspectos del español europeo y americano en los siglos XVI y XVII. Coloquio internacional, Friburgo de Brisgovia, 26–28 de septiembre de 1996*, Tübingen, Narr, 1998.
- Olson, David R., *On the Relations between Speech and Writing*, in: Pontecorvo 1997, 3–20.
- Ong, Walter J., *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, London, Methuen, 1982.
- Padros Wolff, Elisenda, *Grados de elaboración textual en crónicas de América*, en: Oesterreicher/Stoll/Wesch 1998, 169–183.
- Parlangèli, Oronzio, *La nuova questione della lingua*, Brescia, Paideia, 1971.
- Pellegrini, Giovan Battista, *Tra lingua e dialetto in Italia*, in: id., *Saggi di linguistica italiana*, Torino, Boringhieri, 1975, 11–54.
- Pfister, Max, *Die sprachliche Bedeutung von Paris und der Ile-de-France vor dem 13. Jahrhundert*, *VR* 32 (1973), 217–253.
- Pilch, Herbert, *Pour une syntaxe de la langue parlée: la construction anglaise à redoublement*, in: Brogyani, Bela (ed.), *Studies in Diachronic, Synchronic, and Typological Linguistics. Festschrift für Oswald Szemerényi on the Occasion of his 65<sup>th</sup> Birthday*, vol. 2, Amsterdam, Benjamins, 1979, 655–661.
- Poggi, Isabella, *Le interiezioni*, Torino, Boringhieri, 1981.
- Polenz, Peter v., *Deutsche Satzsemantik. Grundbegriffe des Zwischen-den-Zeilen-Lesens*, Berlin/New York, de Gruyter, 1988 (= 1988a).
- Polenz, Peter v., *„Binnendeutsch“ oder plurizentrische Sprachkultur? Ein Plädoyer für Normalisierung in der Frage der „nationalen Varietäten“*, *ZGL* 16 (1988), 198–218 (= 1988b).
- Pontecorvo, Clotilde (ed.), *Writing Development. An Interdisciplinary View*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 1997.
- Poyatos, Fernando, *La lengua hablada como realidad verbal-no verbal: nuevas perspectivas*, in: Briz et al. 1996, 215–224.
- Preti, Dino/Urano, Hudinilson, *A linguagem falada culta na cidade de São Paulo*, vol. 3: *Entrevistas*, São Paulo, T. A. Queiroz/FAPESP, 1988.
- Proust, Jacques, *Diderot, Bougainville et les mirages de la Mer du Sud*, *RZL/G* 8 (1984), 473–484.
- Prüßmann-Zemper, Helga, *Entwicklungstendenzen und Sprachwandel im Neufrauzösischen. Das Zeugnis des Hérouard und die Genese des gesprochenen Französisch*, Diss. Bonn, 1986.
- Quadlbauer, Franz, *Die antike Theorie der genera dicendi im lateinischen Mittelalter*, Graz, Böhlau, 1962.
- Queneau, Raymond, *Écrit en 1955*, in: id., *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris, Gallimard, 1965, 65–94.
- Quilis, Antonio, *El estudio coordinado de la lengua española hablada en Hispanoamérica y en España*, *ACILPR* XVII:7, 1985, 317–328.
- Radtke, Edgar, *Zur Quellenlage für die Erforschung des gesprochenen Italienisch in der Sprachgeschichte vor 1860*, *Italienisch* 12 (1984), 20–28.
- Radtke, Edgar, *Regionale Vereinheitlichung und Diversifikation von Varietäten*, in: Ammon/Dittmar/Mattheier 1988, 1493–1506.
- Radtke, Edgar, *Gesprochenes Französisch und Sprachgeschichte. Zur Rekonstruktion der Gesprächskonstitution in Dialogen französischer Sprachlehrbücher*, Tübingen, Niemeyer, 1994.
- Raible, Wolfgang (ed.), *Erscheinungsformen kultureller Prozesse. Jahrbuch 1988 des Freiburger Sonderforschungsbereiches „Übergänge und Spannungsfelder zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit“*, Tübingen, Niemeyer, 1990.
- Raible, Wolfgang (ed.), *Symbolische Formen – Medien – Identität. Jahrbuch 1989/1990 des SFB „Übergänge und Spannungsfelder zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit“*, Tübingen, Narr, 1991.
- Raible, Wolfgang, *Junktion. Eine Dimension der Sprache und ihre Realisierungsformen zwischen Aggregation und Integration*, Heidelberg, Winter, 1992.

- Raible, Wolfgang, *Orality and Literacy*, in: Günther/Ludwig 1994, 1–17.
- Renwick Campos, Ricardo, *El proyecto de investigación «escritura de impronta oral en la historiografía colonial de Hispanoamérica (1500–1615)»* (Universidad de Friburgo). *Fundamentos teóricos y metodología*, Lexis (Lima) 21 (1997), 17–52.
- Renwick Campos, Ricardo, *Recursos de integración sintáctica en la relación de Pedro de Monguía*, in: Oesterreicher/Stoll/Wesch 1998, 269–291.
- Rodrigues, Angela C. de S., *A concordância verbal no Português Popular em São Paulo*, Tese de Doutorado, USP, 1987.
- Rodrigues, Angela C. de S., *Língua falada e língua escrita*, in: Preti, Dino (ed.), *Análise de textos orais*, São Paulo, FFLCH/USP, 1993, 13–32.
- Rothe, Wolfgang, *Romanische Objektkonjugation*, RF 7 (1966), 530–547.
- Sabatini, Francesco, *Dalla «scripta latina rustica» alle «scriptae» romanze*, StM 9 (1968), 320–358.
- Sabatini, Francesco, *L'italiano dell' «uso medio»: una realtà tra le varietà linguistiche italiane*, in: Holtus/Radtke 1985, 154–184.
- Sacks, Harvey/Schegloff, Emanuel A./Jefferson, Gail, *A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking in Conversation*, *Language* 50 (1974), 696–735.
- Sala, Marius, *Estudios sobre el judeoespañol de Bucarest*, México, D.F., UNAM, 1970.
- Sala, Marius, *Le judéo-espagnol*, Den Haag/Paris, Mouton, 1976.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.
- Scaglione, Aldo (ed.), *The Emergence of National Languages*, Ravenna, Longo, 1984.
- Schaefer, Ursula, *Vokalität. Altenglische Dichtung zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit*, Tübingen, Narr, 1992.
- Scharlipp, Wolfgang Ekkehard, *Türkische Sprache – arabische Schrift: ein Beispiel schrifthistorischer Akkulturation*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1995.
- Schegloff, Emanuel A./Jefferson, Gail/Sacks, Harvey, *The Preference for Self-Correction in the Organization of Repair in Conversation*, *Language* 53 (1977), 361–382.
- Scherer, Hans, *Sprechen im situativen Kontext. Theorie und Praxis der Analyse spontanen Sprachgebrauchs*, Tübingen, Stauffenberg, 1984.
- Schiffrin, Deborah, *Discourse Markers*, Cambridge, CUP, 1988.
- Schiller, Annette, *Die präsentatifs im heutigen Französisch. Eine funktionale Studie ihrer Vielfalt*, Frankfurt a. M. et al., Lang, 1992.
- Schlieben-Lange, Brigitte, *Die Französische Revolution und die Sprache*, LiLi 41 (1981), 90–123.
- Schlieben-Lange, Brigitte, *Traditionen des Sprechens. Elemente einer pragmatischen Sprachgeschichtsschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer, 1983.
- Schlieben-Lange, Brigitte, *Normen des Sprechens, der Sprache und der Texte*, in: Bahner, Werner, et al. (edd.), *Proceedings of the Fourteenth International Congress of Linguists*, vol. 1, Berlin, Akademie-Verlag, 1990, 114–124.
- Schlieben-Lange, Brigitte, *Idéologie, révolution et uniformité de la langue*, Liège, Mardaga, 1996.
- Schlieben-Lange, Brigitte, *Les hypercorrectismes de la scripturalité*, CLF 20 (1998), 255–273.
- Schmidt-Riese, Roland, *Schreibkompetenz, Diskurstadition und Varietätenwahl in der frühen Kolonialhistoriographie Hispanoamerikas*, LiLi 108 (1997), 45–86.
- Schmitt, Christian, *Gesprochenes Französisch um 1600*, in: Stimm 1980, 15–32.
- Schneider, Klaus P., *Small talk: analyzing phatic discourse*, Marburg/Lahn, Hitzeroth, 1988.
- Schwitalla, Johannes, *Deutsche Flugschriften 1460–1525. Textsortengeschichtliche Studien*, Tübingen, Niemeyer, 1983.
- Schwitalla, Johannes, *Gesprochenes Deutsch. Eine Einführung*, Berlin, Schmidt, 1997.
- Selig, Maria, *Die Entwicklung der Nominaldeterminanten im Spätlatein. Romanischer Sprachwandel und lateinische Schriftlichkeit*, Tübingen, Narr, 1992.
- Selig, Maria, *Le passage à l'écrit des langues romanes – état de la question*, in: Selig/Frank/Hartmann 1993, 9–29.
- Selig, Maria/Frank, Barbara/Hartmann, Jörg (edd.), *Le passage à l'écrit des langues romanes*, Tübingen, Narr, 1993.
- Sephiha, Haïm Vidal, *L'agonie des Judéo-Espagnols*, Paris, Entente, 1991.
- Serianni, Luca/Trifone, Pietro (edd.), *Storia della lingua italiana*, 3 vol., Torino, Einaudi, 1993/1994.
- Sobrero, Alberto A. (ed.), *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma/Bari, Laterza, 1993.
- Söll, Ludwig, *Aspekte der französischen Gegenwartssprache*, in: Hausmann 1983, 286–305 (= 1970).
- Söll, Ludwig, *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin, Schmidt, 1985 (1974).
- Sornicola, Rosanna, *Sul parlato*, Bologna, il Mulino, 1981.
- Sperber, Hans, *Einführung in die Bedeutungslehre*, Bonn, Dümmler, 1965.
- Spitzer, Leo, *Italienische Kriegsgefangenenbriefe. Materialien zu einer Charakteristik der volkstümlichen italienischen Korrespondenz*, Bonn, Dümmler, 1921 (nouvelle édition italienne: *Lettere di prigionieri di guerra italiani 1915–1918*, Torino, Boringhieri, 1976).
- Spitzer, Leo, *Italienische Umgangssprache*, Bonn/Leipzig, Schroeder, 1922.
- Stammerjohann, Harro, *Strukturen der Rede*, SFI 28 (1970), 295–397.
- Stammerjohann, Harro, *Zur Abtönung im Italienischen*, Italienisch 3 (1980), 27–37.
- Stark, Elisabeth, *Vorstellungsstrukturen und «topic»-Markierung im Französischen. Mit einem Ausblick auf das Italienische*, Tübingen, Narr, 1997.
- Steger, Hugo/Deutrich, Helge/Schank, Gerd/Schütz, Eva, *Redekonstellation, Redekonstellationstyp, Textexemplar, Textsorte im Rahmen eines Sprachverhaltensmodells. Begründung einer Forschungshypothese*, in: *Gesprochene Sprache. Jahrbuch 1972 des Instituts für deutsche Sprache*, Düsseldorf, Schwann, 1974, 39–97.
- Stempel, Wolf-Dieter, *Die Anfänge der romanischen Prosa*, GRMLA 1, 1972, 585–601.
- Stempel, Wolf-Dieter, *Ich vergesse alles*, in: Faust, Manfred (ed.), *Allgemeine Sprachwissenschaft, Sprachtypologie und Textlinguistik. Festschrift für Peter Hartmann*, Tübingen, Narr, 1983, 87–98.
- Stempel, Wolf-Dieter, *Die Alltagserzählung als Kunststück*, in: Erzgräber, Willi/Goetsch, Paul (edd.), *Mündliches Erzählen im Alltag, fingiertes mündliches Erzählen in der Literatur*, Tübingen, Narr, 1987, 105–135.
- Stempel, Wolf-Dieter, *Ceci n'est pas un conte, la rhétorique du conversationnel*, *Littérature* 93 (1994), 66–79.
- Stempel, Wolf-Dieter/Weber, Klaus, *Stereotypie und Selbstartikulation. Bemerkungen zur restringierten Schriftpraxis anhand französischer Briefe*, RJb 25 (1974), 27–62.
- Stimm, Helmut (ed.), *Zur Geschichte des gesprochenen Französisch und zur Sprachlenkung im Gegenwartsfranzösischen*, Wiesbaden, Steiner, 1980.
- Stoll, Eva, *Konquistadoren als Historiographen – Diskurstaditionelle und textpragmatische Aspekte in Texten von Francisco de Jerez, Diego de Trujillo, Pedro Pizarro und Alonso Borregán*, Tübingen, Narr, 1997.
- Stroszetki, Christoph, *Konversation. Ein Kapitel gesellschaftlicher und literarischer Pragmatik im Frankreich des 17. Jahrhunderts*, Frankfurt, Lang, 1978.
- Tagliavini, Carlo, *Le origini delle lingue neolatine. Introduzione alla filologia romanza*, Bologna, Patron, 1972 (version allemande: *Einführung in die romanische Philologie*, Tübingen, Narr, 1998).
- Tapia, Andrés de, *Relación de algunas cosas [...] (ca. 1530)*, Madrid, Real Academia de la Historia, Papeles varios de jesuitas, vol. 115, ff. 383–398.
- Tapia, Andrés de, *Relación hecha por el señor Andrés de Tapia sobre la conquista de México*, in: García Icazbalceta 1866, 554–594.
- Tapia, Andrés de, *Relación de algunas cosas de las que acacieron al muy ilustre señor don Hernando Cortés, marqués del Valle, desde que se determinó ir a descubrir tierra en la Tierra Firme del Mar Océano*, in: Vázquez Chamorro 1988, 59–123.
- Thraede, Klaus, *Grundzüge griechisch-römischer Brieftopik*, München, Beck, 1970.
- Thun, Harald, *Dialoggestaltung im Deutschen und Rumänischen*, Tübingen, Narr, 1984.
- Torero, Alfredo, *Los dialectos quechuas*, *Anales Científicos de la Universidad Agraria (Lima)* 2 (1964), 446–478.
- Torero, Alfredo, *El quechua y la historia social andina*, Lima, Universidad Ricardo Palma, 1974.
- Trabant, Jürgen, *Die Sprache der Freiheit und ihre Feinde*, LiLi 41 (1981), 70–89.
- Trabant, Jürgen, *Gehören die Interjektionen zur Sprache?*, in: Weydt 1983, 69–81.
- Trabant, Jürgen, *Gedächtnis und Schrift: Zu Humboldts Grammatologie*, *Kodikas* 9 (1986), 293–315.
- Tristram, Hildegard L. C., *Aspects of Tradition and Innovation in the Tainó Bó Cuailíne*, in: Matthews, Richard/Schmole-Rostovsky, Joachim (edd.), *Papers on Language and Medieval Studies Presented to Alfred Schopf*, Frankfurt a. M., Lang, 1988, 19–38.
- Ueding, Gert/Steinbrink, Bernd, *Grundriß der Rhetorik. Geschichte, Technik, Methode*, Stuttgart, Metzler, 1986.
- Uldall, Hans Jørgen, *Speech and Writing*, ALHafn 4 (1944), 11–16.
- Ulrich, Miorita, *Theitisch und kategorisch. Funktionen der Anordnung der Satzkonstituenten am Beispiel des Rumänischen und anderer Sprachen*, Tübingen, Narr, 1985.
- Vázquez Chamorro, Germán (ed.), *J. Díaz, A. Tapia, B. Vázquez, y F. Aguilar. La conquista de Tenochtitlan*, Madrid, Historia 16, 1988.
- Vendryes, Joseph, *Le langage*, Paris, Michel, 1968.
- Vick, Marion, *Hesitationsphänomene im Französischen*, Trier, Wissenschaftlicher Verlag Trier, 1985.
- Vigara Tauste, Ana María, *Morfosintaxis del español coloquial. Esbozo estilístico*, Madrid, Gredos, 1992.
- Vigara Tauste, Ana María, *Sobre deixis coloquial*, in: Briz et al. 1996, 257–267.
- Vitale, Maurizio, *La questione della lingua*, Palermo, Palumbo, 1984 (1971; 1978).
- Voghera, Miriam, *Sintassi e intonazione nell'italiano parlato*, Bologna, il Mulino, 1992.
- Wandruszka, Mario, *Sprachen – vergleichbar und unvergleichlich*, München, Piper, 1969.
- Watzlawick, Paul/Beavin, Janet H./Jackson, Don D., *Menschliche Kommunikation. Formen, Störungen, Paradoxien*, Bern et al., Huber, 1980 (1969).
- Wesch, Andreas, *Elemente des gesprochenen Katalanisch*, in: Schönberger, Axel/Zimmermann, Klaus (edd.), *De orbis Hispani linguis literis historia moribus. Festschrift Dietrich Briesemeister zum 60. Geburtstag*, Frankfurt a. M., Domus Editoria Europaea, 1994, 309–332.
- Weydt, Harald, *Abtönungspartikeln. Die deutschen Modalwörter und ihre französischen Entsprechungen*, Bad Homburg v. d. H., Gehlen, 1969.
- Weydt, Harald (ed.), *Aspekte der Modalpartikeln. Studien zur deutschen Abtönung*, Tübingen, Niemeyer, 1977.
- Weydt, Harald (ed.), *Die Partikeln der deutschen Sprache*, Berlin/New York, de Gruyter, 1979.
- Weydt, Harald (ed.), *Partikeln und Interaktion*, Tübingen, Niemeyer, 1983.
- Weydt, Harald/Hentschel, Elke, *Kleines Abtönungswörterbuch*, in: Weydt 1983, 3–24.
- Wigger, Arndt, *Irish, StL 8/9* (1980), 120–130.
- Wilhelm, Raymond, *Italienische Flugschriften des Cinquecento (1500–1550). Gattungsgeschichte und Sprachgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1996.
- Wolf, Alois, *Die Verschriftlichung von europäischen Heldensagen als mittelalterliches Kulturproblem*, in: Beck, Heinrich (ed.), *Heldensage und Heldendichtung in Germanien*, Berlin/New York, de Gruyter, 1988, 305–328.
- Wright, Roger, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, Cairns, 1982.
- Wunderli, Peter, *Die ältesten romanischen Texte unter dem Gesichtswinkel von Protokoll und Vorlesen*, VR 24 (1965), 44–64.
- Wunderlich, Hermann, *Unsere Umgangssprache in der Eigenart ihrer Satzfügung*, Weimar/Berlin, Felber, 1894.
- Zimmermann, Heinz, *Zu einer Typologie des spontanen Gesprächs. Syntaktische Studien zur baseldeutschen Umgangssprache*, Bern, Francke, 1965.
- Zumthor, Paul, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983 (= 1983a).
- Zumthor, Paul, *L'intertexte performantiel*, *Texte. Revue de critique et de théorie littéraire* 2 (1983), 49–59 (= 1983b).